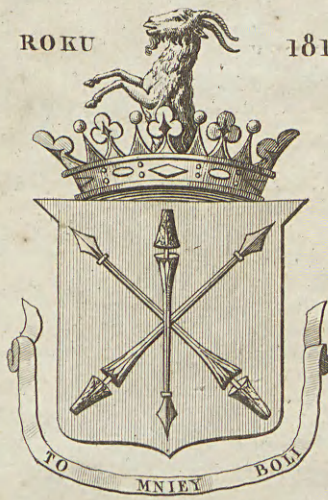




8706

Z BIBLIOTEKI
ORDYNACJI ZAMOYSKIEJ
ROKU 1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI

LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

*Contes Moraux, Orientaux, Persans,
Arabes, Turcs, Anglois, Fran-
çois, &c. les uns pour rire, les au-
tres à dormir debout.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



A BOUILLON,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M, DCC. LXXVI.



0-18-0-1686 II
8°-6758



CONTES MORAUX.



ROSÉE.



ELISE dans ses jeunes années avoit joui de tout ce que le bonheur d'imagination peut offrir de plus séduisant pour faire passer des jours agréables. Fille d'un homme en place, elle s'étoit vue considérée pour sa famille; ornée par la nature d'une beauté peu commune, elle avoit eu une foule d'adorateurs; sa bonté, sa politesse, ses vertus lui avoient assuré l'estime de chacun: un mariage brillant lui donnoit un rang distingué; cependant jusques alors, elle ne fut qu'une femme ordinaire; la fortune lui procura l'occasion de montrer les efforts dont son ame étoit capable, les secousses qu'elle pouvoit ressentir sans en être ébranlée;

& les forces que donnent la vertu à un cœur qui la chérit.

Le pere de Melise mourut de chagrin , parce qu'il avoit été disgracié ; ses biens disparurent avec les honneurs dont il avoit joui ; son gendre , le Marquis de R** , fut enveloppé dans son infortune ; l'injustice se contente rarement d'une victime : il laissa bien-tôt après par sa mort Melise à l'âge de vir-
cinq ans , seule , pauvre & sans ressource , avec une petite fille extrêmement jeune. Meli-
alors fut assez courageuse pour voir son ét-
sans s'effrayer , assez maîtresse d'elle-
pour oser pénétrer l'avenir qui l'attendoit ,
assez sage pour prendre le parti qui devoit
assurer les momens les moins fâcheux. Elle re-
nonça donc au monde qui l'avoit trompée ; elle
recueillit les débris de sa fortune ancienne , &
ayant trouvé la petite somme de dix mille livres
qu'on n'avoit pu lui enlever , elle acheta avec
elle , à cinquante lieues du pays qu'elle quit-
toit , une petite maison , dont dépendoit une
portion de terre qui devoit l'entretenir : elle
espéra de pouvoir , dans cet asyle , pleurer à son
aise ses malheurs , préserver Rose sa fille des
illusions enivrantes de l'amour-propre , lui
apprendre à être heureuse , & trouver elle-
même la tranquillité dont elle sentoit bien
n'avoir jamais connu les douceurs.

CONTE MORAL. 3

Le pays qu'elle avoit choisi étoit un de ceux que la nature paroïssoit s'être fait une étude d'embellir ; il offroit de toutes parts les spectacles les plus ravissans ; ici une campagne riante , plantée d'arbres utiles & beaux , en séparant les possessions , offroit l'image de ces vastes avenues que le luxe imagine pour flatter les yeux , & réalise pour l'inutilité ; là , des rivières admirables , peintes avec les couleurs les plus vives & les plus variées , traçoient aux yeux l'émail le plus beau & le mieux finié ; des champs immenses diversifioient l'uniformité du tapis qui couvroit cette terre fertile , en présentant çà & là des places n'étoient recouvertes que de quelques brins d'herbes courtes & jaunâtres , tandis que d'autres étoient cachées par des épis serrés & bien nourris , qui monstroient la fertilité du sol & l'intelligence des agriculteurs ; un fleuve considérable arrosoit toutes ces campagnes , & sembloit faire connoître , par ses détours multipliés , le plaisir qu'il avoit de passer ces beaux lieux ; mille petits ruisseaux venoient y joindre leurs ondes fraîches , & rouloient à travers des cailloux leurs eaux pures & transparentes. Tout ce vallon étoit borné d'un côté par une chaîne de montagnes antiques qui préservoient ce canton des rigueurs du vent du nord , & faisoient respirer la dou-

ceur de l'air du printems ; mais ce que cet endroit avoit encore de plus enchanteur , c'est que ses habitans étoient dignes de ces avantages , qu'ils savoient les estimer assez pour craindre d'en être privés , & qu'évitant avec soin le commerce dangereux des villes , ils avoient conservé ces mœurs douces & vraies qui charment ceux qui les ont , qu'on ne quitte jamais sans peine , & qui procurent le bonheur à tous ceux qui les possèdent.

Ce fut là que la triste Melise commença d'être heureuse , elle y oublia facilement les plaisirs bruyans des hommes corrompus qui cherchent à s'étourdir , pour éprouver cette douce sensation que la vertu inspire , & cette volupté délicieuse que l'uniformité d'une vie calme répand dans le cœur ; elle sentit bientôt que l'homme ne change pas de nature par les titres pompeux , sous lesquels plusieurs s'efforcent de cacher le plus auguste de ceux qu'ils possèdent ; savoir , qu'ils sont des hommes comme la plupart de ceux qui les environnent & qu'ils méprisent ; elle vit que les richesses n'augmentoient pas les qualités & le bonheur , mais qu'elles avilissent souvent ceux qui les possèdent & les rendent , pour l'ordinaire , malheureux : elle ne mesuroit plus la grandeur que par le degré de sensibilité dont le cœur est capable , & par l'utilité dont on

C O N T E M O R A L. 5

eut être à chacun ; elle ne trouva de richesses que dans la diminution des besoins inutiles & dans le contentement que la raison peut créer dans ceux même qui touchent à la misère ; elle n'imagina plus de plaisir que dans la bienfaisance , le soulagement des malheureux & la consolation des affligés ; elle fut ainsi grande sans ses titres , riche sans ses biens , & goûta la joie , sans avoir ce qu'on appelle dans le monde du plaisir. L'infortune est un grand précepteur , mais il faut avoir une ame robuste pour pouvoir profiter de ses leçons , sans succomber à la rigueur de ses coups.

Afin de rendre sa retraite aussi gracieuse qu'elle pouvoit l'espérer , elle voulut se confondre avec les paysans qui devoient être les seules connoissances , & dont elle souhaitoit faire ses amis ; elle quitta donc ses ajustemens extraordinaires qui nuisent à la beauté , & s'attirant l'attention qu'elle mérite , & qui la trahissent en faisant regarder l'admiration qu'elle fait naître comme l'effet de la parure dont on avoit prétendu la relever. Elle prit donc pour modele les femmes du canton qui se mettoient le mieux , & n'ajouta à leur maniere de s'habiller que ce goût délicat qui seme les graces dans les plis qu'il forme , sans lequel les diamans cessent de briller ; mais qui rend la toile grossiere & la fleur modeste des

prés un luxe somptueux & une décoration magnifique ; ce goût naturel doit être perfectionné ; il peint la délicatesse de l'ame , & la vertu n'est que la délicatesse du cœur.

Il n'y a de vifs attachemens qu'entre les égaux ; Melise le sentoit , c'est ce qui la fit résoudre à se rendre ainsi parfaitement semblables à toutes les femmes de son village , elle se gagna par-là leur amitié : elle faisoit plus encore , elle les voyoit fréquemment ; elle les prévenoit avec plaisir , & les consultoit dans l'occasion ; cependant , toutes ces femmes furent de bons juges ; elles connurent leur infériorité , & lui accorderent leur respect ; ils la prièrent même de ne pas oublier l'état qu'elle devoit avoir eu auparavant , & d'être persuadée qu'elles se feroient toujours honneur de lui être utile ; mais qu'elles savoient trop bien ce qu'elles lui devoient pour avoir avec elle la familiarité qu'elle paroissoit exiger. Elles lui témoignoiént ainsi leurs sentimens , lorsque leurs maris se joignirent à elles , & lui donnerent , par l'effusion de leur cœur & les démonstrations de leur estime , le plus touchant des plaisirs qu'elle eût jamais goûté. Non , mes amis , leur disoit-elle en s'attendrissant , je veux vivre avec vous , c'est pour cela que je veux vivre comme vous ; je vous assure que c'est seulement depuis que j'habite

vos campagnes , que je commence à espérer le bonheur , & vous voudriez que je fusse sans estime & sans reconnoissance pour ceux qui me le font goûter ? Mais nous sommes tous égaux , des avantages que le hasard distribue aveuglément , changeroient-ils le sort fixe que la nature donne à tous ? & chercherai-je à conserver de l'orgueil , tandis que l'orgueil des autres a été la cause de tous mes malheurs passés ? Vous vivez sans distinction , & vous vivez contents ; troublerai-je , par des prétentions folles , votre félicité , & si vous êtes heureux en vivant ainsi , ne le serai-je pas de même ? Si je puis me distinguer par ma vertu , je serai ravie de mériter votre estime , & si je puis vous être utile par mes talens , je toucherai au vrai bonheur sans doute ; vous êtes tous mes amis & mes compagnes , donnez-moi les mêmes titres , il n'en est aucun qui puisse me flatter davantage. Melise leur tendit les mains , & courut pour les embrasser ; elle vit alors les premières larmes que l'amitié fait couler , & sentit le plaisir qu'il y a de pleurer de joie.

Jamais elle n'avoit goûté un bonheur aussi pur ; jamais elle ne s'étoit peinte les hommes sous des couleurs aussi flatteuses. Hélas ! se disoit-elle , les hommes que j'ai connu avant de venir ici ne l'étoient pas , à-peine

les aurois-je reconnus à leurs traits ! je vois dans ces nouveaux êtres la force & la santé, des physionomies expressives, des yeux qui parlent, des bras nerveux, une démarche aisée & naturelle, & je n'avois vu que des hommes manqués, des septuagénaires de vingt ans, des visages dont le sang moins rouge ne colore plus les traits, qui semblent des convalescens par leur foiblesse, & des enfans par leurs plaisirs ; leurs yeux éteints publient leurs vices, & leur physionomie, à force de s'être gênée pour mentir, ne dit plus rien. Quelle différence dans mon état ? Les plaisirs du cœur m'étoient inconnus, & je goûte tous ceux de la confiance ; je peux dire à un de mes semblables que j'ai du plaisir, & je suis sûr de lui en procurer : j'ai des cœurs qui ne sont pas les miens, & qui pourtant sont à moi ; car ils agiront comme le mien propre ; ils cacheront mes secrets, ils chercheront les moyens d'adoucir mes peines, ils me feront partager leur bonheur, & augmenteront ainsi ma joie. On s'aime ici, mais on ne peut avoir des amis sans avoir avec eux le bonheur. Si dans la ville que j'ai quittée mes connoissances savoyent mon sort, elles me trouveroient bien malheureuse, mais je les plains avec plus de raison qu'elles ne me plaindroient avec intérêt. Il faut que les plaisirs qu'on y éprouve

CONTE MORAL. 9

déchirent l'ame pour se faire appercevoir ,
ceux que je goûte badinent avec elle , & lui
conservent toute sa sérénité.

Telles étoient les idées que Melise avoit acquises ; elle s'étoit fait un cœur tout neuf , & la nature avoit reparu dans ses pensées comme dans ses actions ; elle s'admiroit aussi dans sa nouvelle façon d'exister , & crut en conséquence rendre un service considérable à sa fille , si elle l'élevoit en suivant ces principes. Rose vivoit déjà au milieu des autres paysannes , comme si elle étoit née pour l'être ; elle partageoit leurs travaux & leurs plaisirs ; elle avoit toute leur gaieté , mais elle étoit plus réservée. Rose étoit paysanne par ses mœurs , par sa naïveté & par sa vertu ; mais elle avoit de plus qu'elles , une raison solide qui commençoit à se développer ; une délicatesse de sentimens qui fait seule l'éloge de la personne à qui on l'attribue ; cette vivacité aimable , parce qu'elle est modérée , qui permet à l'esprit de faire voir tout ce qu'il a d'éclatant , mais qui ne va jamais jusques à la méchanceté ou à l'étourderie ; cet enjouement qui enchante lorsqu'il est naturel ; cette énergie d'expression qui fait l'ame des pensées ; cette sensibilité touchante qui ravit : voilà ce qu'elle devoit à sa mere. Si Melise eut été plus heureuse , il est certain que Rose n'eût pas été autant aimable ;

elle eût été abandonnée à des gouvernantes sans génie & sans raison, qui n'auroient pas aperçu des dispositions aussi brillantes, ou n'auroient pas su en tirer parti; & si elles avoient été sans mœurs, comme cela arrive souvent, qui n'auroient pas craint de semer dans son ame les germes des crimes & des vices; ou du moins sans s'intéresser à ses succès, auroient-elles gâté son cœur en flattant son amour-propre pour mériter son approbation, & seroient devenues trop faciles pour ses goûts, afin de gagner son attachement.

La nature n'avoit pas été moins libérale pour le dessin de son corps que pour la composition de son esprit. Représentez-vous Rose à l'âge de dix-sept ans, avec cet air imposant que donne la vertu, mais la douceur & les graces que la sensibilité peint sur tous les traits. Ayant de beaux yeux bleus que le génie éclaircit, & que la bonté rendoit touchans; ajoutez à cela ces manieres naïves & animées que l'usage du monde n'avoit pas glacées par sa monotonie & sa froideur; ce ton de voix souple & gracieux qui charme l'oreille, sans la déchirer, par des tons manérés & absurdes; une prononciation sûre, mais toujours accentuée par l'ame. Pour achever de la peindre, je dirai qu'elle avoit une taille riche & élégante, une démarche noble

CONTE MORAL. II

& aisée, un maintien honnête & décent : on oublioit d'abord son habit rustique pour admirer la beauté qu'il revêtoit. Rose étoit la reine de tous les cœurs dans cet équipage champêtre ; si elle en avoit eu un autre, elle se seroit attiré les respects des payfans qui l'adoroient, & auroit été étourdie par le bourdonnement des petits-mâtres qui l'auroient environnée, au lieu que dans cette parure modeste, elle captivoit tous les cœurs, fixoit tous les yeux, gagnoit l'admiration de chacun, & inspiroit le respect en faisant naître l'amour.

Rose avoit autant de prétendans à son cœur qu'il y avoit de garçons aimables dans cet endroit ; elle ne le soupçonnoit pas, parce qu'elle ne connoissoit pas ses charmes, ou plutôt, parce qu'elle en ignoroit le pouvoir ; elle avoit bien remarqué la régularité de ses traits, l'éclat de ses couleurs ; souvent le cristal brillant d'une onde pure avoit réjoui ses yeux en flattant son amour-propre ; mais on n'est pas porté naturellement à croire que les choses qui nous plaisent, fassent la même impression sur tous ceux qui peuvent le voir : la modestie naturelle qu'on porte toujours avec soi, repousse bientôt les idées emphatiques de l'orgueil : d'ailleurs, la coquetterie est un défaut d'emprunt, mais il est inévitable ; une seule femme est suffisante pour l'inspirer à

mille autres : elle se sent méprisable , & pour avoir moins à rougir , elle fait l'impossible pour faire des élèves qui l'égalent. Comme Rose vivoit avec des femmes aussi simples qu'elle , elle avoit aussi toute leur simplicité , & son cœur étoit trop franc pour en imposer par des men-songes. Elle ne vit ainsi dans la cour qu'on lui faisoit que cette espece de distinction qu'on doit à des étrangers , ou les égards que méritoient la sagesse & la bonté de sa mere : elle recevoit avec dignité , mais non pas sans reconnaissance , les hommages qu'on lui rendoit ; & quoique ce fut ceux de l'amour , elle n'y voyoit jamais que ceux de la politesse.

On donna une fête que la joie avoit préparée , & dont le plaisir fit tous les frais , l'ombre des bois , un tapis de verdure furent le palais où l'on se rassembla , la gaieté & l'innocence furent les ornemens qui le décorèrent : jamais fête ne fut plus simple , & jamais fête ne fut si agréable ; tous les jeunes gens des environs s'étoient rassemblés pour donner à leurs parens le spectacle attendrissant d'une jeunesse reconnoissante ; c'étoit une coutume dans ce lieu de réunir ainsi toutes les familles une fois l'année , & la jeunesse faisoit tous les apprêts de ce jour de joie , de bal & de festin ; là , chacun suivant ses goûts , se livroit au genre de plaisir assorti à son

C O N T E M O R A L. 13

Âge , les vieillards gais & contents étoient émus par la vue de leurs petits enfans qui leur ressembloient par leur simplicité & leur vertu ; ils partageoient leurs amusemens , quoi- qu'ils ne pussent plus s'y joindre , en leur rappelant le tems où leur vigueur & leur souplesse leur avoit laissé jouir de l'avantage de danser avec des bergeres aimables ; ils les exhortoient ainsi à profiter de leur légèreté qui les portoit à ces plaisirs. Les jeunes gens étoient transportés à la vue de ces bons parens qui paroissoient enchantés de les voir , qui s'intéressoient à leurs jeux , & qui sembloient dire , par leur démarche , qui paroissoit moins pesante , & par leurs traits qui s'étoient égayés , que la vie avoit encore pour eux bien des douceurs. Melise fut invitée à cette fête , Rose s'y trouva avec elle , Melise se distingua au milieu des personnes de son âge , comme Rose parmi ses compagnes. Le canton se trouvoit heureux d'avoir donné un asyle à des personnes aussi vertueuses , & on le leur rémoigna publiquement.

Déjà on se mêle , les danfes commencent , chacun briguoit le bonheur de donner la main à Rose. Tous les jeunes gens étoient ses amans ; Rose en fut fâchée ; elle vit qu'elle ôtoit à ses compagnes un plaisir qui la flattoit trop , pour que sa privation ne leur fît pas de la



peine ; elle refusa donc pendant long-tems de danser , & renvoyoit à celles de ses amies , qui paroissoient le plus négligées , ceux qui venoient la solliciter de danser avec eux ; elle conduisit cela avec toute la discrétion possible , & couvrit aussi habilement qu'elle put une conduite qui lui méritoit l'amitié de toutes ses connoissances. Cependant , quelques vieillards de l'assemblée le remarquerent , ils lui en firent leurs remerciemens , & lui donnerent les éloges qu'elle méritoit. Melise qui l'apprit fut enchantée de la bonté de sa fille , & tous ceux qui la virent alors ne la quitterent qu'avec plus de respect , ou plus d'amour.

Le soir en se retirant , elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mere la surprise que lui avoit donné la conduite des jeunes paysans dans cette fête. Je suis fâchée , lui disoit-elle , de diminuer ainsi les plaisirs de mes compagnes , je ne mérite pas mieux qu'elles les distinctions dont on m'honore ; si elles s'en étoient aperçues , elles pourroient peut-être m'aimer moins , & ce seroit bien pénible pour mon cœur : si elles pouvoient croire que je les recherche , elles me feroient une bien grande injure , & si elles s'imaginoient que cela me touche beaucoup , elles se tromperoiient ; car je crains un plaisir qui causeroit du chagrin à plusieurs , ou que je ne pourrai pas par-

tager avec tous : en vérité , tous ces jeunes gens me fatiguent par leurs recherches , & me déplaisent par leurs assiduités... Mais à propos , je ne conçois pas pourquoi ils sont plus gais , plus rians , plus spirituels avec moi qu'avec les autres ? Pourquoi ils ne se voient pas avec plaisir entre eux , quand , par hasard , j'en prie un plutôt que les autres de me rendre quelque service ? Hier au soir , par exemple , que nous étions rassemblés au bord de ce ruisseau pour faire nos ouvrages en profitant de la fraîcheur , il y en avoit cinq ou six qui me parloient avec beaucoup d'amitié , j'étois touchée de leur bonté , & je leur répondois avec reconnoissance. St. Julien , plus éloigné , sembloit être malade , il avoit l'air moins vif , il soupiroit fréquemment , je l'appellai pour lui demander des nouvelles de sa santé , & tout de suite , je vis le plaisir passer dans ses yeux ; cela m'en fit beaucoup ; mais je remarquois que la même tristesse s'emparoit de tous ceux à qui je ne parlois plus ; je me retirai alors avec vous , cela me rendit fort pensive , & je ne savois point à quoi attribuer tous ces changemens. Si j'en étois la cause... Mais comment pourrois-je l'être ? En vérité , je n'y comprends rien. Melise vit avec plaisir la naïveté de sa fille ; sans dissiper son ignorance , elle lui répondit par des généralités qui ne lui

expliquèrent pas ce qu'elle demandoit ; mais qui lui firent sentir que ses observations étoient peu justes , ou que d'autres causes avoient donné lieu à ses remarques. Rose , lui disoit-elle , ces jeunes gens sont comme vous ; éprouvez-vous avec vos amies les mêmes sentimens ? Vous pouvez les envisager sans que votre cœur s'émeuve , pourquoi voudriez-vous que le leur fût différent ? J'aime votre compassion , je me plais à votre sincérité , vous faites le bonheur de ma vie. Elle embrassa sa fille avec délices. Quel plaisir pour des parens que celui que leur donne la vertu de leurs enfans ! quelle joie pour des enfans que celle de sentir le cœur tendre d'une mère palpiter de joie sur le leur , de voir leurs transports & d'être les auteurs & les témoins de leur félicité !

C'est ainsi que Melise passoit ses années , que Rose profitoit du cœur excellent que la nature lui avoit donné , & de l'avantage précieux d'avoir une mère qui échauffa , par le feu de son génie , ses talens & ses vertus prêts à éclore. La nature auroit peut-être manqué son but , si une autre mère avoit dirigé l'éducation de Rose ; mais peut-être aussi Melise n'auroit pas si bien réussi , si elle avoit eu une autre fille , elles étoient faites pour être heureuses en existant ensemble. Le cœur
de

de Melise étoit réjoui par l'aimable caractère de Rose ; l'ame de Rose étoit ornée par les leçons de Melise , & son cœur étoit perfectionné par ses conseils , ce qui lui fournit les moyens de s'estimer plus elle-même , & de mériter davantage l'amitié , l'estime & les égards de tous ceux qui pouvoient la voir ; toutes deux d'ailleurs savoient l'art du contentement. Melise oublia facilement ses anciens plaisirs , ses anciennes connoissances , & jouissoit avec délices de la joie qu'elle pouvoit se procurer ; sa fille , les payfans ses voisins étoient son univers ; mais quoique resserré en apparence , il s'agrandit beaucoup pour elle , parce qu'elle le voyoit par son cœur ; car exerçant sa sensibilité , en ayant les occasions , voyant qu'on lui en tenoit compte , elle vivoit plus pour elle , en vivant beaucoup pour les autres , au lieu que dans le monde où elle avoit été toute pour soi , la place qu'elle y avoit occupé étoit bien bornée , puisqu'elle ne pouvoit y voir que son individu : ce qui rend encore le sentiment de l'amour-propre d'autant plus pénible , qu'il est plus délicat , parce qu'il est plus exercé , & plus exposé à être blessé , parce que la plus légère piqure fait une plaie considérable.

Le bonheur que les hommes peuvent goûter ressembloit fort à ces jours de l'été , qui le

matin s'annoncent pour l'ordinaire de la façon la plus éclatante : un soleil étincelant éclaire un ciel pur ; la nature tranquille semble se plaire à voir toutes ses beautés vernies par la lumière ; le cœur content se promet un tems calme & sans orage ; mais l'observateur intelligent s'y fie peu , il a vu souvent des nuages noirs & gonflés par la foudre , ternir ce brillant appareil , & y faire succéder ces vents furieux qui semblent souffler pour tout confondre , & ces tempêtes horribles qui peignent la nuit avec les fillons redoublés d'un feu effrayant. Melise & Rose éloignées du monde goûtoient une félicité qu'elles croyoient à l'abri des efforts de la malice humaine , elles pensoient voir prolonger avec leurs jours la tranquillité dont elles jouissoient , quand le malheur vint encore les accabler jusques dans leur retraite ; on leur disputa le petit fond de terre dont ils avoient fait l'acquisition , & qui étoit la seule ressource que la fortune leur eût laissé pour leur entretien ; on forma contre elles des prétentions autorisées par des formalités qu'elles avoient négligées ; l'injustice la plus grande s'appuya d'une ignorance toujours respectable , parce qu'elle est fondée sur la sincérité ; elles eurent beau exposer leur droit , peindre leur misere , montrer leur désespoir ; le seigneur dont elles dépendoient ,

& au nom de qui on cherchoit à les dépouiller, ne se mêloit point de ses affaires; il étoit trop occupé de ses plaisirs pour l'être du bonheur de quelqu'un, & pour devenir le soutien de la justice: il abandonnoit tous ces détails intéressans pour un cœur sensible, à un intendant avare & cruel, qui travaillant moins pour son maître que pour lui-même, ne vit dans cette occasion qu'un moyen de vanter sa vigilance, & de pourvoir à ses propres intérêts. Melise fut donc dépossédée du reste de sa fortune, & après avoir goûté les charmes de la médiocrité la plus étroite, elle se vit la proie de l'indigence la plus affreuse; elle n'avoit pas même le plus léger secours à attendre, ses anciens amis étoient des connoissances de plaisir qu'elle avoit négligé depuis bien des années, & qui d'ailleurs n'ont un cœur sensible & une mémoire ferme que pour les gens heureux; ses nouveaux amis, les paysans de son village lui étoient bien fidèles, mais leur fortune étoit trop bornée pour en attendre quelques soulagemens; elle-même n'étoit pas assez robuste pour pourvoir à sa subsistance par son travail, & sa fille n'auroit pas pu les entretenir toutes deux. Toutes ces réflexions vinrent se présenter à elle dans le même moment: malgré la force de son esprit & l'expérience qu'elle avoit faite de l'infortune, elle

ne put s'empêcher de voir avec effroi l'horreur de son état. Que deviendrai-je, disoit-elle ; tout ce que le ciel voudra ; je serai trop heureuse de voir finir mes maux ; mais Rose , ma fille , qui est si jeune , qui a un si grand besoin de mes conseils. . . . Qui en prendra soin ? Qui lui servira de mere ? Rose , qui fait toutes mes délices , qui effaçoit seule tous mes chagrins... enfant née pour la douleur... enfant qui mérites si fort d'être heureuse. . . . Quelle perspective tu auras devant toi... tu seras abandonnée. . . à toi-même. . . tu seras sans secours. L'infortune qui a présidé à ta naissance... non , elle ne t'accompagnera pas... Rose arriva pendant qu'elle parloit ainsi , & & trouva sa mere abymée dans la douleur , prononçant avec amertume son nom , & répandant un torrent de larmes. Oh ! ma mere , s'écria-t-elle , qu'avez-vous ? le désespoir est peint sur votre visage , quelle idée affreuse vous occupe ? quel malheur terrible vous est-il arrivé ? vos yeux humides sont mouillés de pleurs , c'est la première fois que je vous ai vu dans ce cruel état. Melise ne put lui répondre , elle lui présenta la sentence qui lui ordonnoit de quitter incessamment sa maison , & qui lui faisoit perdre dans le même jour le bonheur dont elle avoit joui , & les espérances de le goûter encore. Rose ne put lire cet

on n'y appercevoit pas non plus ces arbres mutilés, dont la figure ridicule auroit été un reproche à faire à la nature, si elle les avoit ainsi formés, ni ces allées pierreuses & arides dont l'éclat fatigue la vue, dont la mobilité lasse des pieds peu agiles, & dont la dégoûtante uniformité fait recourir avec empressement à la noble variété des bois; mais des vastes potagers ne laissoient inculte aucune partie du terrain, des arbres forts & vigoureux promenoient leur tête superbe avec liberté dans le haut des airs, l'utilité faisoit par-tout son effet, mais l'agrément étoit aussi partout. Une fontaine jaillissante roulant ses eaux claires sur de petits cailloux, arrosoit ce jardin, & faisoit murmurer ses petites ondes au travers des racines d'un gazon épais qui recouvroit ses bords; la vue n'étoit pas bornée par de murs tristes qui annoncent l'avarice du possesseur, ou l'injustice des voisins, une forte haie terminoit ce lieu charmant, & faisoit une riche tapisserie qui plaisoit par la diversité de ses formes, l'éclat de ses couleurs & le repos agréable que les yeux y trouvoient, tandis que les oreilles étoient amusées par la mélodie touchante des oiseaux qui y avoient choisi leur retraite; voilà la campagne, elle n'est plus alors la ville, & c'est alors seulement qu'elle plait.

Le bonheur devoit habiter ces beaux lieux, il y étoit aussi. Ce fut là que Du Tilleul conduisit Melise ; ils s'assirent ensemble sur un banc de gazon , couvert par des arbres dont les branches courbées leur faisoient respirer le doux parfum des fleurs qu'ils portoient ; Du Tilleul se rendoit tous les soirs dans cet endroit , & se procuroit le plaisir de voir les troupes d'ouvriers qu'il employoit , revenir gais & contents chargés des instrumens de leurs travaux qu'ils alloient quitter pour se reposer de leurs fatigues ; les chevaux hennissans , qui devinoient l'écurie & frappaient la terre avec plus de vivacité en traînant après eux des chariots où la jeunesse gaie & folâtre s'étoit assise ; les bœufs qui allongeoient leurs cous , & qui dans leur marche pesante & tardive , ramenoient la charrue renversée ; les troupeaux de vaches qui , égayées par la beauté du jour , montroient leur joie par leurs sauts & leurs bonds ; St. Julien & Rose suivoient ce train rustique ; St. Julien avoit un air plus content qu'à son ordinaire , ses yeux étinceloient de plaisirs , les couleurs de son visage étoient plus vives , son activité plus grande ; il regardoit Rose avec transport , & chaque coup-d'œil sembloit le pénétrer en donnant à son ame une nouvelle énergie. Rose étoit triste ; occupée du changement de sa si-

tuation , affectée par la douleur de sa mere , effrayée par la misere qui devoit noircir ses jours , elle craignoit de ne pouvoir pas la consoler , elle désespéroit de suffire par son travail à lui procurer une vie agréable , & se désoloit en pensant que ce dernier chagrin abrégeroit peut-être ses jours. Que je suis malheureuse ! disoit-elle à St. Julien , mais vous ne pouvez pas connoître combien mon sort est horrible , votre pere est heureux , vous êtes heureux vous-même , votre cœur n'a jamais senti les peines de celui d'une mere tendre , votre oreille n'a jamais entendu les plaintes de la douleur sortir de la bouche d'une personne chérie ; vous n'avez jamais senti les larmes de vos parens se répandre avec amertume sur vos joues. Pourquoi suis-je le témoin infortuné de ces scenes aussi cruelles que désespérantes ? St. Julien vouloit répondre , lorsque Du Tilleul les appella , il alla au devant d'eux avec toute la bonté d'un pere , Rose tenant ses yeux baissés s'approcha avec respect de Du Tilleul , & lui demanda , avec ce ton qui enchante , parce que le cœur apprend à le former , j'ai fait tous mes efforts pour mériter vos bontés , savez-vous si je n'en suis rendu digne ? ma mere pourra-t-elle se réjouir de m'avoir donné la vie ? & pourra-t-elle trouver quelque ressource pour

bonheur dans son enfant ? Du Tilleul attendri la rassure en lui montrant Melise qu'elle n'avoit pu voir, & qu'elle vit alors fortement remuée par ce qu'elle venoit de dire. Melise au comble de la joie, raconte dans ce moment à sa fille tout ce qui s'est passé pendant son absence, Rose ne peut en croire ses oreilles, elle se jette aux genoux de ce respectable vieillard que St. Julien embrasse, toute la joie de Rose avoit chassé de son ame le chagrin qu'elle y avoit fait entrer ; la reconnaissance embrase son cœur, il croit devoir à son pere autant que Rose, il n'ose parler, il voudroit le faire, il ne le peut pas, un moment il jette un regard languissant sur Melise, il sourit à son pere, ses yeux animés par ses transports, s'arrêtent avec délices sur Rose, qui étoit toujours aux pieds de Du Tilleul dont elle couvroit les mains de baisers. Du Tilleul touché par cette scene muette, se livre à toute la rapidité des mouvemens de son cœur ; ils pleuroient tous quatre de plaisir, Rose & Melise pleuroient par sensibilité pour les bienfaits de Du Tilleul ; St. Julien & Du Tilleul pleuroient de joie parce qu'ils avoient obtenu du bien. Oh ! que les larmes de ceux qui ont ainsi, parce qu'ils ont pratiqué la bonté, doivent être délicieuses ! Enfin, Du Tilleul est le premier qui se retire de ce touchant

chant oubli de lui-même, il les prit par la main, en leur disant, nous allons tous vivre ensemble; Melise, Rose, vous serez mes filles, nous avons tous de la vertu & du sentiment, nous serons tous sûrement bienheureux. Il donna la main à Melise pour la ramener chez lui, St. Julien prit celle de Rose qu'il serra dans la sienne: ils revenoient en silence, les grands mouvemens permettent peu de paroles; le cœur s'occupe de lui-même & de l'objet qui excite ses sentimens; aussi leurs soupirs n'étoient interrompus que par des mots entre-coupés & sans suite. Quel bienfaiteur!... sans lui, la misere eût fait mourir Melise... sans lui, cette aimable Rose eût péri de fatigue, & eût laissé sa mere abandonnée & sans secours... Nos cœurs pourroient-ils jamais sentir parfaitement toutes ses bontés... si nous pouvions égayer sa vie... Du Tilleul & St. Julien disoient à leur tour, le ciel nous sourit... il nous aime, puisqu'il nous envoie Melise & Rose... Melise fera notre bonheur... Rose fera tous nos plaisirs... ils portoient sur leurs visages l'empreinte de la joie qui dilatoit leurs cœurs. Du Tilleul soupироit, St. Julien ouvroit ses yeux comme s'il eût douté de son bonheur; Melise attendrie soupироit, Rose regardoit, tour-à-tour, avec complaisance sa mere & son bienfaiteur. Quel

spectacle pour un peintre ! Quels ravissmens pour un cœur sensible !

Cet événement ne fit sur personne une impression aussi forte que sur St. Julien ; il étoit amoureux de Rose , il l'étoit depuis long-tems , & plus timide que les autres jeunes gens du village , il avoit moins d'occasions de la voir & de lui parler. Depuis qu'elle étoit chez son pere , il la voyoit tous les jours , mais sa timidité s'accrût avec sa passion ; cependant il ne se possédoit plus , s'il se levait matin , c'étoit pour penser plus long-tems à Rose ; s'il étoit à l'ouvrage , il s'occupoit d'elle , & se hâtoit d'achever ce qu'il étoit obligé de faire , pour la venir plutôt rejoindre ; l'heure des repas étoit plus intéressante pour lui , tous les jours il étoit à table à côté d'elle , & tous les jours il y trouvoit de nouveaux plaisirs : mais quoi- qu'il eût ainsi vécu long-tems avec Rose , il n'avoit pas encore osé lui exprimer ce qu'il sentoit ; mille fois cependant il en avoit formé l'idée , mille fois il avoit voulu la réaliser , toujours la crainte lia sa langue ; il n'y a rien de plus difficile dans le monde que de peindre , pour la première fois , à une amante qu'on aime avec enthousiasme , qu'on estime par réflexion , & qu'on respecte , parce qu'elle le mérite , il n'y a rien de plus difficile que de lui peindre les sentimens qu'on nourrit

pour elle dans le cœur. Toute la joie dont l'ame est susceptible vient l'inonder , toutes les terreurs de l'esprit le plus foible la déchirent , toutes les espérances les plus flatteuses l'égayent, tous les soucis les plus noirs la tourmentent ; elle est embarrassée dans le plus vif des plaisirs & dans les peines les plus sensibles ; le cœur abandonné à lui-même se livre à tous ses mouvemens , le cours du sang est hâté dans les veines , qui se gonflent , la parole est coupée par des soupirs qu'on ne peut enfermer ; la tristesse & le trouble laissent ces mots précieux à demi-formés ; l'inquiétude qui s'augmente les fait prononcer , les yeux alors ne voient plus que cet objet unique qui tient lieu de tous les autres ; ils saisissent , interprètent , font parler , devinent tous les mouvemens de son visage , toute l'ame est dans eux , & tout le cœur sur les lèvres. Heureux mortel , qui le dites une fois à un objet vertueux comme vous , & qui l'entendîtes répondre en répétant vos paroles , vous ne goûtez jamais plus de délices , & si vous trouvatés ensuite du plaisir , ce fut à le répéter encore , ou bien en vous rappelant ce moment redoutable qui fixa votre bonheur , finit vos peines , & commença à vous faire vivre pour le sentiment.

Un soir que Rose étoit allée se délasser des

fatiguées d'une journée brûlante , & qu'elle étoit mollement assise sur un gazon épais & fin , ayant sur ses genoux un petit agneau qu'elle nourrissoit , & qui faisoit tous ses plaisirs ; St. Julien l'aperçut de fort loin ; il étoit charmé de la rencontrer ainsi , il s'approchoit par un chemin détourné , & composoit un bouquet des plus jolies fleurs qu'il rencontra sur sa route ; il se faisoit une fête de parer celle qu'il aimoit , il ambitionnoit leur sort. Il disoit dans sa joie à une rose qu'il venoit de cueillir , fleur trop heureuse , tu seras auprès de Rose , tu sentiras les battemens de son cœur , ta tête se penche déjà avec autant d'envie d'avoir ses couleurs que de désespoir d'en être surpassée... Ah ! nous aurons le même sort , tu mourras d'envie , & moi d'amour. Il s'approche , Rose sommeilloit , sa tête à demi-renversée laissoit appercevoir la beauté de son col , ses lèvres vermeilles & demi-closes en laissant passer l'air qu'elle respiroit , faisoit l'ame de sa physionomie , que ses yeux fermés ne pouvoient plus animer Les couleurs vives de la jeunesse étoient sur ses joues , la douceur & la bonté rehaussoient l'éclat de sa figure. Un de ses bras appuyé servoit d'oreiller à cette tête intéressante , l'autre , abandonné à lui-même , venoit se placer sur le corps de son agneau qui paroissoit attentif à ses charmes.

St. Julien ne peut plus contenir sa joie , il craint cependant de troubler son repos , il voudroit lui donner ses fleurs , mais il ne voudroit pas être soupçonné d'avoir été le témoin de son sommeil ; il se cache dans un buisson voisin pour attendre le moment où elle s'éveillera : il parle avec lui-même. Oh ! combien est doux le repos de l'innocence! . . . que la vertu en vie est belle. . . . Quand je l'adorerois ce seroit un hommage bien mérité , mais elle ne voudroit pas le recevoir , car elle est modeste... Rose , as-tu aperçu le trouble de mon cœur , lorsque j'ai eu le plaisir de te voir ? . . . as-tu remarqué le vermillon couvrir mes joues lorsque tu me parles , ou que je t'entends nommer ? . . . fais-tu que toi seule tu es pour moi tous les biens ? ... Que tu rendrais mon existence brillante , comme le printems qui réjouit la terre en l'émaillant de ses fleurs ? . . . Rose , ma chere Rose . . . réveille-toi . . . mais je ne pourrai plus la regarder , ses yeux sont trop vifs , ils font d'abord baisser les miens lorsque je les rencontre . . . Rose , réveille-toi . . . mais pour écouter avec bonté ce que mon cœur qui t'aime voudroit t'apprendre . . . Rose , tu es sourde à ma voix , le ferois-tu à mon amour ? Je n'aurai plus de plaisir si tu m'écoutes avec peine.

Rose enfin se réveilla , & commença à rou-

vrir ses beaux yeux ; semblables au soleil qui rend la vie à la nature lorsqu'il se leve , ils parurent aussi en donner une nouvelle à St. Julien. Ce fut alors qu'il la vit se rasseoir avec toutes les graces , jeter un coup-d'œil rapide sur tous les environs , caresser son petit agneau qui vouloit lécher la bienfaitrice , tandis qu'elle lui disoit : doux témoin de mes plaisirs , tu es , après ma mere & mon bienfaiteur , l'unique objet de mes plus doux attachemens ; mais tu ne me rends pas la tendresse que j'ai pour toi , tu ne peux pas me parler , tu ne peux pas m'entendre. Petits oiseaux , vous , bien plus heureux , vous vivez pour l'amour , & en vivant pour lui , vous vivez sans doute pour le bonheur ; vous trouvez des êtres sensibles comme vous , que vous pénétrez de vos feux , & qui nourrissent à leur tour votre sensibilité.

Pendant que Rose parloit ainsi à son cher agneau , St. Julien s'éloignoit pour n'avoir pas l'air d'avoir vu Rose endormie , & pour chercher un chemin qui pût le conduire auprès d'elle par un autre endroit ; enfin , il l'aborde en tremblant. Rose , lui dit-il , il y a long-tems que je n'avois pas eu le bonheur de vous voir . . . Vous êtes obligeant , St. Julien , j'ai eu le plaisir de vous souhaiter le bon jour. Mais les heures qu'on passe loin de vous sont

bien longues. Je... mais voilà des fleurs que j'ai trouvé en venant, elles m'ont paru belles, si nous les ajustions à votre agneau... Je veux les porter moi-même, à moins que vous ne trouviez plus de plaisir en les voyant à ce petit animal. . . Rose est toujours gracieuse, ces fleurs pareroient votre agneau, & vous ferez l'ornement de ces fleurs. Mais... en vérité, ces fleurs sont charmantes, le soin que vous avez eu de me les présenter me touche. . . . Cette fleur bleue doit faire un effet admirable dans mes cheveux. . . Mais, qu'avez-vous? vous me paroissez embarrassé. . . vous êtes agité. . . vous n'êtes pas malade? Vous n'auriez pas déplu à notre bon pere? . . . Non, Rose, c'est à moi seul que je déplaïs, parce que je crains de vous déplaire. Si j'avois ce malheur, je ne fais pas ce que je voudrois être. . . St. Julien, le fils de Du Tilleul pourroit-il me déplaire? C'est à moi qu'ils protègent, dont ils veulent avoir soin, & qu'ils ont la bonté d'aimer; c'est à moi d'imaginer de pareilles idées, de leur supposer quelque réalité, & de les proposer en tremblant. St. Julien, votre vertu a gagné mon estime, vos procédés généreux se sont emparés de ma reconnaissance, & votre sensibilité mérite mon attachement. . . Oui, je connois la bonté de votre cœur, mais je n'ose pas me flatter que

le mien lui ressemble. . . je ne puis pas croire que je mérite ces sentimens : mais je. . . Rose, m'écoutez-vous sans vous plaindre ? . . . si vous pouviez être fâchée. . . si. . . mais je ne fais ce que je dis ; non , je n'ai plus rien à dire. . . Cependant, St. Julien, si votre ame étoit troublée par quelque chagrin, si le malheur noircissoit vos jours, si mes conseils, si ceux de ma mere pouvoient calmer votre esprit qui me paroît tourmenté, je me trouverois bienheureuse de pouvoir contribuer à la félicité de mes bienfaiteurs. . . Ah Rose, c'est mon cœur qui est déchiré, & c'est vous qui m'avez puni de la hardiesse que j'ai eu d'élever mes souhaits jusques à vous. . . Rose, n'écoutez point avec chagrin un aveu que j'ai voulu vous faire il y a long-tems, & que la crainte de vous déobliger a tenu caché dans mon cœur ; oui, depuis que je vous connois, j'ai commencé de vous aimer, tous les jours mon attachement s'est accru, à présent je doute de pouvoir vous chérir davantage. . . Mais pourquoi vous dire cela ? mes soupirs, mes regards animés, mon trouble, mon agitation vous l'eussent appris, si vous m'eussiez aimé de même. . . je le vois, vous ne m'aimez pas comme je vous aime ; car vous ne l'avez pas remarqué. . . vous avez été indifférente à mes tourmens, en vous intéressant à mon

fort , que vous vouliez rendre parfaitement heureux par vos souhaits. Vous avez été cruelle à mon cœur , en me témoignant vos bontés , qui ont fait croître mon amour ; vous avez été le bourreau de mon ame en faisant tous ses plaisirs... Rose , vous ne répondez pas... vous pleurez... Malheureux ! je vous ai fait de la peine... j'ai troublé votre tranquillité ! ... je l'avois bien prévu... cessez d'être affligée , ou voyez-moi pour la dernière fois. St. Julien prit alors une des mains de Rose , & lui dit encore , mon pere a diminué vos chagrins , détruirai-je son ouvrage ?... Vos larmes sont pour moi le pire de tous les maux... Parlez... ce que vous ordonnerez sera sûrement la décision de mon sort... excusez mon amour s'il vous a offensé... arrachez-moi tout espoir... mais ne me dites jamais que je vous rends malheureuse... St. Julien , votre état me touche , votre amour me flatte , & je voudrois le mériter par le mien ; je vous aime cependant beaucoup , je vous chéris presque autant que ma niere ; ah ! je vois trop que ce genre d'attachement ne vous suffit pas... ma franchise vous déplaît , mais je ne veux pas vous tromper... mon bon frere , rendez-moi votre main que vous venez de m'ôter , ne vous intéressez-vous plus à votre sœur ?... Oui , cette main m'est

précieuse, elle est accoutumée à faire le bien... si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez combien je vous suis attachée, vous verriez que ma mere y est placée entre votre pere & vous; que la reconnoissance la plus vive, que la tendresse la plus forte, que les vœux les plus sîceres, que les sentimens les plus affectueux... en un mot, que je suis toute à vous... Sans doute je ne vous vois jamais qu'avec plaisir, & il manqueroit quelque chose à mon bonheur, si je ne pouvois pas vous voir & vous entendre... Vous voulez que je sois heureuse; eh bien, je le ferai quand vous saurez l'être vous-même, quand vous aurez perdu ce regard triste qui me chagrîne, quand vous m'aborderez sans crainte, quand je ne serai plus pour vous un objet pénible... Est-il possible, qu'en faisant tous mes efforts pour mériter vos bontés, j'apporte la douleur & la peine à ceux que j'en aurois voulu garantir au péril même de mes jours. St. Julien se leva, & remercia Rose, il la pria d'oublier la scene qui venoit de se passer, mais de se souvenir pourtant toujours, que si elle enchaînoit tous les cœurs, aucun ne lui étoit plus dévoué que le sien. Eh bien, je vous assure encore une fois, lui répondit Rose, que votre pere & ma mere sont les seuls qui puissent prétendre à un attachement aussi fort que ce-

lui que j'ai pour vous ; foyez persuadé que j'ai remarqué toutes vos attentions , que j'ai compté toutes vos prévenances , que tout ce qui vient de vous m'intéresse & me flatte , & que j'ai souhaité souvent que St. Julien eût pour moi l'amitié que je sens pour lui. St. Julien fut enchanté de ces dernières paroles , elles l'affuroient que s'il n'étoit pas aimé comme il le desiroit , il l'étoit beaucoup plus que ses prétendus rivaux ; il conclut delà , que Rose n'ayant point encore d'amour , devoit en prendre pour lui ; il s'amusa de ces chimeres , mais ce sont presque les seuls plaisirs de l'amour.

Un cœur sensible est fatigué de ne pouvoir payer l'amour qu'on lui témoigne par l'amour qu'il croit devoir. Rose ne pouvoit s'empêcher de réfléchir sur la conduite de St. Julien , sur la vivacité de sa passion & la force de ses sentimens. Quoi donc ? se disoit-elle , s'il me croyoit sans reconnoissance , parce que je n'ai pas toute son ardeur , il ne me rendroit pas la justice que je mérite. Il n'y a pas de momens dans la journée où sensible aux bienfaits de son pere , je ne le rende avec lui l'objet de tous mes vœux. J'ai le cœur trop élevé pour manquer de reconnoissance , & cette vertu m'est trop chere pour m'exposer à n'en pas sentir les douceurs. Oublierai-je

jamais ce que ma mere m'a si souvent répété : qu'un bienfait reçu est une chaîne éternelle, que l'injustice du bienfaiteur ne sauroit rompre ; & que si l'amitié est un serment qu'on ne peut enfreindre sans se mettre dans le cas de s'abhorrer toujours, elle est aussi une glace délicate, que le moindre souffle ternit pour long-tems , & que le plus petit choc brise pour toujours. St. Julien , Du Tilleul , mon ame vous est liée , je ne serois heureuse qu'en vous le témoignant , mais un sacrifice qui pourroit me mettre à même de vous reprocher vos bienfaits , seroit un sacrifice que vous n'exigeriez pas. Je t'aimerai , tendre St. Julien , comme un frere , pardonne si la vivacité de mon amour ne peut égaler celle du tien.

Melise approuva beaucoup la conduite de Rose avec St. Julien ; mais elle craignit les suites de son amour ; cependant elle ne témoigna pas à sa fille les inquiétudes que cela lui caufoit , Rose étoit sage & trop prudente , St. Julien trop modeste & trop réservé , pour augmenter inutilement les peines de sa fille ; d'ailleurs , elle ne souhaitoit pas que Rose épousât le fils de Du Tilleul , & quoiqu'elle n'en eût pas été fâchée , elle voyoit avec plaisir que leurs cœurs n'étoient pas d'accord.

Les malheurs de l'amour sont aussi terribles que ses plaisirs sont vifs lorsqu'il en pro-

cure. St. Julien continuoit à aimer Rose comme auparavant , & quoiqu'elle fut fort réservée , elle le recevoit toujours avec bonté ; mais comme elle savoit qu'elle étoit l'unique cause des momens de chagrin qu'il pouvoit avoir , elle paroissoit prendre plus d'intérêt à lui quand elle croyoit le voir moins gai. Cependant elle auroit bien souhaité tenir une conduite plus retenue lorsqu'elle étoit avec ses compagnes ; mais il sembloit alors que St. Julien étoit plus indiscret ; l'étendue de son amour avoit excité sa jalousie , & la seule amitié de Rose pour lui , n'avoit pas contribué à la diminuer. Rose étoit obligée de lui marquer des préférences , mais elle eut beau le faire avec tous les ménagemens possibles , elle ne put pas empêcher qu'on ne le remarquât. Tous les jeunes gens du village s'en occuperent , les jeunes filles , jalouses de la supériorité des talens de Rose , dirent que cette liaison formée par l'amour , l'étoit peut-être aux dépens de la vertu , que si Rose étoit aimable , elle menoit une conduite qui ne devoit pas être honnête ; les mères portées à prendre le parti de leurs enfans devinrent leurs échos , en ajoutant à toutes ces calomnies , celle que leur expérience à calomnier pouvoit leur fournir. Les jeunes garçons désolés de ne pouvoir plus prétendre au cœur de

Rose , ne disoient rien à son désavantage ; mais ils la défendoient mal , ou ils ne la défendoient point. St. Julien n'étoit pas épargné , on lui reprochoit d'abuser de la bonté de son pere pour des malheureuses sans appui , de tromper la confiance publique , & de trahir les droits de l'affliction. C'est une remarque générale que les passions des femmes ne connoissent jamais d'autres bornes que celles de leur vivacité ; les imputations les plus atroces , tout sert un tyran barbare ; mais malheureusement elles sont mal-adroites ; & sous les belles apparences d'honnêteté & de vertu , dont elles ont soin de se parer , on découvre bientôt le cœur courroucé & vindicatif qui les met en jeu.

La curiosité naturelle est un des ministres les plus fidelles de la calomnie & de la médisance ; elle fait chercher avec d'autant plus d'empressement ce qui regarde les autres , qu'elle inspire plus de malice pour le publier après l'avoir découvert. St. Julien fut bientôt informé des bruits horribles qu'on répandoit sur Rose & sur lui ; il ne put résister à ce coup , son cœur étoit percé par les endroits les plus sensibles , son honneur étoit injustement attaqué , & il faisoit beaucoup de cas de cet honneur qui n'en est plus un à présent ; l'objet de son amour étoit indi-

gnement traité, leur vertu étoit flétrie par des bouches sacrilèges. Sa colere s'allume, il ne se possède plus, il veut aller chercher l'auteur de ces rapports scandaleux, l'obliger à se retracter, lui prouver la noirceur de son mensonge, le toucher en lui montrant qu'il a emporté son bonheur, qu'il a blasphémé la vertu dans son image, qu'il va exposer Rose & sa mere à la derniete misere en les bannissant de la maison de Du Tilleul, où elles ne voudront plus rester quand elles sauront les horreurs dont on a noirci leur conduite : mais c'est en vain qu'il s'informe, ses recherches étoient inutiles, car tout le village répétoit ce qu'on lui avoit dit. Il prend cependant un parti ; on attaque la vertu de Rose, disoit-il, eh bien, ce sera la mienne qui confondra l'atrocité de leur crime, & qui fera retomber sur eux l'horreur de leur action, j'irai trouver Rose, je lui dirai....

Mais toi qui es la vertu même, pourras-tu l'entendre ? ... la conscience qui est pure mépriseroit l'univers quand il seroit réuni pour l'accuser fausement. La crainte n'est faite que pour le calomniateur, la honte ne fait rougir que les joues de l'injuste, & l'inquiétude est seulement le fruit du remords ; oui, je le lui dirai. ... & je prendrai conseil de mon chagrin.

Occupé de ces idées, S. Julien cherchoit Rose depuis long-tems, afin de pouvoir lui parler sans témoins ; mais Rose évitoit de le rencontrer seul depuis le jour qu'il lui fit l'aveu de ses sentimens. Enfin, il l'aperçut de loin, mais comme il vit qu'elle quittoit l'endroit où elle se promenoit, il courut à elle, & l'appella avec ce ton épouvantant qui annonce quelque chose d'affreux. Rose s'arrêta pour l'attendre, son air sombre l'afflige, il arrive tout essouffé, roulant ses yeux enflammés dans des paupieres humides. Ah ! Rose, s'écrie-t-il, avant de l'avoir abordée, nous sommes bien malheureux.... Qu'y a-t-il donc, ma mere est-elle malade ? votre pere est-il exposé à quelque malheur ? vous est-il arrivé quelque accident ?... Vous seule... que dis-je.... moi, oui, moi.... que votre sort est cruel ! que le mien est terrible !... Mais St. Julien, vous & moi, qu'avons-nous à redouter ?.... Rien, le mal est fait.... on a... mon amour pour vous.... moi qui ne vous souhaitois que du bien.... je suis la cause.... vous me haïrez.... vous devez me haïr.... on a osé dire.... mais Rose, vous me connoissez.... vous ne pardonneriez pas les horreurs qu'on a répandu sur vous.... on a dit.... on a dit d'infames calomnies, & je n'ai pu en découvrir les auteurs...

teurs... Soyez tranquille, votre conscience est aussi pure que la mienne... L'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde me flatte... Vous le verrez, la vertu ne reste pas longtemps la proie du vice, & ceux qui nous maltraitent seront bien à plaindre, quand ils s'appercevront de leur erreur; ils sentiront qu'ils ont été injustes, & l'injustice doit être un fardeau bien pesant pour ceux qui peuvent s'y livrer; ils verront qu'ils ont déchiré nos cœurs qui sont bons, & s'ils sont encore compatissans, ils éprouveront les tourmens les plus cruels, pour les petites peines qu'ils nous auront causées; ils seront assez punis, ils craindront notre présence qui leur prouvera toujours notre vertu & leur crime; ils seront obligés de s'avouer menteurs, & de changer leurs discours, ou bien de passer pour des méchans dans l'esprit de chacun, ils seront forcés de nous estimer plus qu'eux, & s'ils font quelque cas de la vertu, ils iront jusqu'à s'humilier par des excuses & des réparations avilissantes... mais vous pleurez, vous paroissez au désespoir... ce seroit pourtant à moi à montrer toutes ces marques de douleur. D'ailleurs, je ne vous ai pas remis ma cause... vous voulez ajouter au chagrin que je dois ressentir, celui de vous voir dévorée par l'affliction. St Julien, votre sensé-

bilité me touchoit tant que je l'ai crue naturelle; mais vous me feriez croire, en la poussant trop loin, que c'est un artifice pour me tromper; outre cela, vous justifierez ainsi les soupçons qu'on forme, parce qu'on voudra trouver la cause de vos larmes. . . Vous êtes aussi douce que sage, vous ne craignez point la malice des autres, vous vous contentez de l'éviter par votre innocence, & de repousser ses effets par vos mépris. . . mais si cela vous touche peu, sachez que cela m'intéresse beaucoup; je vois la cause de la vertu attaquée, la personne que j'aime le plus, calomniée. . . Rose, pardonnez ce mot que je ne voulois pas dire, & auquel je pense toujours. . . c'est ma vertu qu'on noircit, c'est celle de mon pere qu'on ose flétrir. . . Rose, pourrois-je vous voir moins aimée & moins estimée sans souffrir la plus cruelle des peines? . . . St. Julien, votre vivacité seroit fondée, si vous étiez le premier homme injustement déchiré. . . mais c'est le sort de la vertu, son bonheur faisant le tourment des lâches qui ne veulent pas la pratiquer, les excite à l'accabler d'injustice pour la rendre malheureuse comme eux, mais ils ne sauroient en venir à bout; vous avez vu ces petits nuages qui flottent le matin dans l'air; quand une fois le soleil brille avec tous ses feux, ils dispa-

CONTE MORAL. 51

roissent. . . Mais , Rose , vous vivrez avec ces
serpens dont la langue empoisonnée souille
tout ce qu'elle touche ; vous serez peut-être
exposée à des affronts. . . si cela arrivoit , &c
que j'en fusse le témoin. . . ils vous haïssent ,
parce qu'ils vous craignent. . . mais je ne le
verrai pas. . . Mon cher St. Julien , nous leur
en imposerons en continuant à nous bien
conduire , nous les ferons taire en n'excitant
pas leur malice par notre courroux. . . ils se-
ront assez punis par notre insensibilité. . .
Eh bien , puisque je suis la cause de leur
rage , puisque je ne veux pas m'en ven-
ger , puisque vous ne le voulez pas. . . je
rendrai du moins à votre bonheur son éclat. . .
oui , je ferai . . . Rose , que j'ai si fort aimé. . .
vous ne m'en saurez peut-être aucun gré. . .
peut-être vous me blâmerez. . . Rose , je le
veux , on vous estimera comme auparavant. . .
oui , on vous estimera comme vous le méri-
tez. . . on m'estimera moi-même. . . je suis dé-
terminé. . . après tout , je suis maître de mes
actions. . . ceci peut-être pourra vous plaire. . .
Ah ! Rose , cette idée me fait frémir. . . mais
on a attaqué votre honneur. . . Mais , St. Ju-
lien , qui vous a dit que mon honneur fût
compromis ? . . il y auroit bien peu de gens
d'honneur dans le monde , si tous ceux que
la calomnie attaque le perdoient : mon hon-

neur est à moi , il dépend de moi , ma conscience est son juge , & ma conscience m'assure que rien ne sauroit le flétrir... Oui , je le fais fort bien , vous avez plus d'esprit que moi , mais j'ai plus de sensibilité que vous ; c'est parce que vous êtes plus vertueuse que je ne le suis , que vous vous croyez plus hors d'atteinte : mais voilà justement la raison pour laquelle vous mériterez tout leur respect ; ils ne l'ont pas eu , eh bien , j'en souffrirai . . . vous ne voulez pas en tirer vengeance ? je me punirai donc d'avoir été la cause de leur méchanceté . . . Vous prenez tout avec sang-froid ; eh bien , quoi qu'il puisse arriver , rien ne vous surprendra . . . Rose , vous saurez au moins jusqu'à quel point St. Julien vous adore ; vous saurez ce qu'il peut souffrir pour vous venger ; qu'il ne craindra rien pour vous plaire ; il souffrira tout pour vous procurer le bien que vous vous refusez à vous-même , & son malheur pourra le flatter , puisqu'il le devra à sa chère Rose. Je vous quitte , la nuit s'approche , n'en parlons point aujourd'hui à nos parens , qu'ils passent encore une nuit aussi tranquille que la journée a été gracieuse pour eux. Adieu Rose... adieu . . . St. Julien , je compte que vous n'oublierez pas ce que je vous ai dit , vous vous souviendrez de la prière que je vous ai faite de renoncer à vos projets de vengeance ;

c'est à cette seule condition que je m'engage de ne rien dire aujourd'hui à ma mere de tout ce qui vient de se passer... Vous pouvez en être sûre, je ne me vengerai pas d'eux, ils ne le méritent pas; je le promets à Rose, & les promesses qu'on lui fait, doivent durer comme l'amour qu'elle inspire. Mais adieu Rose encore une fois, adieu, ne m'oubliez pas, nous nous reverrons ce soir... Malheureux Du Tilleul... infortunée Melise... adieu, tous nos maux finiront un jour.

St. Julien se retira le cœur ferré par le chagrin, il en étoit d'autant plus pénétré que Rose y paroissoit moins sensible; son esprit étoit encore agité par le projet qu'il méditoit; il falloit qu'il se résolut à l'exécuter; qu'il trouvât les moyens d'en venir à bout; que de combats un fils chéri qui aime son pere doit avoir à soutenir quand il faut prendre le parti de le quitter, & de s'exposer à sa colere pour ne pouvoir pas consulter sa volonté. St. Julien les éprouva tous, car il étoit l'idole de Du Tilleul qui étoit à son tour la sienne; enfin, il se détermina, & ne s'occupa plus ensuite qu'à ramasser tout son courage pour ne pas montrer toute sa douleur, & ne pas faire connoître par-là ses desseins. Il se représentoit bien qu'il ne verroit plus Rose, & cette perspective étoit affreuse; mais il voyoit de

même qu'aussi-tôt que Melise & Rose apprendroient les bruits qui s'étoient répandus, elles quitteroient la maison de Du Tilleul, & seroient exposées par-là à la triste situation d'être sans ressource & sans amis : il aima donc mieux être malheureux que de les voir dans la souffrance ; il pensa qu'il lui en coûteroit moins d'abandonner la maison de son pere, que de les obliger, en restant, à la quitter, & d'être ainsi le spectateur & la cause de la plus terrible de leurs infortunes.

Rose, de son côté, réfléchit sur tout ce que St. Julien lui avoit raconté, elle en vit les conséquences, & déplora la rigueur de son état : elle se laissa aller dans ce moment à toute sa sensibilité qu'elle avoit modérée, afin de ne pas exciter, par sa douleur, la colere de St. Julien, & pour pouvoir calmer son agitation & prévenir les écarts de sa vivacité, en lui montrant son indifférence pour des événemens qu'il prenoit avec trop d'intérêt, mais son cœur n'en fut pas moins trop déchiré. Que je suis malheureuse ! disoit elle ; la fortune m'a enlevé tous mes biens, & elle me dispute mon honneur, elle ne l'aura pas ; elle m'envie ma vertu, elle me l'enviera toujours... mais oserai-je paroître devant mes accusateurs ? Si je ne rougis pas pour moi, je rougirai sûrement pour eux, & ils pren-

CONTE MORAL. 15

dront ma rougeur pour la preuve de mon crime. . . Infortunée ! pourquoi suis-je encore au monde ! . . . O ! si tous ceux qui doivent passer des jours aussi pénibles mouroient , ils ne seroient pas à charge à eux-même & aux autres. . . si ma mere ajoutoit quelque foi à cette calomnie ; mais ma mere s'insulteroit elle-même , puisque je suis sa fille , & qu'elle m'a élevée. . . si je perdois l'estime des gens de bien. . . sans doute ils me la rendront quand je pourrois les persuader de l'innocence de ma conduite. . . O vertu , que j'ai toujours chérie & que je chéris encore , source-là tes récompenses ? . . . Quelle honnêteté dans St. Julien , il sentoît toutes mes peines comme je les sens à présent. . . s'il méditoit cependant quelque chose pour me venger , ce seroit encore un nouveau chagrin pour moi ; mais il m'a promis de ne rien entreprendre , & il tiendra sûrement sa parole , car il est vertueux. . . Je le verrai dans un moment à souper , pourrai-je rencontrer ses yeux ? . . . La nuit couvre la nature de ses voiles sombres , elle me plait , il me semble que la noirceur qu'elle répand sur tout , peint bien le triste état de mon ame , elle me laissera donc seule livrée à mes inquiétudes ; je souffrirai , sans témoins , mais je ne verrai pas ruisseler mes larmes.

Après le souper, où Du Tilleul avoit montré cette joie pure qui remplit toujours le cœur de l'homme de bien ; il égaya la conversation par la peinture de son bonheur ; il témoigna à Melise combien il étoit charmé de la posséder, puisque sa sagesse augmentoit la sienne, & que sa sensibilité faisoit tous ses plaisirs ; il remercia le ciel de tous ces avantages, mais particulièrement d'avoir un fils qui méritoit sa tendresse par son exactitude à remplir ses devoirs, par son respect pour ses volontés, par sa sensibilité à son amour, par sa vertu & son humanité, il leur dit dans l'effusion de son cœur : O ! mes enfans, ma joie ne vous touche-t-elle pas ? quand je vous vois heureux, j'en goûte une si douce, mes yeux se mouillent de larmes ; nous tenons le bonheur ; si nous le perdons, ce sera par notre faute. Union des cœurs ! charmes des ames... approchez tous, que je vous embrasse ! que je voie toutes vos ames se confondre dans la mienne, & la mienne rester pour jamais dans les vôtres... Mais qu'as-tu, St. Julien ? tu me sembles moins gai, tu n'as pas volé comme autrefois, lorsque je t'invitois à venir recevoir ce gage de mon affection ? Qu'as-tu... Mon pere, je n'ai rien... mon cœur est pénétré de votre amour... il vous aime... je ne puis pas vous exprimer la vivacité de

tendresse. . . Mais tu pleures. . . je n'ai jamais reçu les baisers de mon pere que mes larmes n'aient arrosé ses joues ; j'ai toujours craint. . . que ce baiser ne fût le dernier. . . Mais où m'emporte mon attachement ? Cette idée qui vous prouve mon amour me fatigue & me tourmente. . . oui , si c'étoit le dernier. . . oh ! le meilleur des peres , vous que j'ai tant aimé , vous , à qui je dois tout. . . Excusez ma douleur , elle seroit bien fondée. . . Mais tu vois que ma santé , par la grace de Dieu , est ferme. . . tu fais que la vertu prolonge les jours. Ne voudrois-tu pas partager notre joie ?... Mon pere , c'est justement parce que je la goûte dans toute sa force , que je crains plus de la perdre. . . vous êtes donc content de votre fils ? c'est un plaisir bien grand pour lui d'entendre ainsi vos louanges. . . ah ! il voudroit bien mériter toujours votre approbation ; mais , je ne fais , mon ame n'est pas à l'aise. . . embrassez encore votre fils. . . vous êtes heureux , vous avez trouvé dans Rose une fille , & dans Melise une amie. Rose ne pouvoit plus retenir ses larmes , elle savoit la cause de son chagrin , & connoissoit son amertume... St. Julien , mon bon frere , lui dit-elle , vous paroissez peu jouir du bonheur de votre pere , & vous semblez peu satisfait de notre séjour chez lui. . . Vous le verrez , Rose ; je suis né

sensible, il y a des circonstances qui secouent l'ame & qui cachent la sérénité au milieu des larmes ... demain je serai peut-être plus heureux, je le serai au moins autant que je pourrai l'être dans l'état où je suis. . . le souvenir des bontés de mon pere m'occupera sûrement, & fera tous mes plaisirs. . . Rose flattera plus mon cœur, elle aura peut-être appris à me connoître. . . bon soir, mon pere, vous ne doutez pas, sans doute, de mon attachement... Melise, que mon pere aime pour ses vertus, & que je respecte autant que je la chéris, vous ferez toujours le bonheur de Du Tilleul. . . Rose. . . si mon cœur. . . mon pere, Melise, Rose jouissez de la félicité, je vois que je trouble la vôtre par mon attendrissement.

Du Tilleul fut étonné de la conduite de son fils ; cependant elle le frappa moins, parce qu'il lui avoit déjà donné quelques scenes semblables. St. Julien a l'ame tendre, le sentiment le pénètre aisément ; son cœur est bon, il me touche, souvent il m'a donné le délicieux spectacle de son amour ; souvent je l'ai vu s'attendrir ainsi sur mon sort ; mais jamais il n'a éprouvé des mouvemens aussi vifs ; jamais son ame ne s'est élancée avec autant de force hors de lui ; il a peut-être quelque chagrin qu'il veut me cacher : demain je lui par-

Jerai , nous lui parlerons ensemble. Melise , votre sagesse & votre douceur lui seront nécessaires si je ne puis pas vaincre son infortune. Rose , il vous aime , votre esprit enjoué l'égaie , vous voudrez bien me rendre mon fils. C'est ainsi que Melise & Rose quitterent ce pere tendre que cette scène touchante avoit fortement affecté.

Tout ce qui venoit de se passer ne tranquillisa point le foible cœur de la sensible Rose , c'étoient des chocs nouveaux & violens qui augmentoient la vitesse d'un corps qui avoit déjà une grande rapidité ; elle rassembra toutes ses idées , elle se représenta l'état cruel de St. Julien , elle se peignit le désespoir qu'annonçoit son visage , l'abattement de tout son corps ; elle se rappella tous les discours qu'il lui avoit tenu , & tout ce qu'il avoit dit à son pere ; mais cela lui faisoit prévoir les événemens les plus malheureux ; tantôt elle craignoit quelque éclat de la part de St. Julien , mais sa douceur naturelle la rassuroit ; tantôt elle s'imaginoit que vaincu par sa douleur , il se livroit aux idées du désespoir , mais elle connoissoit sa sagesse & sa raison ; son ame agitée formoit mille projets qui se succédoient l'un à l'autre avec autant de promptitude qu'ils se détruisoient facilement , occupée par sa douleur , le sommeil

fuyoit ses yeux. Toute la nature est tranquille à présent, disoit-elle, tous ses mouvemens sont suspendus, elle fait goûter à tous les êtres qu'elle compose le repos dont elle paroît jouir. La douce brebis ne craint pas la dent meurtrière du loup dont la férocité dort avec lui ; le malheureux, dont le jour a éclairé les infortunes, est heureux à ces heures par l'engourdissement de ses sens qui ont arrêté l'activité de son ame, & moi je veille pour le tourment... St. Julien, ton amour pour moi est la cause de toutes tes peines ; mais il fait aussi le sujet de ma douleur... Maison vertueuse & calme, je t'apporte toutes les compagnes du crime, l'angoisse & le chagrin. Sera-ce la récompense de leur générosité & le fruit de ma reconnoissance ?

Au milieu de toutes ces agitations, son corps fatigué par le travail de son ame se livra au sommeil ; mais ce fut encore un sommeil affreux, elle fit un songe effrayant ; elle se voyoit près d'un antre profond, obscurci par les feuilles sombres de l'if & du sapin, où rouloit, avec un fracas horrible, un torrent noir & épais ; des monceaux de roches pelées & sans verdure couvroient un sable aride ; cette caverne étoit éclairée par les filons tortueux des éclairs qui pénétoient dans ce séjour de désespoir & d'horreur. Les coups

redoublés du tonnerre , un vent impétueux qui faisoit crier les branches des arbres qu'il courboit , rendoient ce spectacle encore plus épouvantable ; elle approche de ces lieux redoutables ; elle y vit un homme couché , il étoit pâle & défait , il avoit les yeux éteints , ses habits étoient déchirés , son corps couvert de sang , il ne lui restoit d'autres mouvemens que les convulsions de la mort , & d'autre voix que des plaintes aiguës : elle reconnut cependant encore St. Julien sous les traits de cette figure mourante , qui prononçoit son nom & qui prononçoit quelquefois ces mots : Rose ! Rose ! je meurs au plaisir , j'ai quitté pour toi la maison paternelle ; on respectera ta vertu & la mienne , sois heureuse , c'est assez que je souffre ; mais pense que tu dois à mon pere les consolations que je ne puis lui donner. Tout de suite après qu'elle eut entendu ces mots , le ciel s'éclaircit , la nature reprit ses couleurs gaies qui réjouissent l'ame , & Rose vit paroître une figure angélique qui releva St. Julien , & le pria de le suivre , tandis qu'il prit lui-même la main de Rose , & le ramena dans une maison magnifique , sur le portail de laquelle on lisoit : LE BONHEUR ET L'AMITIÉ.

Le frémissement de Rose , la peur qu'elle avoit ressentie , le contraste singulier des deux

parties du songe qu'elle avoit fait, les larmes qui mouilloient ses yeux la réveillèrent. Il y avoit déjà long-tems que le jour avoit paru, elle se leva avec précipitation, & quoique Melise eût pris soin de la mettre au dessus de ces préjugés ridicules qui tourmentent souvent plus que des objets réels, en lui persuadant que les songes ne sont que des images décolorées, formées par une imagination que la raison n'a pu conduire, elle courut pour s'informer de St. Julien. On le cherchoit déjà depuis quelques heures, sans pouvoir le trouver, & sans savoir de quel côté il auroit tourné ses pas; personne ne l'avoit aperçu. Du Tilleul surpris, se rappelle ce qui s'étoit passé le soir auparavant, il crut découvrir la cause de son attendrissement dans la fuite qu'il projettoit; il se livre à toute l'amertume de ses regrets, & à toute la violence de sa douleur. Je n'ai donc plus de fils, disoit-il, St. Julien tu n'as plus de pere; mon cœur pourra-t-il supporter cet événement, & le tien n'en est-il pas tourmenté? Rose le trouva dans ce moment, où regardant le ciel avec des yeux égarés, il tenoit ses bras roidis vers la terre avec ses mains jointes. Rose avoit ses cheveux épars qui flottoient sur son col, & retomboient sur son front, son œil étoit farouche, son visage

rouge, son habillement en désordre. Du Tilleul la voit sans lui rien dire ; Rose, encore plus abymée par ce spectacle, y découvre la certitude de la fuite de St. Julien, qu'on lui avoit déjà annoncée, elle se jette aux pieds de ce vieillard désolé. Punissez-moi, cher Du Tilleul, lui dit-elle, je suis coupable de tout ce qui fait votre chagrin... éloignez de vous des femmes qui troublent mon bonheur... votre fils m'aimoit... il n'a pas été content de la plus vive amitié, voilà ce qui a fait le commencement de ses peines... on a parlé dans le village de son amour pour moi, on a terni sa vertu, la vôtre, celle de ma mere, & la mienne ; il en fut douloureusement affecté, je n'ai pu réussir à le calmer ; il a sans doute entrepris quelque chose pour faire taire ces calomniateurs, malgré la promesse que je lui avois fait faire de ne se venger que par ses mépris. O ! Du Tilleul, pouvez-vous me voir encore ? J'irrite vos chagrins, les miens s'augmentent, les malheurs nous accompagnent, & nos maux tombent sur vous... Etiez-vous fait pour voir jamais l'infortune, & devions-nous en être l'occasion ? Du Tilleul ne répondoit rien, il releva Rose qui vouloit rester à ses pieds. Je vais rendre ma mere, continua-t-elle, la plus malheureuse des femmes, en lui apprennant le sort de votre

fil. . . , Hélas ! elle le fera autant que moi. Pauvre femme ! tes jours ne se multiplient que pour te faire voir de nouveaux malheurs, & les miens ne commencent qu'afin d'éclaircir toujours des chagrins. . . je n'ai jamais connu la prospérité ; mais vous, qui l'avez goûtée, & qui la perdez, quel coup pour votre cœur ! quelle peine pour le mien ! Aujourd'hui, sûrement aujourd'hui, vous ne verrez plus devant vos yeux des personnes qui remplissent d'amertumes le cœur d'un homme qu'elles chérissent, & pour lequel elles ont fait tant de souhaits. En finissant ces mots, elle disparut comme l'éclair, & Du Tilleul ne put la rappeler.

Rose alla tout de suite auprès de sa mère qui jouissoit avec plaisir de la beauté du tableau que lui offroit la nature, lorsqu'elle lui fit le récit de tous ces événemens, elle elle lui peignit le triste état où elle avoit laissé leur bienfaiteur, elle le fit comme son imagination le lui figuroit, c'est-à-dire, en le représentant avec le courroux d'un homme au désespoir que leur vue rendroit sans doute encore plus malheureux ; aussi elle l'exhorta à quitter cette maison que leur séjour ne pouvoit que rendre plus horrible. Déjà elle se dispose à tout préparer pour ce départ, elle ouvre toutes les armoires, elle jette avec confusion

fusion au milieu de la chambre les choses qui lui appartenoient, son affliction lui donnoit des forces, elle commençoit à en faire des paquets, quand Melise ne pouvant plus soutenir la rigueur de cette nouvelle désolation, & son cœur succombant à son chagrin, elle perdit ses forces, elle tomba par terre sans souffle, la pâleur de la mort couvroit déjà son visage, & ses membres sans mouvemens suivoient la main qui les tenoit. Rose épouvantée pousse les cris du désespoir, c'est en vain qu'elle appelle, toute la maison occupée à chercher St. Julien, & distraite par l'affliction de Du Tilleul, ne peut l'entendre, ses cris redoublent, mais ils ne sont pas plus heureux; elle veut essayer de relever sa mere, mais le saisissement où elle étoit ne lui permet pas de le faire; elle se couche alors par terre à côté de Melise, de torrens de larmes s'échappent de ses yeux; elle veut appuyer contre son sein palpitant la tête de sa mere qui ne pouvoit plus se soutenir, elle cherche à la rechauffer par son souffle, à faire passer son ame au dedans d'elle, pour ranimer son corps qui n'avoit plus de mouvement; les yeux de Melise souleverent alors un peu leur pesantes paupieres. Du Tilleul entra dans ce moment. Ce spectacle glaça son ame. Rose s'écrie avec vivacité, ma mere, ma mere se meurt, & continua à faire enten-

dre les cris de la douleur la plus affreuse. Du Tilleul empressé fait apporter les secours les plus prompts; Melise revint à elle-même, & se trouva étendue sur le plancher dans les bras de sa fille qui la couvroit de ses pleurs; elle se souleve avec peine, & joignant ses mains, elle s'écria avec ce ton qui peint si bien la misère. Pourquoi la mort dont j'ai vu les approches n'a-t-elle pas fini mes jours? Faut-il que je sente encore ce malheur qui a fait sur moi la plus profonde impression?... Si je pouvois voir le bienfaisant Du Tilleul consolé, si je pouvois le voir avec son fils dont nous l'avons privé... ah! que je jouisse du bonheur de tous les deux, ou que la mort m'empêche de souffrir toutes leurs peines.

Du Tilleul s'attendrit de nouveau en entendant parler Melise, il admira sa vertu, & chercha lui-même à la consoler. Il leur demanda la continuation de leur amitié & de leurs soins; il la leur demanda par sa douleur dont elles voyoient toute la force, & qu'elles seules pouvoient diminuer. Appercevant ensuite le désordre de leur appartement, il jugea quel étoit leur dessein; il les accusa de barbarie & d'injustice; il se plaignit de leur peu de compassion. Vous avez donc pu me voir malheureux, vous avez cru pouvoir me quitter, lorsque j'avois le plus besoin de

vos secours Mais les infortunés sont injustes, votre sensibilité dirigea votre conduite, mais elle est aveugle . . . Mon fils, si tu avois pu prévoir la douleur de ton pere... Si tu avois pu penser à Rose désespérée, craignant pour les jours de Melise. . . si tu pouvois croire que tu as introduit pour la premiere fois dans ma maison les soucis amers & les larmes cruelles Oh ! mon fils, tu serois touché de nos peines, & sensible à celles que tu ressentirois . . . oui, tu reviendrois bientôt bannir nos chagrins, & nous rendre à la joie. Il regardoit avec intérêt Melise & Rose, qu'il appelloit ses enfans, il défait lui-même leurs paquets, il les remet à leur place, & leur dit, en les quittant, si vous ne voulez pas combler mes malheurs, il vous faut rester avec moi pour les adoucir; je n'ai plus d'espérance qu'en vous, & je dois mériter votre tendresse, par celle que j'ai pour vous.

St. Julien avoit quitté la maison paternelle, dans ce moment où son pere lui donnoit les plus grandes marques de son amour, & où lui-même attendri, lui témoignoit sa douleur & ses craintes. Il s'achemina avec ses réflexions vers la capitale, où il espéroit de n'être pas découvert, & de trouver facilement les moyens de subsister. S'il lui fallut bien du courage pour former ce plan, il ne lui

en fallut pas moins pour le remplir ; il aimoit extrêmement son pere , il adoroit Rose , il étoit chéri de ses camarades , il quittoit une maison gracieuse , il falloit qu'il donnât le plus grand des chagrins à son pere , qu'il oubliât tous ses amis , qu'il renonçât à voir Rose , à l'entendre , à lui parler ; qu'il s'exposât aux horreurs de la misere & aux chagrins de la dépendance ; il sentoit tout cela : aussi il n'eut pas plutôt quitté sa maison , que toutes ces idées vinrent en foule se présenter à son esprit. Il avoit déjà marché , pendant quelque tems , à la lumiere de la lune , lorsqu'étant monté sur une petite colline , il apperçut les lieux qu'il abandonnoit ; il ne put résister à les voir encore une fois , il s'assit pour les considérer , & disoit en lui-même en versant beaucoup de larmes ; maison qui fis autrefois mes plus cheres délices , je te vois peut-être pour la derniere fois. Pardonne , tendre pere , à un fils qui t'aime , & qui porte le poignard dans ton sein : tu pleureras pour la premiere fois , & j'en serai la cause ; si du moins tes larmes pouvoient être payées par celles que je répands. Il n'y a qu'un moment qu'il me peignoit tout son bonheur... demain il desirera peut être de n'être pas né. Demain... mais je ne pourrai pas lui souhaiter le bonjour... je ne pourrai pas rece-

voir ses vœux.... ah ! quel jour se levera & pour lui & pour moi... il sera malheureux... je le ferai bien plus que lui... Mais je le ferai pour rendre Rose heureuse. Je veux partir, si je restois davantage, mon cœur s'amolliroit, mes résolutions s'affoibliroient, & je n'aurois rempli qu'à moitié le devoir que je m'impose, je serois alors plus foible que si je n'avois pas osé en former l'idée. Il partit ainsi &, parvint au lieu qu'il avoit choisi pour son séjour. Sa vertu, sa patience, son travail & son adresse, lui firent trouver les moyens d'égayer ses chagrins, & de vivre honorablement.

Les habitans du village ne tarderent pas à apprendre les suites affreuses de leurs calomnies ; ils surent que Melise avoit été sur le point de mourir, que Du Tilleul qu'ils estimoient tous, étoit au désespoir, & que St. Julien avoit abandonné sa famille ; ils jugerent bien par-là que le départ de ce jeune homme étoit une suite de leur injustice, puisqu'il avoit suivi le moment où le bruit scandaleux qu'ils avoient élevé s'étoit répandu, mais ils le regarderent aussi comme le garant de sa vertu & de celle de Rose, parce qu'il ne pouvoit être que le fruit de la conscience la plus scrupuleuse & du sentiment le plus délicat. Ils vinrent donc avouer leur tort à Du Tilleul & à Melise, leur deman-

der excuse, & les prier de leur rendre leur attachement qu'ils vouloient s'efforcer de mériter. Rose ne put les entendre sans impatience. Melise les reçut avec bonté, & Du Tilleul leur parla avec douceur, en diminuant à leurs yeux leur faute pour diminuer leur humiliation.

On ne put s'empêcher d'admirer la générosité du procédé de St. Julien, son pere tout affligé qu'il étoit, vit tout ce que cette action avoit de beau & de noble, Melise en étoit étonnée, & Rose y fut sensible; elle n'avoit pas alors de l'amour pour lui; mais son estime & sa reconnoissance lui auroient tenu lieu d'amour, elle le croyoit digne de son cœur, & elle le lui auroit donné avec sa main, si elle avoit pu découvrir le lieu de sa retraite. Melise même l'encourageoit dans ses idées, elle lui faisoit sentir que, quoiqu'elle pût espérer encore un époux qui lui rendroit l'éclat de sa naissance, il seroit difficile de trouver quelqu'un qui eût plus de vertu, & que comme le bonheur des mariages dépendoit du cœur dont la pureté & le sentiment font la solidité, en entretenant l'estime mutuelle qu'on doit avoir l'un pour l'autre, en donnant de nouvelles forces à l'amitié, & de nouveaux charmes aux actions : il valoit infiniment mieux épouser la vertu & le sentiment qui

rendent heureux , que de l'or ou des titres qui ne laissent que la facilité d'être pompeusement chagrin.

La terre dont dépendoit le village qu'habitoit Melise, changea de Seigneur, & au lieu d'un maître, qui ne la connoissoit que par les rentes qu'il pouvoit en tirer, sans la connoître par le bien qu'il auroit pu y faire : elle eut Dorville, qui étoit un homme de trente ans, devenu philosophe par l'absurdité du monde qu'il avoit vu, connoissant les hommes, abhorrant leurs défauts, démêlant ce qui leur donnoit naissance, d'avec ce qui étoit naturel au caractère, & déterminant avec justesse les buts qu'ils se proposoient, il s'étoit rendu la pratique de la vertu nécessaire & facile, en apprenant à bien apprécier les objets ; aussi il estimoit les hommes par leur mérite & leurs talens ; il aimoit leur cœur, compatissoit à tous leurs maux, & s'occupoit sans cesse à les soulager. Il ne cherchoit pas à orner son esprit pour augmenter son amour-propre, ou tyranniser les opinions de ceux qu'il voyoit ; mais afin d'être utile à ses amis, peut-être à sa patrie, & pour essayer de l'être au genre-humain entier.

Dès qu'il fut venu dans ce lieu qu'il avoit acquis, il charma tous les cœurs par son affabilité, sa douceur & sa politesse ; il eut

aussi la satisfaction de s'entendre bénir de chacun , & de penser qu'il n'avoit pas acheté une terre aride , mais qu'il posséderoit avec elle les cœurs de tous ceux qui l'habitoient. Il voulut connoître ces hommes qu'il vouloit rendre heureux , il invita donc toutes les personnes du village , à différentes fois , pour venir dîner au château ; il s'informa de chacun quelle étoit sa fortune , quels étoient les moyens qu'ils avoient pour s'entretenir , & pour faire subsister leur famille : il leur demanda quelles étoient les taxes qui leur étoient imposées , & il les corrigea , en les proportionnant à leurs situations. Pour les engager à travailler avec génie , il promit des récompenses à celui qui réussiroit le mieux dans ses entreprises. Tous ces gens là virent un pere en Dorville ; il vit aussi dans chacun d'eux un enfant. Comme les détails où il entroit étoient si grands , Du Tilleul crut devoir lui apprendre l'histoire de Melise & de Rose , depuis qu'elles habitoient ces lieux ; ici il ne s'éleva qu'une voix , mais elle étoit formée par celle de tous ceux qui étoient présens , toutes les bouches s'unirent pour chanter leurs louanges , pour exalter leur vertu , leur patience & leur douceur ; d'autres peignoient la beauté de Rose , sa modestie & sa naïveté ; d'autres traçoient la haute sagesse de Melise , sa prudence consommée & ses talens

divers. Dorville commence à desirer de les connoître, il est surpris de ne pas les voir avec les autres femmes du pays. On lui apprend qu'étant étrangères, elles n'ont pas cru être obligées de se présenter devant lui; qu'elles ne vouloient point affliger son cœur par la vue de deux infortunées, que la mort seule pouvoit rendre à la félicité; qu'elles faisoient des vœux sinceres pour le succès de ses desirs, & lui demandoient bien humblement sa protection.

Cette conduite singuliere fixa l'attention de Dorville, & excita toute sa curiosité; il voulut les voir, il chercha les moyens de pénétrer dans leur retraite; mais Mélise, constante dans ses principes, refusa constamment de le recevoir. Elle avoit perdu l'habitude de voir des gens de la ville; qu'elle ne pouvoit aimer; d'ailleurs, elle craignoit de se faire connoître par ses manieres, ou de trouver quelqu'un avec qui elle eût vécu. Outre cela, sa situation lui paroissoit encore humiliante, elle ne pouvoit pas se résoudre à faire des connoissances qui lui rappelleroient trop son ancien état, & sa fille étant dans un âge où tout peut devenir dangereux, elle vouloit au moins n'avoir rien à se reprocher. Quoique Dorville sentît son desir de voir Melise, s'accroître par les obstacles qu'elle y mettoit, il étoit trop honnête pour la forcer à le satisfaire par ses importu-

nités; il craignoit de lui faire de la peine ; & il vouloit plaire à chacun. Il arriva même qu'un jour qu'il les apperçut de loin assises à l'ombre des arbres , il ne voulut point les aborder , & se contenta de s'approcher assez près d'elles pour les voir , mais pas assez près pour leur causer des inquiétudes. La majesté de Melise fit impression sur lui , & les traits de Rose restèrent gravés dans sa mémoire ; il les plaignit de tout son cœur , en formant le dessein de leur être utile. Mais ce fut en vain qu'il essaya de découvrir l'origine de leur malheur; il jugea seulement à leur maintien , aux différens traits qu'on lui avoit raconté de Melise , qu'elle devoit être une femme d'un génie supérieur , & qu'elle devoit avoir reçu la plus brillante éducation. Tout cela n'étoit encore que des soupçons , mais les soupçons intéressans rendent curieux.

Il chercha donc les moyens d'adoucir un peu leur état qu'il croyoit fort malheureux : on ne juge les autres que par les idées qu'on peut avoir , ou par les événemens qu'on a vu ; il s'imaginoit donc que Melise devoit être absolument sous la dépendance de Du Tilleul , puisqu'il lui faisoit du bien ; mais il ne savoit pas encore que la bienfaisance est modeste , & que la récompense qu'elle exige est le sentiment seul du bien qu'elle fait par-

venir, sous des prétextes spécieux, les bienfaits qu'il leur croyoit nécessaires, mais Melise les renvoya tous avec autant d'élévation que de politesse, & fatiguée par ses tentatives qu'il réitéra, elle lui écrivit :

La reconnoissance, Monsieur, est la vertu de mon cœur, comme la sensibilité paroît celle du vôtre. Je suis pénétrée de vos bontés, permettez-moi de ne pas les recevoir. Si je suis malheureuse, je ne suis pas abandonnée, & si j'ai été dans l'indigence, mon sort ne m'expose pas à ses erreurs. L'amitié a fait cesser ma misère; mais la délicatesse de mes sentimens ne me permet pas de devoir à d'autres qu'à mes amis les avantages qu'ils me procurent. D'ailleurs, mes plaintes n'ont jamais resonné à vos oreilles, & mes plaintes seroient aujourd'hui injustes. Oubliez donc, s'il vous plait, des infortunées qui se feront un plaisir de penser à la beauté de votre cœur, qui vous estimeront tant que vous les respecterez, & qui s'empresseront à faire des vœux pour votre conservation, puisqu'elle est si utile au bonheur des hommes qui vous environnent.

Dorville fut très-étonné de recevoir cette lettre; il fut d'abord choqué de la fierté avec laquelle elle étoit écrite, & du mépris apparent qu'on y faisoit de ses prétendues faveurs. Cependant en y réfléchissant davantage, il se

rappella la noblesse de l'ame de Melise , & toutes les raisons qu'il avoit de croire qu'élevées d'abord à un rang distingué , l'infortune cachoit l'éclat de sa naissance , sans lui ôter le sentiment de son ancien état. Ces réflexions firent croître son estime pour elle , & irritèrent l'envie qu'il avoit de les connoître parfaitement. D'ailleurs , l'image de Rose qu'il avoit eu occasion de voir quelquefois , se gravoit de plus en plus dans son cœur , & lui rendoit plus nécessaire la connoissance de Melise.

Au lieu de ces recherches , & pendant qu'il s'occupoit à recueillir toutes les particularités de leur histoire , il y en eut deux qui le frappèrent , la conduite de St. Julien qui annonçoit le plus violent amour avec le cœur le plus généreux , & qui lui montrait par-là un rival redoutable. Il ne fut pas moins étonné de l'événement qu'avoit dépouillé Melise , du petit fonds qu'elle avoit acheté , dont elle avoit joui pendant quelque tems , & dont elle avoit été cruellement dépossédée par l'ignorance de son prédécesseur & la barbarie de son intendant. Il prit donc le parti de rendre à Melise ce qu'on lui avoit enlevé avec si peu de raison ; il s'occupa , avec chaleur , des moyens les plus propres pour réaliser son projet , & implora , pour en venir à bout , la pro-

cession de Du Tilleul ; il lui prouva donc qu'il étoit de son devoir de redresser les fautes qu'avoient commis les possesseurs de la terre qu'il avoit achetée ; que s'il l'avoit acquis comme un homme qui y cherchoit son intérêt , ce n'étoit pas pour justifier des injustices , encore moins pour en tirer quelques fruits ; qu'ayant reconnu la grandeur du tort qu'on avoit fait à Melise , il en deviendrait le complice , s'il ne réussissoit pas à le réparer , & que ce tort étant de nature à être corrigé par l'œil vigilant des loix , il vouloit faire , de bon gré , une chose à laquelle on pouvoit le forcer un jour , & s'éviter des procès qui causeroient son déshonneur , s'il permettoit qu'on les lui suscitât. Il parla avec cette éloquence qu'anime le desir de venir à bout d'une entreprise qui flatte , & l'enthousiasme que fait naître l'idée utile à une personne qu'on respecte.

Du Tilleul s'intéressoit trop au sort de Melise pour ne pas voir l'avantage des propositions de Dorville , mais quoiqu'il sentit combien il lui en coûteroit de ne plus vivre avec Melise , & de mener des jours solitaires & tristes , qui ne seroient plus égayés par une compagnie intéressante , il se chargea cependant avec plaisir de cette commission qui devoit influer aussi désagréablement sur son bonheur ;

il remercia même Dorville , en son nom , avec la vivacité la plus touchante & la plus sincère.

Du Tilleul raconta à Melise & à Rose la conversation qu'il avoit eu avec Dorville ; mais en mettant dans son récit toute la joie qu'un événement aussi heureux devoit lui causer , il ne put cacher la douleur que lui faisoit éprouver l'idée de sa séparation d'avec elles. Melise fut sensible à l'attendrissement de Du Tilleul , & lui témoigna bientôt sa façon de penser. La conduite de Dorville , lui dit-elle , est trop pressante pour être naturelle ; mais sans m'en défier je dois au moins l'approfondir. . . . Melise, vous oubliez sa justice naturelle , sa conscience , l'attention scrupuleuse qu'il paroît avoir porté au tort qu'on vous a fait , & les raisons qui l'ont déterminé à les réparer. . . . Du Tilleul , les soupçons sont injurieux , je le fais , je m'indigne contre moi-même en les formant ; mais la méchanceté des hommes semble faire leur apologie ; vous habitez la campagne , & vous n'y avez connu que des gens vertueux , ou de petits méchants. Quand on est simple , naturel , sans intérêt à se cacher , on ne peut pas avoir de grands vices , ils sont trop affreux pour se laisser voir nuds , ils feroient peur même à ceux qui les ont ; à la ville où

ils habitent, on les déguise, & sous les dehors les plus gracieux, on cache pour l'ordinaire des cœurs corrompus & menaçans... Melise, vous me faites trembler... mais Dorville a montré par toutes ses actions qu'il aimoit la vertu.... Vous savez que j'ai le bonheur de croire à la vertu; ne craignons pas de la voir, le procédé de Dorville est beau, il est grand, mais il est trop beau & trop grand pour un homme qui doit être intéressé. Il n'est pas coupable de l'injustice qu'on m'a faite, il en a acheté le fruit, il lui appartient sans y avoir participé; d'ailleurs, je ne voudrois pas devoir ma reconnoissance à toutes sortes de personnes; je savois, Du Tilleul, que vous estimeriez la mienne; je n'ai donc pas craint de m'abandonner à vous; mais pour ce Dorville que je ne connois pas, qui me poursuit pour recevoir un bienfait, comme un autre me poursuivroit pour me faire du mal: en vérité, je ne veux lui avoir aucune obligation.... Je vous réponds de sa droiture, le bien que vous avez entendu publier de lui, celui qu'il a fait sous mes yeux, mon empressement à vous faire accepter ses offres, le malheur que j'éprouverai si vous les recevez suivant mes desirs, car je ferai alors sans consolations. O Melise! la lumière n'est pas plus pure que le fond de son

cœur ; mais écoutez tout le village , il ne forme qu'une voix pour applaudir à ses vertus , & célébrer sa bienfaisance . . . Eh bien , Du Tilleul , vous me persuadez de l'honnêteté de ses vues , j'aime à les croire telles ; mais vous ne me prouverez jamais que je suis dans le cas de recevoir de lui tout ce qu'il veut me donner : car si je vous suis utile , je vous dois mes soins ; si je puis contribuer à votre bonheur je vous dois le sacrifice du mien. Ah ! Du Tilleul , la reconnoissance , l'amitié , me font tout oublier pour le conservateur de mes jours , pour le pere de ma fille , pour le protecteur de son innocence. Je ne veux voir que lui , je ne veux penser qu'à lui ; quand je n'aurai point d'autres raisons pour refuser les présens de Dorville , celle-ci doit me suffire ; je ne veux plus en entendre parler. Melise prit , en finissant , les mains de Du Tilleul , qu'elle arrosa de ses larmes. Rose se joignit à sa mere , & après avoir soupiré profondément , elle ne put s'empêcher de lui dire : permettez que Rose tienne la place de St. Julien qu'elle vous a enlevé : toute son ambition est de réparer , s'il est possible , ou du moins , de diminuer les maux de son absence ; approuvez mon zele , & ne montrez pas votre colere contre moi en refusant mes consolations. Du Tilleul fut très-sensible aux témoignages

CONTE MORAL. 81

moignages d'affection de Melise & de Rose, & parut approuver leur raison pour refuser les offres de Dorville ; il les remercia de leur complaisance, & leur fit honneur de leur sacrifice.

Dorville étoit impatient de savoir la maniere dont Melise auroit reçu le dernier trait de sa générosité ; lorsque Du Tilleul lui annonça leurs refus, il fit alors éclater son ressentiment, il accusa Melise d'obstination & d'inflexibilité, loin d'y reconnoître sa vertu ; il prétendit qu'elle étoit jalouse de sa reconnaissance, & qu'il y avoit dans sa conduite autant d'insensibilité pour son bonheur & celui de sa fille, que d'ingratitude pour ses propres bienfaits. Du Tilleul chercha à le dissuader de ses idées en lui rapportant une partie des raisons de Melise ; alors Dorville lui dit : eh bien, vous êtes leur tuteur, je vous remets le contrat qui leur assure la possession de ce bien qui leur appartenoit ; gardez-le, je le veux ; si Melise le refuse, Rose ne doit pas en être privée, & vous, qui leur servez de pere, vous devez les obliger à le recevoir, ou en disposer à leur fantaisie ; pour ce qui me regarde, ce bien mal acquis rendroit le reste de mes biens horrible à mes yeux, & diminueroit le bonheur dont je veux jouir. Si, pour les engager à recevoir ce fonds qui

n'a jamais pu être à moi , vous voulez y mettre la condition de veiller à l'économie de mes biens pendant mon absence , j'y consens. Leur délicatesse sera moins blessée , mais je ferai moins satisfait. Du Tilleul fut touché de la sublimité de cette action , il se chargea du contrat & du soin de le faire accepter. Ce sont vos affaires , ajouta Dorville , dès à présent ce fonds n'est plus à moi , il est à vous , ou bien à elles. Dites-leur que je ne veux aucun remerciement , que je refuse de les voir ; faites-leur mes complimens , & assurez-les que je pars dans peu de jours. Melise & Rose ne se crurent plus maîtresses de leurs actions , elles sentirent fort bien qu'il ne leur restoit d'autre parti à prendre que celui d'accepter les offres de Dorville aux conditions qu'il leur avoit imposées ; mais comme il avoit refusé les témoignages de leur reconnoissance , Melise résolut de lui écrire :

Votre procédé , Monsieur , est aussi noble que ma conduite est éloignée de mes principes ; votre procédé est trop généreux pour écouter encore mon amour-propre , & pour faire taire la reconnoissance qu'il exige ; j'accepte vos bienfaits , parce que votre cœur les distribue ; je les accepte avec les conditions que vous avez eu de la peine à y attacher , mais elles me flattent , puisqu'elles me rapprochent d'un être aussi bon

que vous, & me procurent l'avantage de vous être utile. J'ai une grace à vous demander, vous devez m'en éviter le refus ; permettez-moi de venir vous prouver que l'orgueil ne me fit point rejeter vos présens, que je fais sentir les effets de la vertu, mais que je sais aussi ce que la vertu m'ordonne, & que je suis persuadée que chaque état a ses vertus particulières.

Melise pria Du Tilleul de rendre cette lettre à Dorville, mais en même tems elle lui promit de continuer à vivre chez lui, en l'assurant que la fortune que Dorville lui rendoit ne pouvoit la flatter, que parce qu'elle lui donnoit l'espérance de n'être plus à charge aux autres, qu'elle ne diminueroit jamais l'étendue des devoirs qu'elle s'étoit imposée, qu'elle ne pouvoit imaginer de plaisir qu'en les remplissant avec exactitude, & que si elle cessoit de recevoir des bienfaits, sa reconnaissance n'en seroit pas moins éternelle. Du Tilleul la remercia de nouveau, & lui témoigna qu'elle rendoit la joie à son cœur en lui promettant de vivre avec lui, & lui faisoit voir un avenir heureux, puisqu'elle vouloit bien lui continuer ses soins & ses attentions.

La lettre de Melise plut beaucoup à Dorville, il pria Du Tilleul de l'accompagner pour faire sa visite à ses deux infortunées, & les prévenir ainsi dans leurs desseins ; il les

trouva dans le moment où, occupées à rendre grâces à l'Eternel de ses bontés, elles prioient pour ces êtres qui cherchoient à lui ressembler en faisant du bien. Quel spectacle! Melise & Rose étoient à genoux, l'ardeur & leur zèle avoient répandu sur leur visage je ne sais quoi de divin, leurs yeux tournés vers le ciel sembloient animés d'un feu nouveau; la joie & le contentement éclatoient dans tous leurs traits; elles étoient semblables à ces anges qui se pénètrent de la majesté du Tout-puissant, auprès duquel ils assistent sans cesse; ce fut alors que Dorville & Du Tilleul entrèrent sans être aperçus; Melise disoit, avec cette piété qui charmeroit l'athée; ô toi! qui nous créas à ton image, tu t'intéresses à ceux qui la conservent dans leurs semblables, par leur bienfaisance & leur humanité; nous sommes donc sûres d'être exaucées lorsque nous te prions de répandre tes grâces les plus précieuses sur ces hommes que tu donnas à la terre en ton amour, qui font la joie des infortunés, par la bonté de leur cœur, l'honneur du genre-humain par leur vertu, & le bonheur de leur pays par la protection qu'ils lui assurent. C'est ainsi qu'elles exprimèrent leurs vœux; mais il est impossible de décrire ce ton qui peint le cœur, cette vivacité qui nous montre l'ame, cet enthousiasme qui annonce la pu-

reté des desirs. Dorville & Du Tilleul sont ravis en extase, des profonds soupirs gonflent leur poitrine, ils tombent à genoux, & sont forcés de servir le Dieu de Melise & de Rose, ils le prièrent pour elles; ils continuent de le prier avec elles, jusqu'à ce qu'elles eussent rempli ce devoir religieux qu'on néglige, & dont on ignore le plaisir, parce qu'on ne le remplit pas comme il faut. Elles se leverent alors pour retourner à leurs affaires.

La piété est modeste, elle veut bien être exacte à remplir ses devoirs, mais elle fuit les témoins, & se contente de l'approbation de sa conscience. Rose & Melise furent aussi très-étonnées quand elles virent Dorville & Du Tilleul dans leur chambre; elles le furent bien davantage quand elles remarquerent, en les voyant se lever, l'attitude où ils avoient été; alors Dorville s'adressant avec vivacité à Melise, lui dit: c'est de vous que nous voulons apprendre la vertu; pardonnez à notre indiscretion en faveur du plaisir que vous nous avez procuré, & des délices que vous nous préparez pour l'avenir; nous avons entendu des anges célébrer leur Dieu, & nous voulons les imiter. Melise interdite est embarrassée dans ses réponses: nous avons rempli, leur dit-elle, un devoir qui a fait notre consolation dans nos peines, il a adouci tous

nos malheurs , il nous a soutenu contre le désespoir , & nous a procuré des momens agréables , lors même que les angoisses les plus affreuses nous environnoient... Mais Du Tilleul , vous avez abusé de notre confiance... Dorville , nous devions vous aller voir pour... Melise , vous oubliez mes conditions , & j'ai voulu vous prévenir... Vous avez en moi un ami de plus... dites que le titre que je me donne vous plait , c'est toute la reconnoissance que j'exige... Je tâcherai de le mériter , mais il me sera bien difficile. Dorville dîna avec elles chez Du Tilleul ; il crut alors se rappeler d'avoir vu Melise , mais cela ne lui donna pas cependant de nouvelles lumières sur son état. Ce n'étoit qu'un souvenir vague & incertain. Il ne put voir Rose & s'entretenir avec elle sans lui trouver la vertu de sa mere , sa force d'esprit & sa raison ; l'intérêt qu'il prenoit à elle s'augmenta d'autant plus qu'il la vit plus souvent ; il redoubla l'attachement & l'estime qu'il avoit pour Melise , son admiration & peut-être son amour pour Rose crûrent en même tems ; il ne souhaitoit plus que de savoir l'histoire de ces femmes vertueuses , mais il ne put pas en venir à bout. Melise seule la savoit , & Melise étoit maîtresse de son secret.

Rose eût été insensible si elle n'avoit pas

aimé Dorville, elle fut touchée par ses vertus, gagnée par ses graces, enchantée par sa politesse; étonnée de son esprit, elle le comparoit toujours avec les jeunes gens qu'elle avoit connu jusqu'alors, & la comparaison lui étoit bien avantageuse; aussi Rose qui n'avoit point encore connu l'amour, le vit alors maître absolu de son ame. Les charmes de Rose firent la même impression sur le cœur de Dorville; la campagne porte naturellement à la tendresse, elle semble inspirer quelque chose qui favorise ce sentiment; l'habitude que l'on y prend de se voir, la liberté qu'elle permet, les réflexions qu'elle fait naître, les distractions qu'elle bannit, l'avantage qu'elle a de rendre les femmes plus aimables, parce qu'elle les rend plus naturelles; tout cela dispose davantage à cette passion, & la grave plus profondément dans le cœur. Aussi Dorville se trouva fortement épris des charmes de Rose, & ils firent sur lui une impression d'autant plus forte, qu'il paroïssoit que Rose ne le regardoit point avec indifférence; mais il étoit trop modeste pour croire que les sentimens qu'elle paroïssoit avoir pour lui, fussent ceux de l'amour; il les regardoit comme l'effet de sa reconnoissance: d'ailleurs, il se rappelloit l'amour de St. Julien pour elle, la maniere héroïque dont il le lui avoit té-

moigné, & il auroit cru insulter à la naïve Rose, s'il avoit pu seulement soupçonner que les richesses balançassent dans son esprit un amour qu'elle auroit nourri depuis long-tems, & effaçassent des impressions qui devoient lui être aussi chères, étant aussi bien méritées.

Cependant malgré toutes ces réflexions, il se voyoit forcé d'adorer Rose, mais il craignoit toujours de manifester ses sentimens; il ne vouloit pas que la reconnoissance fît prendre pour des ordres les desirs qu'il entretenoit dans son cœur; & s'il souhaitoit ardemment de posséder le cœur de Rose, il vouloit le recevoir d'elle, & que l'amour lui fît ce présent.

Comme Dorville avoit annoncé son départ avant que d'aimer, il voulut partir quoi qu'il aimât, & comme il avoit résolu de cacher son cœur, il ne témoigna point à Melise & à Rose ce qu'il sentoit; il ne montra que ce qui se peignoit dans le feu de ses yeux, dans la modestie de ses regards, dans la tristesse de son visage & dans l'inquiétude qui l'agitoit. Rose s'aperçut alors que le bonheur n'est pas toujours avec l'amour, l'absence de Dorville qui devoit les quitter, devenoit déjà pour elle un fardeau insupportable, elle ne put pas cacher ses peines, elle

ne put pas mieux retenir ses sentimens, ils s'échapperent de ses levres la veille du départ de Dorville; comme il parut alors plus empressé & plus chagrin, elle oublia sa prudence pour céder à sa naïveté, & apprit ainsi à sa mere qui étoit présente, un secret qu'elle n'avoit pas seulement soupçonné.

Dorville, lui disoit-elle, vous qui avez essuyé toutes nos larmes, vous allez bientôt nous en faire couler de plus ameres, vous nous quittez... Nous nous rappelons sûrement vos bienfaits, mais nous ne pourrons voir la main qui les a distribués... Dorville, nous craindrons pour votre vie qui nous est si chere, nous ne pourrons pas être sûres que tous vos jours seront comptés par les plaisirs... nous prierons bien pour vous, mais nous ne verrons pas l'accomplissement de nos vœux; oh! que l'amitié est pesante, quand on est menacé de perdre ceux qu'on aime... éprouverez-vous nos sentimens?... votre cœur souhaitera-t-il de nous revoir?... souffrira-t-il de ne pouvoir penser qu'à nous... mais je m'abuse, y penserez-vous seulement.... Tristes objets de votre pitié, nous vous serons indifférentes! ah! Dorville.... Charmante Rose! que j'aime à voir la naïveté de votre ame, elle est cependant pénible pour moi, elle me déchire... oui, Rose, vous ferez tou-

jours présente à mon esprit . . . Melise, je ne vous oublierai jamais, votre exemple m'a persuadé que la vraie vertu est au dessus des malheurs, qu'elle peut braver tout ce qui n'est pas elle, & se faire honorer dans tous les états, dont elle seule fait le mérite Moi, vous oublier. . . . Rose, soyez plus juste. . . . mais non, je reviendrai . . . ah ! puis-je ne revenir que pour la joie. Ils firent mille vœux pour le bonheur de Dorville, qui en fit aussi beaucoup pour le leur, il les quitta avec regret, & fut très-faché d'avoir fait ses adieux.

Rose avoua à Melise un amour qu'elle ne pouvoit plus lui cacher ; Melise ne le désapprouva pas, mais elle ne put s'empêcher de plaider la cause de St. Julien. En aimant Dorville, vous avez distingué le mérite & la vertu, ou plutôt, c'est le mérite & la vertu qui ont gagné tout votre amour ; mais pouviez-vous donner votre cœur ? La conduite de St. Julien ne devoit-elle pas décider la vôtre ? N'êtes-vous pas à lui par tout ce qu'il a souffert pour vous ? Trahiriez-vous ses espérances ? Trompez-vous ses peines ? Je le fais, Dorville est préférable à St. Julien, il a toutes ses vertus avec une ame plus étendue par l'éducation, mais exposez-vous aux horreurs du désespoir celui qui a pu affronter

pour vous de si grands malheurs ? Vous avez de l'amour pour Dorville & l'amitié la plus forte pour St. Julien, mais il vous aima dès qu'il put vous connoître, les plus grands sacrifices ne lui coûtèrent rien pour émouvoir votre tendresse; peut-être qu'à présent il mène une vie douloureuse, peut-être qu'étendu dans un lit de souffrance, il n'a personne qui s'intéresse à son sort, peut-être vous reproche-t-il de l'avoir fait renoncer au bonheur de lui avoir fait mépriser l'amour de son pere qui faisoit ses délices, de lui avoir fait braver les tourmens de son cœur que ses regrets déchirent, & de lui avoir fait effuyer toute la frayeur que devoit lui causer la vue d'un pere malade & mourant, à qui il n'auroit pu rendre les derniers devoirs, dont il n'auroit pu recevoir la bénédiction, ni presser pour la dernière fois de ses levres tremblantes les joues pâles de ce pere qu'il ne pourroit plus revoir; d'ailleurs, ma fille, Du Tilleul privé de son fils, doit en trouver un dans les soins de Rose & dans les attentions de sa mere. Rose se mit à pleurer, elle sentoît la vérité de ce que Melise venoit de lui dire; elle en fut émue, mais elle aimoit vivement Dorville, en conservant toujours pour St. Julien une reconnoissance sans bornes: combat-tue entre ces deux sentimens, ils avoient

tour-à-tour la victoire l'un sur l'autre , quand l'amour parloit , Dorville avoit sa main ; quand la raison faisoit entendre sa voix sévère , elle detournoit vers St. Julien ses yeux mouillés de larmes ; sa mere plaidoit pour lui , & sa conduite ne pouvoit pas être suspecte , puisque c'étoit la premiere fois qu'elle lui en avoit parlé.

Un cœur reconnoissant a toujours devant ses yeux les bienfaits qu'il a reçu , & ne peut se trouver heureux que lorsqu'il peut montrer par ses actions qu'il n'en a pas perdu la mémoire. Rose sentant bien qu'elle ne pouvoit donner son cœur à St Julien , sembla redoubler ses soins & ses attentions pour Du Tilleul ; on auroit dit qu'elle vouloit épuiser tout ce que la reconnoissance exigeoit d'elle , cela lui gagnoit encore d'avantage le cœur de ce bon vieillard , qui auroit ardemment souhaité qu'elle devînt sa belle-fille ; mais il avoit sagement jugé , par sa tristesse , que Dorville en étoit la cause ; & Dorville lui avoit fait voir , par la peine qu'il eut à quitter sa terre , que Rose le retenoit. Si elle lui avoit fait la peinture de son état , il l'auroit bien tranquillisée , mais elle n'avoit pris aucun parti , & elle ne confioit ses chagrins à personne ; Melise même ne lui en entendit plus parler ; elle pensoit seule , balançoit

tout, hésitoit sans cesse, & laissoit au tems & aux circonstances le soin de la décider absolument.

Il y avoit six mois qu'on pleuroit St. Julien absent, il y avoit six mois qu'on ignoroit entièrement son sort, lorsque tout-à-coup ou le vit reparoître. Rose fut la premiere à l'appercevoir, & Rose fut transportée de joie; elle lui dit quelques mots pour lui témoigner sa satisfaction, & courut tout de suite à Du Tilleul & à sa mere pour leur apprendre cette agréable nouvelle, & elle triomphoit d'avoir été la premiere qui la leur eût annoncé; tous trois arrivent auprès de ce fugitif chéri, ils l'entourent; Rose fit voir le sublime de la reconnoissance, St. Julien parut l'amant le plus ardent, Du Tilleul étoit le plus tendre des peres, St. Julien le plus aimant des fils. Melise sentoît toute la noblesse du procédé de St. Julien, & St. Julien voyoit en Melise la mere de Rose, chacun prenoit part à la joie des autres; tantôt ils se regardent tour-à-tour, pour jouir séparément de leurs plaisirs; tantôt tous leurs yeux se portotent sur St. Julien, & goûtent les plus grandes délices en le voyant en bonne santé. Du Tilleul ne peut s'arracher des bras & du visage de son fils qu'il couvroit de ses baisers & de ses larmes; quel spectacle! St. Ju-

lien aux genoux de son pere , imploroit un pardon qu'on lui avoit déjà accordé , & se tournant vers Rose , il montrait à Du Tilleul , par ses regards & par un doux sourire , que son excuse devoit avoir toujours été dans les yeux de cette belle personne ; ce vieillard courbé sur son fils , sembloit avoir un de ses yeux qui regardoit Rose , tandis que l'autre étoit fixé sur St. Julien , ses bras se raccourcissoient & faisoient de nouveaux efforts pour le relever. Enfin , il en vint à bout , il lui témoigne la tendresse dont il souhaitoit depuis si long-tems de pouvoir lui donner des marques ; ils se rassemblent encore autour de lui , tous lui font mille questions , tous les lui font ensemble. Bientôt la nouvelle de son arrivée se répand dans le village : les habitans , qui se sentoient coupables , accourent pour expier de nouveau leur faute par de nouvelles excuses ; mais St. Julien refuse de les recevoir , il se venge en leur témoignant son amitié , & les prie de lui conserver leur attachement. Tous se réunissent alors pour témoigner à cette vertueuse famille leur joie & leur plaisir. Du Tilleul les retient tous à souper , & le contentement qu'ils eurent de revoir St. Julien , fut aussi général & aussi vif que l'affliction qu'avoit causé son absence , avoit été universelle & profonde.

Melise & Rose quitterent, le lendemain de l'arrivée de St. Julien, la maison de Du Tilleul, qui n'avoit plus besoin d'elles, & allerent habiter leur ancienne demeure, que Dorville avoit eu le tems de faire embellir, & de rendre plus commode; tout ce qui peut flatter le goût, tout ce qui peut plaire, en étant utile, y étoit rassemblé. Quel plaisir pour Rose d'y reconnoître l'attention de celui que chérissoit son cœur. L'amour fait tenir compte des plus petites choses qu'il fait faire, & il bannit toujours l'ingratitude, parce qu'il augmente beaucoup l'amour-propre. Mais ce qui causa un grand plaisir à Rose, occasionna le chagrin le plus vif à St. Julien, il regrettoit le tems, où, absent de la maison de son pere, & ne pouvant voir celle qu'il aimoit, il ignoroit aussi qu'un homme tel que Dorville intéressât son attention. Rose, qui apperçut sa douleur, cherchoit à la diminuer, en lui témoignant sa reconnoissance; il étoit sensible à ces attentions qui flattoient son amour, mais qui ne le rassuroient pas, Rose elle-même étoit plus déchirée que jamais, elle ne voyoit qu'un avenir affreux, parce qu'il falloit qu'elle sacrifiât son amour pour Dorville, & oubliât tous ses bienfaits, ou bien qu'elle manquât à la reconnoissance la plus juste & la mieux méritée envers St. Julien; elle perdit aussi le

gaieté ordinaire, & le plaisir fuyoit devant elle. St. Julien augmenta la tristesse de sa situation en y prenant part, il s'impatientoit quand il entroit dans leur maison, où il lisoit par-tout l'amour de Dorville; cependant on voyoit toujours en lui le héros de la vertu, on ne parloit jamais de Dorville, sans faire l'éloge de Du Tilleul & de St. Julien. Mais l'amour trouve-t-il du bonheur quand il craint la rivalité, & le bonheur même le plus grand, en apparence, en est-il un pour ces cœurs impétueux; où les desirs ardens fixent toujours avec eux l'inquiétude & le tourment.

Dorville empressé ne tarda pas de revenir à sa terre; il arriva ne respirant que l'amour, ne s'occupant que de Rose, redoutant St. Julien, dont il ignoroit le retour, & n'ayant pu pénétrer l'histoire de Melise qu'il avoit vainement cherché d'apprendre. Mais, ayant surmonté toutes ses réflexions, il se livra aux sentimens que sa belle paysanne avoit fait naître. Il goûta la plus vive des joies quand il sut que Melise habitoit la maison qu'il avoit fait préparer, mais il n'apprit pas, sans beaucoup de peine, l'arrivée de St. Julien. Il alla donc trouver Melise, il l'aborda avec respect, il vit Rose, & lui parla avec émotion: il s'informa, avec beaucoup de soin, de tous les événemens de leur vie depuis son départ; l'amour est minutieux,

nurieux , il chérit les détails. Dorville se plaindre du mauvais état de la santé de Rose. Il lui nomma St. Julien avec affectation ; Rose lui répondit avec impatience , mais prononça le nom de Dorville avec tendresse. Melise fit alors devant sa fille l'éloge de St. Julien , & modéra les discours trop sentis de sa trop amoureuse Rose. Quelle joie pour Dorville ! il découvrit qu'il étoit aimé ; mais sa délicatesse lui ôtoit les moyens de témoigner , à son tour , ce qu'il sentoit. Etant le bienfaiteur de Melise , il devoit être plus réservé , aussi il résolut de ne montrer ses sentimens que par ces riens que l'amour seul devine , parce que l'amour seul les produit.

Dorville avoit renoncé à ses amis & à ses connoissances ; un voisinage charmant faisoit tous ses efforts pour lui procurer mille plaisirs , une compagnie choisie vouloit le joindre à ses assemblées , il refusa tout cela ; la petite maison de Melise , les personnes qu'elle voyoit , bornoient ses amusemens. La vue de Rose , le plaisir qu'il trouvoit dans sa conversation , remplissoient tous ses vœux ; il eut même le courage de voir St. Julien avec Rose ; St. Julien eut aussi la force d'esprit de voir Dorville avec elle. Rose , maîtresse de ses sentimens , & craignant peu la jalousie de Dorville , ou l'estimant assez pour croire qu'il n'en auroit

point, eut l'héroïsme d'entretenir St. Julien; de le peindre avec toutes ses vertus, de remarquer tout ce qu'il avoit fait de grand. Dorville suivit l'exemple de Rose, il eut la grandeur d'ame de témoigner à St. Julien l'estime qu'il faisoit de son cœur & l'admiration qu'il avoit pour la noblesse de son ame; il ajouta qu'étant ami de Du Tilleul son pere, il vouloit aussi l'être de son fils. A peine eut-il fini de lui parler, qu'il s'en approcha pour l'embrasser. St. Julien, aussi généreux que Dorville, fut ému par ce trait sublime, il s'abandonna dans ses bras, Melise fut étonnée de ce qu'elle voyoit; Rose aima davantage Dorville; St. Julien se plaignit de son état, mais il chérit son nouvel ami. Il faut bien de la vertu dans deux hommes rivaux l'un de l'autre pour les forcer à s'estimer réciproquement, & à se donner pour jamais leurs cœurs.

La fortune semble quelquefois servir l'amour malgré lui, & faire naître souvent des événemens qu'on n'auroit pas pu se flatter de voir. Dorville ayant un jour invité tous ses amis de sa terre à venir se promener au château pour juger les changemens qu'il y faisoit, & prendre des conseils pour ceux qu'il se proposoit d'y ajouter, les fit entrer dans l'intérieur; on eut lieu d'admirer son goût & sa simplicité, les ornemens qu'on y remar-

quoit n'étoient point des ornemens parce qu'ils étoient recherchés & rares, mais une disposition ingénieuse qui avoit mis tout à sa place, en faisoit le prix & l'agrément. On remarquoit dans les moindres choses ce goût, créateur du beau, qui rend les moindres choses intéressantes. Pendant qu'on parcouroit ainsi avec plaisir tous ses appartemens, Dorville fut obligé de les quitter pour donner quelques ordres qu'on lui demandoit; mais en les laissant, il les pria de continuer leur visite. Tout le monde entra, sans le savoir, dans le cabinet de Dorville, & dont Dorville croyoit avoir gardé la clef. Quel fut l'étonnement de chacun! lorsqu'on trouva sur le chevalier une peinture qui venoit d'être achevée, & où Dorville avoit peint Rose dans l'équipage d'une Nymphé, occupée à parler à l'Amour, qui voltigeant autour d'elle, faisoit ses efforts pour la conduire vers le château de Dorville qu'on voyoit dans l'éloignement. Rose l'aperçut la première; l'amour a un coup-d'œil sûr, qui embrasse tout quand il veut. Rose pâlit, rougit en s'y reconnoissant; mais elle ne pouvoit en arracher ses yeux. Melise fut fort surprise, mais elle ne pouvoit se plaindre que de son indiscretion; elle fit tout ce qu'elle put pour engager Du Tilleul & St. Julien à sortir avec elle; on est tou-

jours mal adroit dans ces momens d'embaras , & la vivacité qu'on donne à ses desirs , l'inquiétude qu'on peint dans ses discours , tout excite dans les autres une curiosité qu'on voudroit éteindre , & qui les rend plus desifireux d'écouter ou de revoir ce qu'on cherche à leur éviter. Ce portrait produisit des effets bien différens sur ceux qui le virent. Chacun en étoit occupé , suivant sa façon de penser , lorsque Dorville entra avec tout l'empressement d'un homme qui prévoit une faute qu'il auroit voulu prévenir. Il trouva Melise chagrine , Rose gaie & occupée , Du Tilleul dans l'admiration , & St. Julien avec les yeux en feu. Je m'amuse quelquefois à peindre , leur dit-il , j'ai voulu me procurer les portraits de mes amis ; & il n'y a , sans doute , aucun de vous qui puisse me blâmer ; j'ai commencé par Rose , vous en eussiez tous fait autant que moi . . . Quelle collection de tableaux que celle de quatre personnes vertueuses comme vous . . . Rose , vous me pardonnerez bien en faveur des plaisirs que je me suis procurés , peut-être ai-je eu tort ; mais... si vous ne le trouvez pas mauvais , je serai charmé... je veux faire encore votre portrait , pour en donner un à Melise & à Du Tilleul ; nous sommes tous trop liés pour ne pas nous voir sans cesse avec un nouveau plaisir. Personne ne fit de ré-

ponse. St. Julien s'avança avec promptitude comme s'il eût voulu en commencer une, mais la parole mourut sur ses lèvres ; un silence profond regnoit dans cette assemblée. Dorville promenoit successivement ses regards sur chacun ; il les arrêta sur Rose, dont les yeux rencontrèrent les siens, ils y lurent leur excuse & leur joie : tous sortirent après cela fortement affectés. Dorville, malgré ses soins, ne put ramener la gaieté, ils se retirèrent séparément, ils étoient tous devenus pénibles les uns pour les autres.

Quoique cet événement ne leur apprit rien de nouveau, il confirma des soupçons qu'ils avoient ; & quoiqu'ils eussent été charmés de ne pas voir ce coup de théâtre, St. Julien seul en fut affligé ; il confia ses craintes à Du Tilleul, qui fit ses efforts pour les augmenter, mais l'amour renonce bien difficilement à ses prétentions, il ne redoute rien ; il se plaît à se jouer avec l'impossible, comme avec les idées riantes qu'il fait se créer. St. Julien cependant ne savoit pas comment il devoit se conduire ; il craignoit de parler à Rose, il ne vouloit rien obtenir de Melise, il respectoit Dorville, cependant s'il eût pu seulement espérer d'être aimé, il étoit sûr d'être le plus heureux des hommes ; mais il craignoit de renoncer à son ignorance qui le flattoit, & d'acquérir des connoissances qui au-

roient troublé pour jamais sa tranquillité.

Dorville , de son côté , devenoit toujours plus assidu dans ses visites auprès de Melise & de Rose ; les momens qu'il passoit loin d'elles étoient des momens qu'il croyoit perdus pour le plaisir. Il les amusoit souvent par le récit des aventures qui étoient arrivées aux personnes qu'il avoit connu , & ces récits plaisoient à Melise qui avoit été liée d'amitié avec plusieurs de celles qu'il nommoit : un jour il prononça le nom de Marquis de R** : à ce mot , Melise perdit la voix , la pâleur de la mort couvrit son visage , une agitation violente s'empara de tous ses sens ; Rose est alarmée , Dorville est désolé , ils s'empres sent auprès de Melise , leurs secours lui rendent le mouvement ; mais elle ne revient à elle que pour manifester les effets de la douleur la plus aiguë. Qui avez vous nommé ? . . . cher époux , depuis quinze ans je n'avois point entendu ton nom prononcé par quelqu'un ; gravé dans mon cœur , je le voyois toujours , mais ma bouche n'osoit pas l'articuler . . . O Dorville , ne trahissez pas mon secret ; mais pourrez vous entendre le reste ? Infortuné Marquis ! Malheureuse Melise , je n'ai pu mourir avec lui . . . Rose , le meilleur des hommes fut ton pere , & il mourut de désespoir . . . Rose , il fit le charme de la vie de ta mere , il eût fait

ta gloire & ton bonheur. Tu ne l'as pas connu, tu n'as pas senti les larmes de douleur dont il a arrosé ton visage. Rose, il mourut en te tenant dans ses bras, en déplorant ton sort, en déplorant le mien, en pardonnant à ses ennemis qui l'avoient perdu, & qui étoient la cause de sa mort. . . Ma mere, c'est la première fois que vous me parlez ainsi de lui, & mon cœur est glacé d'effroi. . . Qui sont donc les barbares qui ont tué mon pere ? . . . qui ont fait tous les malheurs de ma mere, qui font encore couler ses larmes & les miennes ? . . . Rose & Melise, vous m'attendrissez. Ah ! pourrai-je jamais changer votre état, vous faire oublier vos maux en les réparant, punir les monstres qui ont altéré votre tranquillité, & venger l'innocence en poursuivant ses persécuteurs. . . Dorville, les malheureux ne pensent pas à se venger, j'ignore le sort de ces méchants ; depuis que j'ai quitté la ville, je ne fais plus ce qui s'y passe, mon infortune a coupé tous les liens qui m'y tenoient attachée, j'ai abandonné ceux que je ne pouvois estimer. Ah ! Dorville, vous avez r'ouvert toutes mes plaies, vous avez renouvelé toutes mes douleurs. . . Je vous plains, Melise, je l'ai toujours fait, je me rappelle obscurément de votre prospérité, mon pere, le Comte de B** . . . Ah ! Monsieur, de

qui êtes-vous le fils ? voilà l'auteur de la mort de mon mari. Dorville , vous deviez avoir un autre pere... Melise , votre douleur est peut-être juste ; mais... si une prévention trop forte... j'ignore tout ceci... si mon pere n'étoit pas coupable... son fils au moins vous respecte & vous aime... s'il pouvoit réparer les maux que vous avez soufferts... vous détournez les yeux... Rose , intercédez pour moi ?... Qui , moi j'intercèderai pour vous ?... j'ai toute la colere de Melise , je veux faire entrer dans mon cœur toute sa haine... Pere , que je n'ai point connu , & que j'aime si fort , arrache - moi à l'amour du fils de ton assassin !... Dorville , vous êtes sensible , vous auriez les mêmes sentimens... Ah Dorville , tu faisois tous mes plâsirs , tu ne pourras jamais que devenir le sujet de mes tourmens.

Dorville livré a ces réflexions , gardoit le silence , ses yeux fixés contre terre n'osoient plus s'élever pour lire leur bonheur dans ceux de Rose ; il se jette aux genoux de Melise qui étoit assise auprès de sa fille ; on lui ordonne de se retirer , il pleuroit , on le lui répète , il leur dit : ah ! Rose , sans laquelle la mort deviendroît pour moi la plus grande faveur. Melise , qui me faites haïr à présent ma propre existence , pourrez-vous voir ce-

CONTE MORAL. 105

lui que vous avez honoré de votre estime, réduit par vous à détester son père ? Je mériterais sans doute alors de ne plus vous revoir. . . . plaignez un infortuné , mais ne punissez pas un innocent. . . . Rose , voyez tout mon amour. . . Melise , pensez à la conduite que j'ai tenu , & jugez mon cœur. . . vous m'ordonnez de ne plus me présenter devant vous ; mais seriez-vous injuste , & manqueriez-vous de vertu pour moi seul ? . . . serai-je le seul malheureux dont les pleurs ne vous auroient pas touché ? & serai-je réduit à penser que Dorville qui vous aime & vous estime , est le seul qui ait lieu de se plaindre de vous ? Melise recouvrait sa tranquillité , Rose joignoit au chagrin qu'elle éprouvoit celui de Dorville. Elle auroit souhaité de montrer son amour pour son père , sa fureur contre le père de Dorville , & ménager Dorville lui-même. Enfin , Melise lui dit, notre affliction est très-juste, cependant elle ne nous empêchera point de vous estimer ; mais vous devez sentir que votre vue , en nous rappelant la plus grande des infortunes , doit être bien douloureuse pour nous ; si vous avez l'attachement que vous nous témoignez , vous devez apprendre par-là ce qu'il vous reste à faire. Dorville s'en alla desolé , & comprit fort bien que Melise souhaitoit son absence.

Ce moment avoit fait , évanouir toutes les idées riantes qui occupoient Rose & Melise , elles ne penserent plus qu'au marquis de R** pour s'attendrir sur son sort , Melise sembloit trouver du plaisir à irriter la douleur de sa fille , elle y seroit parvenue , si Rose n'avoit pas été sûre de l'amour de Dorville. La mere lui disoit , pourrois-tu avoir donné ton cœur au fils de celui qui a causé tous nos malheurs ? Sa vue ne te diroit-elle pas toujours , voilà la ressemblance du meurtrier de mon pere & du persécuteur de ma mere ? Ton cœur ne te démentiroit-il point , lorsque tu lui avouerois ta tendresse ? Ne le repoufferois-tu point , lorsqu'il se laisseroit aller dans tes bras ? Et vivrois-tu heureuse avec le fils de celui qui créa tous nos malheurs ? ---- O ! ma mere , mes maux sont plus grands que je ne puis les porter , mon ame est déchirée , mon cœur distille l'amertume.... oui , j'ai aimé Dorville , que dis-je ? je l'aime encore. . . je l'aime environné de ces horreurs , je l'aimerai toujours. . . mais pourrai-je ? . . . oui , je le pourrai ; je veux renoncer à l'idée flatteuse de lui appartenir. . . il avoit cependant fait tout ce qui dépendoit de lui pour fixer notre bonheur. . . il a pu réparer par-là. . . ho ! ma mere , je ne puis rien faire seule. . . ordonnez mon infortune , je suis assez soumise pour remplir vos volontés. . . Hélas ! il y a long-

tems que les sanglots font mon partage, ma vie ne changera pas d'événemens, & , après avoir vécu malheureuse, je mourrai désespérée.--- Ma fille, St. Julien a mérité votre estime, il peut prétendre à votre main, la reconnoissance vous y engage, son amour doit le faire distinguer; sa vertu & celle de sa famille doivent fixer votre choix--- Ah! Dorville, plus malheureux que moi, tu me croiras infidèle, mais il faut que je renonce pour jamais à toi... je n'y renoncerai jamais, c'est à toi que l'on m'arrache!... si tu ne le fais pas, tu pourras me mésestimer... Mais St. Julien oseroit-il m'épouser, sachant que je ne veux pas lui donner mon cœur... Ah, ma mere, pour la premiere fois mon obéissance à vos ordres ne me causera point de plaisir.

Dorville, abandonné à son chagrin, étoit parti sans dire à personne le lieu où il se proposoit d'aller, & sans faire part du motif de son voyage, il y avoit déjà plusieurs jours qu'il étoit absent. Melise étoit inquiète, Rose étoit désolée, elle craignoit tout de son désespoir.

St. Julien ayant su que Melise & Rose éprouvoient de nouveaux chagrins, sans savoir ce qui les occasionnoit, & croyant que le départ de Dorville y avoit donné lieu; il sentit renaître ses espérances, & alla de nouveau

voir ses anciennes amies pour essayer de leur être utile, mais sans doute aussi pour remplir les desseins de son cœur ; il fut étonné de la tristesse de Rose, en vain il tenta toutes sortes de moyens pour la calmer, elle se refusoit à ses consolations ; il ne put pénétrer la cause de leur douleur, mais Mélise lui promit que Rose seroit son épouse. St. Julien fut au comble de la félicité, il voulut témoigner à Rose la joie qu'il sentoît, mais Rose l'écouta sans intérêt, & ne répondit que par des soupirs. Dans le même moment, Melisse reçut une lettre, elle l'ouvrit ; Rose, en la voyant, s'écrie avec transport : c'est une lettre de Dorville. Voici ce qu'elle contenoit :

Madame, si mon pere a fait, comme vous le croyez, vos malheurs, c'est à moi de les réparer, j'ignore en quoi ils consistent, je sais bien que je ne pourrai pas vous les faire oublier tous, mais ma fortune en peut réparer une partie ; si vous avez perdu un époux, si Rose a perdu un pere... je perds une personne qui est la seule que j'aie aimé. Eh bien, je vivrai dans le malheur, je ne puis plus vous voir, je ne vivrai pas long tems. Rose, si tu m'aimes, oublie un infortuné que le hasard a rendu coupable, mais qui conserve toujours la pureté de son cœur & la violence de son amour. Je ne vous demande qu'une faveur, envoyez-moi les

portraits de Melise & de Rose que j'ai peint; accusez-moi la reception de ces contrats & de ces papiers qui vous assurent la possession de mes biens. Faites le bonheur du vertueux St. Julien, vous ne me verrez plus. Adieu pour jamais.

Ils fondirent en larmes à la lecture de cette lettre, St. Julien pleuroit de joie en voyant un homme plus vertueux que lui. Il plaida la cause de Dorville avec l'enthousiasme d'un cœur généreux, & reprenant tous les papiers que Dorville avoit envoyé, il dit à Melise & à Rose, en les quittant, je fais la réponse que vous devez faire, c'est celle que je ferois si j'étois à votre place, je veux la porter moi-même à Dorville.

Il partit en effet, & trouva Dorville au désespoir qui attendoit avec impatience le retour du courier qu'il avoit envoyé. St. Julien se précipita dans ses bras, & lui dit en pleurant : vous êtes heureux, Dorville, d'être plus vertueux que moi, vous possederez Rose, jugez de mon amour par mon sacrifice, & de ma sincérité par ce qui m'engage à le faire. Soyez heureux, Rose vous désire avec ardeur; Melise vous prie de venir auprès d'elle, vous mettrez fin à leur infortune, & votre bonheur, comme celui de Melise & de Rose, fera le mien, que je ne puis pas me flatter d'obtenir autrement. Dorville, sensible à la générosité de St. Ju-

lien , frappé par le changement subit de son fort , ne pouvoit parler. O St. Julien ! le meilleur des hommes . . . mon cœur . . . Rose qui m'aime , Melise qui me demande . . . Mon pere a fait couler vos larmes . . . St. Julien , vous serez mon frere . . . vous êtes bien plus pour moi , vous êtes le meilleur de mes amis , & le plus vertueux des hommes. St. Julien lui remit alors tous les papiers qu'il avoit envoyés , & ils partirent pour retourner auprès de Melise & de Rose.

Ils furent tous heureux par leur vertu , & leur vertu fut , pour chacun d'eux , la source de leur bonheur.





LA FEMME

PRUDENTE.

NOUVELLE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

UN négociant considérable de Londres, dont je cacherai le véritable nom sous celui de Wilson, avoit épousé une femme d'une grande fortune, & d'un mérite encore plus grands. Il vécut, pendant quelques années, sans que rien troublât leur bonheur que le chagrin de n'avoir point d'enfans. Le mari, qui se voyoit tous les jours plus riche, souhaitoit ardemment d'avoir un héritier ; & comme le tems diminuoit plutôt que d'augmenter l'espérance d'en avoir un, il tomba peu à peu dans une indifférence, qui dégénéra enfin en aversion pour sa femme.

Ce changement la plongea dans l'affliction la plus accablante ; mais elle étoit d'un naturel si doux, qu'elle ne se plaignoit que par ses larmes ; encore étoit-ce rarement, & seulement lorsque les duretés & les mauvais traitemens de son époux la rendoient incapable de les retenir.

112 LA FEMME PRUDENTE,

C'est une maxime de quelques Philosophes mariés, que les larmes d'une femme sont un spécifique pour chasser la pitié du cœur d'un mari. M. Wilson me pardonnera si je le range pour ce tems-là, parmi ces Philosophes. Il avoit pris depuis peu un logement à la campagne, à peu de distance de la ville; il s'y retiroit ordinairement le soir, pour éviter ce qu'il appelloit les persécutions de sa femme.

Celle-ci passa une année entière sans se plaindre, dans cette cruelle séparation; voyant rarement son époux, à moins que ses affaires ne l'amenaissent dans sa maison, & ne partageant plus son lit. Au bout de ce tems-là cependant les procédés de Wilson devinrent un peu plus gracieux, il voyoit plus souvent sa femme, & commençoit à lui parler avec tendresse & avec bonté.

Un matin qu'il venoit de prendre congé d'elle d'une façon obligeante, pour aller passer le jour à la maison de campagne, elle alla faire une visite à une amie logée à l'autre bout de la ville, & s'étant arrêtée, en retournant au logis, chez une marchande de fil, dans une rue écartée, près de S. James, elle aperçut M. Wilson traversant la rue, & allant heurter à la porte d'une jolie maison vis-à-vis; un laquais en livrée ouvrit, & la porte

porte se referma tout de suite, sans qu'on eût dit un mot. Cette maniere d'entrer, jointe à ce qu'elle ignoroit que son mari eût aucune connoissance dans cette rue, l'allarmant un peu, elle demanda à la marchande, si elle connoissoit le Monsieur qui étoit logé dans cette maison. » Vous venez de le voir, » Madame, repondit cette femme. Il s'appelle M. Roberts, on dit qu'il est puissamment riche. Sa femme... A ces mots, Mme. Wilson changea de couleur; & l'interrompant : sa femme, Madame ! dit-elle, je croyois que... Donnez-moi un verre d'eau, je vous prie, cette promenade m'a si fort fatigué. ... Je vous prie, donnez-moi un verre d'eau. ... Je suis prête à m'évanouir de fatigue ». La bonne marchande courut elle-même chercher de l'eau, qui jointe à un peu de corne de cerf qu'elle avoit sous la main, rendit en apparence Mme. Wilson passablement tranquille. Elle examina alors le fil qu'elle vouloit acheter, & ayant demandé qu'on lui fît venir un carosse : » Je crois, dit-elle, que vous êtes fort effrayée de me voir si pâle ; mais j'ai fait beau-coup de chemin, & je me serois certainement évanouie, si je ne m'étois pas arrêtée dans votre boutique. .. Mais vous parliez de ce Monsieur qui vient de pas-

114 LA FEMME PRUDENTE,

» ser. . . il me sembloit que je le connois-
 » fois ; mais il s'appelle Roberts , dites-vous.
 » Est-il marié , je vous prie ? Le plus heu-
 » reusement du monde , Madame , repliqua
 » la marchande ; il souhaitoit passionnément
 » d'avoir des enfans , & à sa grande satisf-
 » faction , sa femme vient de lui en donner
 » un , qui doit être baptisé ce soir , le plus
 » beau garçon , à ce qu'on dit , qu'on ait
 » jamais vu ». Dans ce moment , & comme
 si une bonne fortune s'en fût mêlée , pour
 épargner une seconde prise de corne de cerf ,
 le carrosse qu'on avoit demandé arriva. Madame
 s'y jeta tout de suite , après avoir bégayé des
 excuses à la marchande , pour le trouble qu'elle
 lui avoit causé. Nous la laisserons dans ce
 carrosse ; retournant chez elle , dans des an-
 goisses qui lui est , dit-elle , impossible de dé-
 crire.

Mes lecteurs ont vu que M. Wilson avoit
 une maison de campagne , où l'on supposoit
 qu'il se retiroit presque tous les soirs , de-
 puis qu'il étoit dégoûté de sa femme ; mais
 en effet , c'étoit dans cette maison près de S.
 James qu'il se rendoit constamment. Il avoit ,
 à la vérité , loué la maison de campagne , mais
 par un autre motif que celui d'éviter sa fem-
 me : voici quelle en fut l'occasion.

Un jour que désœuvré il se promenoit dans

le parc, il vit une jeune femme assise seule sur un banc, vêtue proprement, quoique simplement, & dont l'air & l'extérieur annonçoient une personne au dessus du commun. Il s'approcha d'elle sans être apperçu, & vit sur son visage, avec un air d'innocence & de la beauté, la plus profonde mélancolie qu'on puisse imaginer. Il s'arrêta quelque tems pour la considérer; mais elle, s'en étant enfin apperçue, se leva brusquement avec quelque confusion, & voulut s'éloigner. La crainte de la perdre donna à M. Wilson le courage de l'aborder. Il lui demanda pardon de ce qu'il la troubloit dans sa solitude, & rejeta sa curiosité sur l'extrême beauté de cette dame, & sur l'air de mélancolie qui l'accompagnait.

Un auteur fort sage, dont j'ai oublié le nom & l'ouvrage, remarque que le cœur d'une femme n'est jamais si rempli d'affliction, qu'il qu'il n'y reste quelque coin pour la flatterie; & comme d'ailleurs Wilson étoit un bel homme, qui se présentait de bonne grace, la dame se laissa bientôt persuader de reprendre sa place, & de permettre qu'il s'assît à côté d'elle. Wilson, qui avoit réellement le cœur touché, lui fit mille protestations d'estime & d'amitié, la conjurant de lui dire s'il pouvoit, par sa fortune ou ses services, contribuer à

116 LA FEMME PRUDENTE,

la rendre heureuse, & jurant qu'il ne la quitteroit pas jusqu'à ce qu'elle l'eût instruit du sujet de sa douleur.

Il y eut alors une petite pause, & après un profond soupir, accompagné d'un torrent de larmes, la dame parla ainsi : « Si vous êtes ,
 » Monsieur, ce que vous paroissez être, je
 » rendrai grace au ciel de vous avoir rencon-
 » tré. Je suis la veuve infortunée d'un officier
 » qui a été tué à la bataille de Dettingen. Il
 » n'étoit que lieutenant, & son emploi faisoit
 » toute sa fortune. Je l'épousai contre le gré
 » de ma mere, dont j'ai encouru la disgrâce
 » par ce mariage. A présent que j'ai perdu cet
 » époux pour toujours, je ne vous dirai pas
 » combien je l'aimois, combien il m'aimoit,
 » quoiqu'il me soit impossible de l'oublier. A
 » mon retour en Angleterre, (car j'ai suivi
 » constamment sa fortune) j'obtins, avec quel-
 » que peine, la pension de veuve d'un subal-
 » terne, & je pris un logement à Chelsea.

» De cette retraite j'écrivis à ma mere ,
 » pour l'informer de la perte que j'avois faite,
 » & de ma pauvreté, & pour la prier de me
 » pardonner ma désobéissance ; mais la cruelle
 » réponse que j'en reçus me déterminà à ne
 » plus l'importuner, quoiqu'il m'en pût ar-
 » river.

» Je vivois de ma petite pension avec toute

» l'économie imaginable, lorsque je fus dé-
 » couverte à l'église par un vieux officier qui
 » avoit été ami de mon mari : il me fit une visi-
 » te, & j'ai été long-tems redevable à ce bien-
 » faiteur d'une pension de vingt pieces par
 » an, qu'il me payoit par quartier. Comme
 » il étoit fort ponctuel dans ses paiemens, que
 » je recevois constamment le jour de l'échéan-
 » ce, m'étonnant de ne l'avoir point vu, &
 » de n'avoir point appris de ses nouvelles,
 » quoique ce fut hier le jour du paiement, je
 » suis sortie de bonne heure ce matin de Chel-
 » sea, pour aller au Pall-Mall, où il loge. Mais
 » comment vous dirai-je, Monsieur, la nou-
 » velle que j'y ai apprise! . . . Cet ami, cet
 » ami généreux & désintéressé fut tué hier en
 » duel à Hyde-Parc ».

Elle s'arrêta pour laisser couler un torrent
 de larmes, après quoi elle continua ainsi :
 » J'ai été si étourdie de ce coup, que je ne sa-
 » vois où aller. C'est par hasard, plutôt que
 » par choix, que je suis venue ici : si j'y ai
 » trouvé un bienfaiteur . . . & certes, Mon-
 » sieur, j'en ai bien besoin . . . je regarderai
 » ce hasard comme le plus heureux de ma
 » vie ».

La veuve acheva ainsi de raconter son his-
 toire, qui étoit vraie à la lettre : elle le fit
 d'une manière si engageante & si intéressante,

118 LA FEMME PRUDENTE,

que Wilson, dans ce peu de minutes, en prit de l'amour pour un siecle. Il la remercia de sa confiance, & jura qu'il ne l'abandonneroit jamais. Il lui demanda la faveur de l'accompagner chez elle, à quoi elle consentit volontiers; elle sortit avec lui par la porte de Buckingham, où l'on fit venir un carrosse qui les conduisit à Chelsea. Wilson y dina avec elle, & prit un logement dans la même maison, se faisant appeller Roberts, & se donnant pour garçon. C'est le logement dont j'ai parlé au commencement de cette histoire; là, par une générosité sans bornes, & par une constante assiduité, il avoit triomphé, au bout de peu de semaines, de l'honneur de cette belle veuve.

Je m'arrêterai un moment ici, pour avertir les vertueuses veuves qui lisent cette histoire, de ne pas se hâter à la traiter de fable: si elles veulent bien considérer la situation de cette dame, alarmée par la pauvreté, engagée par la reconnoissance, pressée par un homme aimable, elles conviendront que, dans un monde qui a plus de six mille ans d'ancienneté, il n'est pas impossible qu'il se soit trouvé un pareil exemple de fragilité, même dans une veuve jeune & belle. Mais je reviens à mon histoire.

Les effets de cette intime liaison parurent bientôt à la taille de la dame, circonstance qui augmenta de beaucoup le bonheur de Wil-

son. Il résolut de la loger en ville, & prit cette maison près de St. James, où Madame Wilson l'avoir vu entrer, & où sa maîtresse, qui passoit dans le voisinage pour son épouse, étoit en couche dans ce tems-là.

Je reviens à présent à Mme. Wilson, que nous avons laissée retournant chez elle dans un fiacre, avec tous les transports de la jalousie & du désespoir. Elle étoit heureusement d'une bonne constitution & d'une grande fermeté d'ame; elle m'a dit souvent, qu'elle passa la nuit qui suivit ce jour, dans un état peu différent de la rage.

Son mari revint le matin, & comme il avoit le cœur content, & qu'il ne soupçonnoit point qu'il fût découvert, il montra à sa femme plus d'empressement qu'à l'ordinaire. Elle le reçut avec sa gaieté accoutumée, & apprennant que ses affaires le retiendroient pendant quelques heures à la cité; elle résolut, quoi qu'il lui en dût coûter, de faire tout de suite une visite à la maîtresse de son époux, & d'y rester jusqu'à ce qu'il y vînt. Elle fit donc venir un carrosse, & dans l'instant le plus propre; après avoir composé son air aussi-bien qu'elle le put, elle se rendit tout de suite à la maison en question. Elle demanda à la porte si M. Roberts étoit au logis. On lui dit que non, mais

120 LA FEMME PRUDENTE,

qu'il reviendrait pour dîner. Elle demanda si Mme. étoit assez bien pour voir compagnie, ajoutant que, comme elle venoit de loin, & qu'elle avoit des affaires avec M. Roberts, elle seroit charmée de l'attendre dans l'appartement de son épouse. Le laquais monta sur le champ, & revient tout de suite dire, de la part de sa maîtresse, à Mme. Wilson, qu'elle sera charmée de la voir.

Mme. Wilson avoue que, dans ce moment, malgré la résolution qu'elle avoit prise, son courage l'abandonna totalement, & qu'elle suivit le domestique avec des genoux tremblans, & un visage plus pâle que la mort. Elle entra dans la chambre où étoit la dame, sans se rappeler le motif qui l'amenoit; mais la vue de tant de beauté, & de la parure qui l'accompagnoit, lui rappella toutes ses idées, & ne lui laissa que la force de se jeter sur une chaise, d'où elle tomba aussi-tôt par terre évanouie.

Toute la maison fut en alarme à cette occasion; chacun s'empressa à secourir l'étrangere, mais plus que tous, la maîtresse elle-même, qui étoit véritablement pleine d'humanité, & qui étoit, peut-être, agitée d'autres mouvemens. Dans peu de minutes, au moyen des secours convenables, Madame Wilson commença à recouvrer ses sens. D'a-

CONTE MORAL. 121

bord elle regarda autour d'elle avec étonnement, ne se rappelant pas où elle étoit ; mais se voyant soutenue par sa rivale, qui avec le plus tendre intérêt lui demandoit comment elle se trouvoit, elle se sentit prête à tomber dans une seconde défaillance. Elle rappella alors tout le courage dont elle étoit capable ; ce qui joint à un torrent de larmes qui vint à son secours, la mit en état, quand les domestiques furent sortis, de parler en ces termes :

» Je suis à, la vérité, Madame, une femme
 » infortunée, & sujette à ces défaillances ;
 » mais je ne ferai plus une occasion de trouble
 » dans cette maison. Vous êtes une charmante
 » femme, & vous méritez d'avoir le meilleur
 » des époux. J'ai un époux aussi, mais j'ai
 » perdu son affection. Il n'est pas inconnu à
 » M. Roberts, quoique j'aie le malheur de
 » n'en être pas connue. C'étoit pour lui de-
 » mander ses conseils & ses secours que
 » j'ai fait cette visite, & ne l'ayant pas trouvé
 » au logis, j'ai demandé son épouse que j'é-
 » tois impatiente de voir & d'entretenir.

» Moi, Madame ! répondit la prétendue
 » Mme. Roberts, avec quelque émotion,
 » avez-vous oui parler de moi ? On vous a
 » dépeinte à moi telle que je vous trouve,
 » Madame, repliqua l'étrangere, & l'on m'a

122 LA FEMME PRUDENTE,

» dir que vous aviez comblé le bonheur de
 » M. Roberts, en lui donnant un beau gar-
 » çon. Puis-je le voir, Madame ? je l'aime-
 » rai pour l'amour de son pere. Son pere,
 » Madame ! repliqua la maîtresse de la mai-
 » son ; son pere, dites-vous ? J'ai donc mal
 » entendu, je croyois que vous ne le con-
 » noissiez point. Non point personnellement,
 » je l'avoue, dit Mme. Wilson, mais je le
 » connois de réputation, & c'est pour cela
 » que j'aimerai tendrement son enfant. Si ce
 » n'est pas trop d'embarras pour vous, Ma-
 » dame, faites-moi la grace de me le mon-
 » trer «.

L'empressement avec lequel étoit faite cette demande, l'évanouissement survenu d'abord, & l'impression profonde de douleur que la dame de la maison voyoit sur le visage de cette inconnue, lui donnerent les plus vives alarmes. Elle eut cependant assez de présence d'esprit pour aller chercher elle-même l'enfant, afin d'examiner, sans témoin, la conduite de l'étrangere. Mme. Wilson le prit dans ses bras, & versant un torrent de larmes : » c'est un charmant enfant, Madame, » dit-elle. Oh, si j'en avois un pareil ! Que j'au-
 » rois été heureuse, s'il eût été à moi « ! En prononçant ces mots, & dans l'agitation d'une douleur & d'un attendrissement qu'elle s'ef-

forçoit de cacher, elle baïsa l'enfant, & le rendit à sa mere.

Il fut heureux pour celle-ci qu'elle eût un prétexte pour sortir de la chambre ; elle en avoit assez vu & entendu pour la faire frémir à son tour ; & ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, après avoir remis l'enfant à sa nourrice, qu'elle put gagner sur elle de rentrer. Elles se rassirent toutes deux, elles furent, pendant quelque tems, dans un morne silence. Mme Roberts le rompit enfin.

» Vous vous trouvez malheureuse, Madame,
 » dit-elle, de n'avoir point d'ensans. Dieu
 » veuille que le mien ne soit point un sujet
 » de douleur pour moi ! Mais, je vous con-
 » jure par la bonté de caractère que vous me
 » montrez, de m'instruire de votre histoire.
 » Peut-être y suis-je intéressée ; le cœur me
 » le dit, mes pressentimens ne me trompent
 » guere. Mais quoiqu'il m'en puisse arriver,
 » dût-il m'en coûter la vie, je serai juste à
 » votre égard «.

Mme. Wilson étoit si touchée de ce discours généreux, qu'elle se seroit peut-être découverte, si dans ce moment elle n'eût oui heurter à la porte, & vu, immédiatement après son mari, entrer dans la chambre. Il s'avançoit vers sa maîtresse avec le plus grand empressement, quand tout-à-coup la vue de

124 LA FEMME PRUDENTE ;

son épouse le rendit immobile , & le jeta dans un étonnement qu'il n'est pas possible de décrire. Les yeux des deux dames se fixerent en même tems sur lui ; ce qui augmenta si fort sa confusion , que Mme. Wilson , par pitié pour ce qu'il souffroit , & pour soulager sa compagne, lui parla en ces termes : » Jene m'é-
 » tonne pas, Monsieur, que vous soyez surpris
 » de voir ici une femme qui vous est par-
 » faitement inconnue ; mais j'ai une affaire
 » avec le maître de cette maison , & si vous
 » voulez bien m'accorder audience dans une
 » autre chambre , ce sera ajouter encore à la
 » politesse avec laquelle j'ai été reçue par vo-
 » tre épouse «.

Wilson, qui s'attendoit à un autre compliment, fut si bien ressuscité par la prudence de sa femme, que le mouvement lui revint, &, sortant de la chambre, il la conduisit dans une salle basse. Ils n'y furent pas plutôt entrés, que le mari se jeta dans un fauteuil, n'osant lever les yeux, pendant que sa femme lui parla en ces termes.

» Il n'est pas besoin que je vous dise par
 » quel hasard j'ai découvert votre secret, &
 » combien cette découverte m'a causé de tour-
 » mens. Il vous suffira de savoir que je suis
 » destinée à être malheureuse pour le reste de
 » mes jours. Ce que j'ai à vous dire sera bien-

» têt dit : je n'ai qu'une question à vous faire ,
 » avant que de prendre un éternel congé de
 » vous dans ce monde. Dites-moi donc , avec
 » la vérité selon laquelle vous devrez parler un
 » jour , si vous avez séduit cette dame , en
 » vous donnant pour ce que vous n'étiez pas ,
 » ou si vous êtes tombé vous-même dans ses
 » pieges ? Je vous répondrai à l'instant , dit
 » Wilfon , mais j'ai auparavant une question à
 » vous faire. Sait-elle qui je suis , & que vous
 » êtes ma femme ? Non , sur mon honneur ,
 » repliqua-t-elle ; elle a une phyfionomie fi
 » aimable , & ces procédés envers moi ont
 » été fi gracieux , que je n'ai pas eu le cœur
 » de lui causer un fi grand chagrin. Si elle
 » a deviné qui je fuis , ce n'eft qu'à ma
 » douleur que je n'ai pu lui cacher. Vous
 » avez agi noblement , répondit Wilfon , &
 » vous m'avez enfin ouvert les yeux : je
 » vous vois telle que vous êtes , & je vous
 » admire. A préfent , fi vous avez la patience
 » de m'écouter , vous ferez tout « .

Wilfon inftruifit alors fon époufe de la
 premiere rencontre qu'il avoit faite de cette
 dame , & de tout ce qui étoit arrivé depuis ,
 & il finit en difant qu'il étoit réfolu de la
 quitter , & en faifant mille promeffes de fi-
 délité à fon époufe fi elle étoit affez géné-
 reufe , malgré tout ce qui s'étoit paffé , pour

126 LA FEMME PRUDENTE,

consentir à le recevoir comme époux . . . » Il
 » faut qu'elle y consente, s'écria alors Mme.
 » Roberts en entrant brusquement dans la
 » chambre, il faut qu'elle y consente. Vous
 » êtes son époux, & vous avez droit de l'exi-
 » ger. Pour moi, madame, continua-t-elle,
 » en se tournant vers Madame Wilson, il ne
 » ne me verra plus. Je vous ai fait une in-
 » justice par ignorance, mais j'en ferai une
 » pleine expiation. C'est votre mari, Mada-
 » me, & vous devez le recevoir. J'ai oui tout
 » ce qui s'est dit, & je viens ici joindre mes
 » sollicitations aux siennes, pour vous faire
 » consentir à votre bonheur «.

Je serois trop long si je voulois raconter
 tout ce qui fut dit à cette occasion. Wilson
 n'étoit que soumission & reconnoissance : sa
 femme pleuroit, & hésitoit; & la veuve ju-
 roit de ne le voir jamais. Enfin, pour abré-
 ger, l'harmonie entre les deux époux fut, dès
 ce moment, fixée pour toujours. La veuve fut
 honnêtement pourvue, & elle céda son en-
 fant, aux instances de madame Wilson, qui le
 prit dans sa maison, où, au bout d'une an-
 née, après tant de traverses, elle eut le bon-
 heur de lui donner une sœur, avec laquelle
 il doit partager la fortune de son pere. Sa mere
 se retira à la campagne, & deux ans après elle
 épousa un homme fort riche, à qui elle ra-

conta, dès la première proposition de mariage qu'il lui fit, toutes les circonstances de sa son histoire. Son fils va la voir une fois tous les ans, & il est actuellement chez elle avec sa sœur. M. Wilson vit très-heureusement avec son épouse, & il m'a envoyé cette réflexion morale, écrite de sa propre main, pour l'ajouter à son histoire.

» Quoique la prudence & les procédés généraux ne suffisent pas toujours pour conserver le cœur d'un époux, cependant une constante persévérance dans cette conduite le regagnera tôt ou tard «.





A K M O N

E T

S O U X N A.

DANS l'un des plus rians hameaux de la Chine, au midi de Pekin, vivoient dans une paix & dans une union inaltérables, deux tendres époux, formés sur le modele de Philémon & Baucis. Le ciel refusa quelque tems aux vœux de ce couple fortuné, une image de leurs vertus & de leurs amours. Akmon, qui ne se plaignoit jamais de la stérilité de son épouse, laissa un jour échapper aux champs, où il étoit seul, cette plainte, que les échos rendirent plus touchante & plus triste; hélas! disoit-il, que ne puis-je te voir mere d'un enfant qui te ressemblât! O digne moitié de moi-même! que je l'aimerois, qu'il me feroit cher! avec quel plaisir je cultiverois cette jeune plante! comme je me plaindrois à faire croître dans son jeune cœur le germe de l'innocence & de la vertu! Il partageroit mes plaisirs, je lui déroberoïs mes peines. Ah! si je pouvois.... Eh! dis-moi, chere épouse, quelle main fermera donc
nos

nos paupieres ? Sera-ce celle d'un mercénaire avide ? Ces réflexions le plongerent dans la plus sombre mélancolie : cependant il arrive à son habitation, Gelnida court à lui, & l'embrasse. Akmon glacé, demeure immobile ; Gelnida tremblante, craint & redoute quelque infortune ; mon ami, mon frere, mon époux, Akmon, cher Akmon, lui dit-elle, quelle peine te dévore ? qui peut t'affliger ainsi ? La tristesse est peinte sur ton front, & cet incarnat qui te coloroit tantôt a disparu pour faire place à la pâleur de la mort. Akmon, peux-tu avoir des regrets pour une épouse qui t'adore ? En est-il que tu ne doives verser dans mon sein ? Déposes-y tes peines, j'en dévorerai seule l'amertume ; elle dit. Akmon la rassure. Il feint une indisposition ; mais il ne veut point de remède. Akmon malade, n'attendit jamais sa guérison que de la simple nature.

Le ciel, toujours sensible aux vœux des ames pures & vertueuses, se laissa fléchir par les prieres d'Akmon. Gelnida devint enceinte. Avec quel ravissement, avec quels transports Akmon la contemple & l'admire dans ce nouvel état ! Tu seras mere, lui disoit-il, nos vœux sont accomplis, notre être se multiplie. Ah ! sois mere, sans connoître les douleurs de l'enfantement. Le terme expire, Gelnida ac-

130 AKMON ET SOLINA;

couche, c'est un fils que les dieux lui donnent. Toute sa famille nage dans les plaisirs, & le tendre Akmon ne répond à leur empressement, à leurs félicitations, que par des pleurs d'allégresse & de joie. L'enfant croît, le pere & la mere ne perdent jamais de vue cette jeune plante, ses progrès les ravissent, & Akmon conçoit déjà des espérances flatteuses du jeune Akmon son fils. L'enfance passe, la jeunesse arrive; que vas-tu faire, jeune Akmon? quel parti prendras-tu? quitteras-tu l'héritage de tes peres, cet asyle de la paix, de l'innocence & de la candeur? Un jour, mais trop tard peut-être, ta propre expérience t'en fera connoître le prix, & regretter la douceur. Tu vas te convaincre que les fous dévorans préfèrent les palais des Rois au chaume de nos maisons champêtres. Heureux encore, si par cette conviction tu peux un jour acquérir la sagesse!

Le jeune Akmon avoit été élevé à la ville; le brillant fracas du monde l'avoit déjà séduit, il soupiroit dans la maison paternelle, & son ame avide d'un état plus brillant ne lui faisoit respirer qu'ennui dans cette solitude. Son pere voit avec douleur le poison lent qui le consume: quoi, lui dit-il, mon fils, notre asyle commence à te déplaire, crois-moi, tu n'as pas l'idée du vrai bonheur; ces

CONTE MORAL. 131

Rois, ces grands qui te font envie sont moins heureux que l'homme vertueux, qui sous un toit rustique pratique la vertu. J'ai vu les hommes, ma jeunesse s'est passée parmi eux, & je la regrette. Akmon, mon fils, mon cher fils, apprends que je n'ai été heureux que du moment, que renonçant à tout ce qui te flatte, je vins habiter cet asyle, & consacrer mes jours à la paix & à la sagesse. Ici se trouve l'innocence, ici se trouve le bonheur. La vertu tranquille & pure m'y a filé des jours sereins; que ne puis-je en étendre sur toi la douceur! ta rendre, ta vertueuse mere y met le comble à ma félicité; & les nœuds de l'hymen prostitués à la ville y furent toujours sacrés parmi nous. Ah! s'il falloit nous arracher de ce séjour, fût-ce même pour une couronne, s'il falloit. . . tiens, mon fils, cette seule pensée glace mon cœur d'effroi.

Ce discours fit peu d'impression sur le jeune Akmon, dont l'ame inconstante & légère voltigeoit sans cesse sur des objets nouveaux. Je ne suis point un tyran, ajoute alors le vertueux vieillard; pars, épuise tous les plaisirs, savoure toutes les délices du monde, la satiété suivra de près l'instant de la jouissance; mais arrête, écoute, je tremble. Ah! mon fils, le monde est une mer remplie d'écueils, où la jeunesse imprudente fait trop souvent naufrage,

132 AKMON ET SOLINA,

crains l'envie , fuis le crime , aime la sagesse... que ne puis-je tremper ton ame dans le fleuve du Styx , pour la rendre inaccessible aux passions cruelles que je vois fermenter dans ton cœur , & dont bientôt tu vas être la proie ! que ne puis-je te donner un pilote , un guide , un Mentor aussi sage que Minerve , qui vienne t'arracher aux charmes perfides de Calypso , & opposer son Egide aux traits enflammés d'Eucharis ! apprends que les regrets , que les remords suivent toujours le crime , & que le vrai bonheur n'est que dans la vertu.

L'ame du jeune Akmon étoit comme une belle glace lisse & polie , qui réfléchit les objets sans en conserver l'impression ; il fut peu touché du tableau que son pere venoit de lui tracer ; mais toujours enchanté de son illusion , il ne desira que l'instant de la réaliser. Que de plaisirs , disoit-il , je vais goûter dans le monde ! Fêté à la cour , fêté à la ville , chéri des hommes , adoré des femmes , accablé des faveurs de la Fortune , quel sort sera plus heureux que le mien ? (Attends , jeune homme , essaie , & tu verras). Il arrive à la cour , les railleries , les hauteurs , la fierté des courtisans le désolent , & son ame encore ingénue ne peut digérer le poison de cette louange basse & indigne , qui fait l'appanage des flatteurs. Cherche-t-il des amis ? il en trouve

dans cette foule errante d'hommes désœuvrés & inutiles , qui surchargent les capitales , & qui les inondent ; mais quels amis ! des ingrats qui l'abandonnent au besoin , des perfides qui ne cherchent qu'à le trahir , des lâches de qui les caresses n'ont jamais d'objet que leur intérêt personnel. Voit-il des femmes ? il en est trompé avec non moins de cruauté ; ici , c'est une perfide qui se joue de sa crédulité ; là , c'est une coquette qui le sacrifie à un rival indigne ; ici... n'achevons pas ce tableau. Akmon parcourt tous les états ; de la grifette il monte au brocard , du brocard il descend à la grifette , & dans ces révolutions périodiques il ne trouve jamais le bonheur. Ah ! mon pere , que n'ai-je écouté vos conseils ! j'ai péri sur cette mer d'orages , & vous l'aviez prédit. Fuyons ce séjour empesté. Périsse le jour d'horreur où votre malheureux fils forma le projet barbare de s'éloigner de vos bras paternels : il dit , & il s'achemina vers la retraite paisible & pure , où son pere & sa mere noyés dans les larmes , pleuroient sur son erreur.

Le jeune Akmon à la campagne devint un petit philosophe ; la nature lui parut le plus beau de tous les livres , il se plut à y étudier , il cultiva des fruits , des fleurs , des plantes , il prit plaisir à leurs productions , & dans peu ,

134 AKMON ET SOLINA,

le goût de cette vie calme & paisible prit tellement dans son imagination, qu'il ne pouvoit plus s'éloigner d'un séjour où son ame trouvoit tant de délices ; il se repentit de ses erreurs ; il aima la vertu, il cultiva la sagesse, & ses jours couloient lentement dans une paix profonde ; cependant Akmon avoit à la campagne un voisin puissamment riche, qui avoit une fille d'une extrême beauté ; le jeune Akmon devint sensible aux charmes de sa belle voisine, & la fille de Solin ne fut pas long-tems à approuver ses feux. Combien de fois à l'ombre d'un tilleul leurs ames s'étoient déjà confondues ; combien de fois sur les bords d'un ruisseau paisible, dont l'onde tranquille & pure invitoit l'ame à la volupté, ils s'étoient jurés un amour éternel, lorsque Solin tint ce discours à sa fille :

« Solina, mon enfant, l'hymen est presque
 „ toujours heureux, quand la fortune l'ac-
 „ compagne, te voilà déjà grande, le voisin
 „ Rancka a un fils à qui il donne beaucoup
 „ de richesses, je lui ai promis ta main, &
 „ tu es trop sage pour défobéir à un pere qui
 „ a toujours aimé „.

Un coup de foudre eût moins accablé Solina que ce discours inattendu, elle baissa les yeux, rougit, soupire, & ne dit mot. Son silence est pris pour un signe de consentement,

Solin s'éloigne , & laisse sa fille en proie à l'amertume de sa situation. A l'instant , à travers les humides paupieres de Solina s'échappent des torrens de perles , qui se répandant sur l'albâtre de son sein qui palpite , semblent donner essor au chagrin qui dévore son cœur ; eh quoi ! dit-elle en sanglotant , moi , je serois parjure , j'oublierois mon amant , je fausserois mes promesses , je porterois dans le lit de Ranka un cœur qui brûlera toujours pour Akmon. . . non. . . ce seroit une perfidie , il vaut mieux mourir que d'être perfide. . . mourons.... si cependant je disois tout à mon pere ; il est si bon... peut-être... lui tout dire... fille cruelle , il en mourroit. . . L'effet de la douleur avoit troublé le cerveau de Solina , & son ame épuisée étoit dans un abattement qu'on ne peut exprimer. Akmon arrive , l'amour le guidait , il trouve sa maîtresse expirante. Puissances du ciel , s'écria-t-il , Solina , chere Solina , quelle main barbare a tranché le fil de tes jours ? Quel est le monstre qui ? . . . Ah ! fut-il... il ne périra que de ma main ; Solina , belle Solina , tendre Solina , daigne donc me répondre... n'es-tu plus ? O mort , inexorable mort ! quoi ? Solina , n'est plus , & je respire encore. . . Il la presse contre son sein , il l'inonde de ses pleurs , il la couvre de ses caresses , c'est un marbre qu'il

voudroit animer , ainsi que Prométhée anima jadis sa statue. . . . L'ame sensible d'Akmon paroît enfin animer celle de Solina , elle respire , pousse des cris , verse des larmes ; & dans les plus beaux yeux dont la nature ait jamais orné une mortelle , l'on voit empreinte l'image de la mort , de la douleur , du désespoir. Ces beaux yeux , les yeux de Solina se tournent vers Akmon qu'elle adore , & dans le transport le plus tendre , elle s'écrie en gémissant : Akmon , cher Akmon , l'on veut nous séparer , mais. . . sa voix expire sur ses lèvres mourantes , & Akmon , non moins abattu , reste sans connoissance. Ni les regrets d'Eucharis , ni les larmes de l'amant de Julie , ni la douleur de la tendre Héloïse , non , rien n'est comparable à la situation d'Akmon & de Solina.

Cependant la Vertu veilleoit sur les jours de ces tendres amans , leurs cœurs sont chastes , dit-elle , leurs ames sont pures , ils ont rejeté tous les moyens honteux & deshonnêtes que la gêne inventa , & que l'exemple autorise. Récompensons leurs feux ; elle dit , & soudain elle va trouver le pere de Solina. « Ecoute , » Solin , lui dit-elle , je suis la Vertu , reconnois mes accens , au sortir du berceau je pris soin de ta fille , si la nature l'embellit » & l'orna , mes mains l'ont conservée pure..

CONTE MORAL. 137

» Il est tems qu'elle fasse les délices du mor-
 » tel heureux que son cœur a choisi. Crois-
 » moi, tu prétendrais en vain troubler l'or-
 » dre des destinées ; c'est Akmon que les dieux
 » te donnent pour fils. Cede sans murmurer ,
 » ou crains le courroux des immortels ».

Déesse , répondit le vieillard , j'aime ma
 fille, son bonheur m'est plus cher que le mien ,
 aimable Vertu , je vous respecte , je vous adore ,
 j'obéis ; je conçois que les nœuds que vous
 formerez pour Solina seront des nœuds tou-
 jours heureux ; je vous la donne , conduisez-
 la , protégez-la , ne l'abandonnez point , &
 faites-lui trouver dans le sein de son jeune
 époux la tendresse , & les sentimens d'un amant
 & d'un pere.

Les autels de l'hymen furent préparés. Ak-
 mon & Solina s'y jurèrent un amour éter-
 nel. Leurs sermens furent faits entre les mains
 de la Vertu , leurs cœurs sont le temple de
 cette déesse , & sur les autels que la recon-
 noissance y élève, ces bienheureux époux brû-
 lent sans cesse , à l'honneur de la Vertu bien-
 faisante , l'encens le plus pur & le plus parfait.





S A L A H ,
O U
L E S D A N G E R S
D E
L'HABITUDE.
CONTE ORIENTAL.

L'INDOLENCE est la fille de la foiblesse , la sœur du vice , & la mere des malheurs. Dès que ce penchant de la nature est affermi par l'habitude , il n'y a plus d'ambition de se rendre utile, ni d'espérance de faire aucun progrès dans quelque carrière. La sagesse est le fruit de la réflexion ; on ne l'acquiert point sans efforts ; & quiconque ne voit jamais les rayons du soleil levant , mourra sans avoir entendu parler de lui.

Fils de la persévérance , lis & sois sage : c'est Salah qui te parle ; c'est l'hermite du Lebanon , qui dans la cinquante - septieme année de sa retraite laissa cette instruction au genre-humain.

J'étois autrefois ce que vous êtes à présent, un voyageur sur la terre, un contemplateur des astres. Je trafiquai, & j'amassai de grands biens ; & j'aimai & je jouis de toutes les faveurs de l'amour ; je portai la robe d'honneur, & j'entendis la musique de la flatterie. L'ambition entra dans mon cœur, & je parvins à des charges honorables ; mais tout cela me rassassoit ? & ne me contentoit pas, je me sentis malheureux, & me retirai. Je cherchai long-tems ce que je trouvai enfin dans ce désert ; un séjour où les besoins coûtaient peu de desirs & de soins, un état où je ne fusse pas obligé de payer les folies des hommes, & d'acheter leurs secours. C'est ici que je trouvai des fruits, des herbes & de l'eau, & où je résolus d'attendre le moment de la mort, dont je ne crains pas beaucoup les approches.

Je passai quarante-huit ans loin des mortels, & sans goût pour leur commerce. Un jour que je regardois un rocher suspendu sur ma cellule, l'envie me prit d'y monter : je voulus supprimer ce desir, non qu'il fût criminel, mais parce qu'il étoit nouveau, & qu'un esprit instruit par l'expérience, se méfie de tout changement qui n'apporte pas évidemment un meilleur sort. Je craignois que mon cœur ne me trompât, que ma curiosité ne vînt de

l'inquiétude , & que l'ardeur de contempler les ouvrages de la nature ne renfermât un retour secret vers le monde. Je ramenai donc aussi-tôt mes pensées à ma cellule ; mais la distraction augmentant , j'eus quelque espece de remords , je doutai si ce n'étoit pas la paresse qui m'empêchoit de monter au sommet du Lebanon.

Je me levai donc avant l'aurore , & je commençai à grimper cette rude montagne. Chargé d'années & de provisions , j'avançois lentement. Dès que le jour me permit de distinguer les objets , je vis que la pente de la montagne devenoit toujours plus escarpée ; le sable glissoit dessous mes pieds ; enfin j'arrivai à une petite plaine entourée de rochers , ouverte du côté de l'Orient. C'est là que je m'assis pour recouvrer mes forces. Après quelque repos , je voulus continuer ; mais la crainte de la fatigue , les branchages qui formoient sur ma tête une ombre verdoyante , & les vents printaniers , qui portoient dans ces beaux lieux la fraîcheur des eaux avec le parfum des fleurs , tout m'arrêtoit.

Dans cet état d'irrésolution , où je combattois entre le projet de poursuivre ma route & l'envie de la fixer à ce terme charmant , une pesanteur insensible engourdit tous mes sens ; j'inclinai la tête sur le gazon , & je tombai

dans les bras du sommeil. Il me sembloit entendre le bruit du vol des aigles, & je crus voir un être plus qu'humain. Où allez-vous, Salah ? me dit-il, d'un air & d'un ton qui m'inspira la confiance. Je grimpois, lui répondis-je, au sommet de la montagne, pour y jouir à loisir de la plus belle perspective de la nature. N'allez pas plus loin, continua-t-il, & je vous expliquerai ce que vous verrez, & n'entendrez pas. Je suis un de ces êtres bienfaisans qui veille sur les enfans de la poussière, afin de les garantir des malheurs qu'ils n'ont pas mérités. Regardez, observez, & apprenez.

Je regarde, & je découvre une montagne plus élevée que le Libanon, & dont le sommet se perdoit dans les nues, & la racine dans un abyme de ténèbres. Étonné de la voir sans fondemens, comme suspendue dans un vuide immense, mes yeux s'égarèrent. Ne soyez point effrayé, me dit-il, levez encore les yeux, & instruisez vous.

Je contemple, & j'observai que le bas de la montagne étoit d'une pente aisée, & couverte de fleurs, le milieu, plus escarpé, paroïssoit hérissé de rochers, & coupé de précipices, mais parsemé d'arbres fruitiers, de bosquets & de palais jetés comme au hasard ; le sommet étoit stérile, & d'un aspect peu attrayant ; cependant, à travers les fentes des

rochers il sortoit des buissons toujours verts, où les voyageurs pouvoient accrocher leurs mains, quelquefois appuyer leurs pieds, & quelquefois s'asseoir.

Comme j'observois toujours plus attentivement, j'aperçus une multitude innombrable de jeunes enfans qui s'amusoient à cueillir des fleurs, sous la garde d'une vierge modeste, vêtue d'une robe blanche. Elle les laissoit errer librement & sans contrainte, parce que le terrain étoit uni; de sorte qu'ils ne pouvoient ni tomber ni s'égarer. Lorsqu'ils cueilloient une épine, au lieu d'une fleur, comme il arrivoit souvent, la Nymphé rioit de la méprise. Heureuse la troupe, disois-je en moi-même, qui vit en sûreté sous des loix si douces & si charmantes! mais cette vierge ne les garda pas long-tems: elle les conduisit dans un quartier plus élevé, où une autre Nymphé, d'un regard plus sévère, & d'un ton impérieux, vint les recevoir. Ils auroient bien voulu ne pas quitter leur mere; quelques-uns déferroient la nouvelle maîtresse, qui les faisoit marcher par des sentiers étroits & raboteux; mais, loin de rentrer dans leur premier chemin, ils s'égaroient sur la montagne, à travers la fange & les précipices.

Craignez l'habitude, répétoit sans cesse à sa troupe timide la Nymphé redoutée: c'est elle

qui rend les passions dangereuses; les passions font les crimes, & l'habitude forme les vices; la passion se fait détester par ses propres excès, mais l'habitude étouffe les remords, & ferme le retour à la sagesse. Ses chaînes s'étendent, se perpétuent, & l'homme vit & meurt dans l'esclavage. Craignez l'habitude.

Bientôt la Nymphé arriva vers le milieu de la montagne, où les rochers pierreux offroient de toutes parts des écueils & des précipices. Elle remit sa troupe à deux autres nymphes d'une taille majestueuse, & d'un aspect vénérable. Elles paroissoient l'une & l'autre descendre du ciel: l'une commandoit aux nations, mais recevoit les ordres de l'autre, & se taisoit pour l'écouter.

La Nymphé qui se retira ne reçut de ses disciples, ni regrets, ni marques de reconnoissance: ils sembloient même lui reprocher déjà leur ignorance, & beaucoup d'erreurs qu'ils entrevoient dans une région plus éclairée.

La Nymphé subordonnée leur dit: je n'ai que des avis à vous donner; je ne suis que votre guide, & je vais vous mener à votre maîtresse. Nous n'en voulons point d'autre que vous, s'écria la multitude. Prenez garde, je ne suis pas faite pour le grand nombre: combien y en a-t-il que je n'ai pu garantir de la tyrannie des passions? L'habitude qui les

avoit faisis dans la région tumultueuse des appétits, les a précipités dans la caverne du désespoir. Ce n'est pas à moi de contraindre, je ne fais qu'avertir, & vous avez besoin de frein. On marche ici dans la route des dangers, & vous n'êtes pas assez forts pour les franchir tous à ma suite. Voyez-vous ce brouillard qui termine ma vue? Au delà sont les temples de la félicité, où les voyageurs se délassent, pendant l'éternité, des fatigues de leur pèlerinage. Je ne connois pas cette région, & je vais vous conduire à celle qui vous montrera le chemin. Je vis cette foule se partager en deux bandes, & la plus nombreuse aller se ranger sous les étendards de la première Nymphe.

Avez-vous bien considéré, Salah, me dit alors l'Etre divin? Cette montagne que vous voyez, c'est la montagne de l'existence qui représente la vie humaine. Avant que les mortels parviennent à la connoissance du bien & du mal, ils errent dans des sentiers fleuris, sous la conduite de l'innocence. Mais à mesure que l'âge développe en eux les germes du vice & de la vertu, l'éducation doit veiller sur leurs pas. Dès qu'ils ont atteint les jours de la vigueur, du travail & du péril, la raison & la religion marchent à leur tête pour leur faire traverser les routes scabreuses

breuses de l'existence. Voyez-vous comment ils sont continuellement harcelés dans cette moyenne région de la vie ? Ce sont les appétits d'un côté , & les passions de l'autre : Les attaques de ceux-là sont plus impétueuses , & les combats de celles-ci plus opiniâtres. Les appétits les entraînent avec violence hors du bon chemin ; les passions marchent d'abord dans un sentier parallèle avec la raison & la religion , & détournent insensiblement à gauche , pour égarer son retour. Les appétits attaquent ordinairement les âmes grossières , & les passions s'emparent des âmes nobles. Le plus fort des appétits , c'est la lubricité ; la plus subtile des passions , c'est la vanité. L'affaut le plus redoutable , c'est quand l'appétit & la passion réunissent leurs efforts ; mais on suit mieux le sentier de la raison , quand la passion attire d'un côté , & l'appétit de l'autre.

Voyez quel est leur empire , puisque leurs petits sentiers sont toujours peuplés , tandis que les grands chemins de la raison & de la religion sont déserts ; sur-tout voyez quel avantage ils ont sur la raison. Ceux qu'ils entraînent à la religion , sont bientôt rappelés par la conscience , son émissaire , qui leur remets sans cesse devant les yeux les leçons de l'éducation ; au lieu que la raison , n'étant aidée

que d'elle même, souvent trahie par l'orgueil qui surprend sa confiance, perd bientôt son empire, & cède à l'habitude. Voyez-vous la ~~ce~~elle, comme elle tire une chaîne derrière ceux qu'elle a séduits, pour leur fermer toute espérance de retour ?

Je vis en effet de ces mortels égarés, qui, retournant sur leurs pas à chaque cri de la conscience, tendoient la main à la religion, pleuroient d'avoir quitté ses sentiers, brûloient d'y rentrer, faisoient de vains efforts pour rompre les chaînes de l'habitude, & demeuroient impitoyablement tourmentés dans ce funeste esclavage.

L'habitude, fiere de ses conquêtes, osoit capituler avec la raison, qui perdoit toujours dans ses traités ; elle ne pouvoit obtenir que des trêves, & de légers avantages ; jamais de victoire complete, jamais de paix assurée. Au moment qu'elle comptoit sur les plus belles espérances, l'habitude venoit lui arracher ses sujets, & les amenoit captifs en triomphe. La religion, plus impérieuse, ne vouloit traiter à aucune condition ; elle avoit des chaînes aussi-bien que l'habitude ; &, pour mieux s'assurer de ses soldats, elle les exerçoit d'abord à des travaux rudes & pénibles. Il falloit de la résolution pour la suivre ; mais, par des marches vigoureuses, on se trouvoit bientôt loin de l'habitude.

Détournez les yeux ; Salah, continua l'Esprit, & voyez ceux qui ne veulent suivre ni la raison ni la religion. Contemplez leurs égaremens, & soyez sage.

Je vis les uns égarés par l'ambition, qui leur montrait sans cesse des palais magnifiques, situés sur des hauteurs ; ils la suivoient, & l'ambition les menoit de précipices en précipices, où plusieurs se perdirent, & ils ne parurent plus. Ceux qui échappoient, après de longues traverses & des chûtes périlleuses, alloient tomber sous la tyrannie de l'avarice, qui les chargeoit de chaînes de fer ; jusqu'à ce qu'ils tombassent dans la caverne du désespoir.

Les autres, menés par l'intempérance, alloient à l'odeur des parfums cueillir les fruits suspendus sur les rochers ; mais la plupart tenoient à-peine dans leurs mains ces pommes délicieuses, que les branches, où ils s'étoient accrochés, venant à se rompre, ils s'engloutissoient dans les gouffres que la mort avoit creusés sous leurs pas.

D'autres se détournoient du chemin de la raison, aux labyrinthes de l'indolence ; mais regardant toujours les traces qu'ils venoient de quitter, & toujours résolu d'y rentrer le lendemain. Le débauché chantoit & rioit dans la route ; l'ambitieux triomphoit de la chûte d'un rival ; mais les esclaves de l'in-

dolence ne goûtoient ni joie, ni plaisirs. Sombres & pesans, ils se traînoient en soupirant, jusqu'au jardin des pavots, où la mélancolie fermoit la porte derriere eux, & les inquiétoit sans cesse dans leur sommeil, en attendant le jour du désespoir.

Souvenez-vous, Salah, de tout ce que vous avez vu, & soyez sage.

Je m'éveillai à ces paroles, & je me vis au milieu des rochers du Libanon, au moment que les oiseaux annonçoient, par leurs chants redoublés, les premiers rayons du soleil.





L A

PHILOSOPHE

RENDUE A LA RAISON.

C O N T E.

ON plaçoit déjà Céliane sur la liste des plus belles ; & les plus belles n'osoient s'en plaindre. Les hommes la regardoient sans cesse ; les femmes ne la fixoient que par hasard & comme par distraction ; chaque jour on faisoit pour elle vingt madrigaux , & contre elle trente épigrammes. Rien ne lui manquoit enfin, pour être illustre, sinon de mieux connoître ses avantages.

Céliane, qui le croiroit ? Céliane, à vingt-ans, vouloit être ce qu'on nomme *un esprit*, & n'être que cela. On fait qu'un *esprit* est quelque fois l'être du monde le plus mal nommé ; mais Céliane avoit de quoi justifier sa fantaisie. On répétoit quelques-uns de ses bons-mots : elle disoit joliment les petites choses, effleuroit adroitement les grandes, mettoit en avant quelques dilemmes philosophiques ; citoit avec complaisance les noms

de quelques philosophes ; étoit écoutée , parce qu'elle étoit belle , & n'étoit flattée d'être belle que pour se faire écouter.

Elle avoit pour mere la meilleure des femmes. C'étoit une riche veuve dont le mari avoit occupé des emplois distingués dans la robe. Nous la nommerons Orphise. Elle n'eut jamais d'envieuses , parce qu'elle n'eut jamais de prétentions. On lui trouvoit cet esprit qu'exige le courant , & elle n'étoit point jalouse d'en montrer d'avantage. Elle eût même encore volontiers caché celui-là , si elle se fût apperçue qu'on le trouvât tant soit peu surabondant. Rien , comme on le voit , n'offroit un plus bizarre contraste que le caractère de la mere & de la fille.

Orphise n'approuvoit point que Céliane se livrât à des études si abstraites pour son âge & pour son sexe. Elle avoit cru devoir lui en parler plus d'une fois ; mais la douceur de ses remontrances leur en ôtoit le ton & l'efficacité. Elle blâmoit si foiblement , qu'on pouvoit douter si elle n'approuvoit pas ; & Céliane , maîtresse du commentaire , avoit toujours soin de le faire cadrer avec ses penchans.

Parmi le nombre des aspirans que la richesse & la beauté de Céliane attiroient auprès d'elle , Orphise eût préféré pour gendre d'Orval , jeune homme qui avoit tous les

absolument comme toi ; je pense comme vous deux. Rien ne sera plus agréable : nous allons faire de ma maison une espece d'académie. On pourroit , à la rigueur , gloser un peu sur la jeunesse de d'Orval ; mais il me paroît si absolument revenu de ses premieres idées , que la critique porteroit absolument à faux.

Le croyez-vous , lui demanda Céliane d'un air un peu étonné ? Je t'en réponds même , reprit Orphise : tes discours ont fait sur lui une telle impression , que je l'ai vu uniquement épris de la belle gloire. Il regrettoit même les momens qu'une folle passion lui a fait perdre , tandis qu'ils pouvoient être si utilement employés.

Céliane devint rêveuse , & ne répondit rien. Seroit-il vrai , disoit-elle en elle même , que d'Orval se fût si tôt rectifié ? Je croyois mon éloquence moins persuasive. Mais quoi ? tout veut en être , jusqu'à ma mere ! Elle se propose d'entrer en lice avec moi ! ... J'avoue que je ne m'attendois point à toutes ces métamorphoses.

Tout va bien ! dit Orphise à d'Orval dès le jour suivant : j'ai déjà vu ma fille étonnée de notre projet ; & ce qui nous étonne , nous fatigue bientôt. Ensuite , croyez-moi , n'épargnez rien pour être bien ennuyeux : vous en

savez assez pour cela ; & moi qui ne fais rien , je vous répons d'être sous peu de jours , aussi insupportable que vous-même.

La première conférence ne répondit pas entièrement aux vues d'Orphise. Il est si doux de montrer tout ce qu'on fait , & de paroître en faveur plus que d'autres , que Céliane se livra toute entière à cette satisfaction. D'Orval fit quelques objections ; elles furent levées ; elles parurent même plutôt l'effet de sa complaisance que de ses doutes. Vous êtes trop bon , disoit Céliane ; vous m'épargnez. Croyez-moi , donnez plus d'effort à votre logique ; la mienne essaiera d'élever son vol jusqu'à elle.

Cette erreur philosophique se maintint quelque temps. Orphise ne se laissoit ni de raisonner , ni de ce que d'Orval sembloit ne s'en point lasser lui-même. Celui-ci n'avoit d'abord soutenu ce rôle que par complaisance ; bientôt il le soutint par dépit. C'en est trop , disoit-il ; je croyois valoir mieux qu'un dilemme , & Céliane paroît m'estimer beaucoup moins. Imitons l'exemple qu'elle nous donne : occupons-nous toujours auprès d'elle de toute autre chose que d'elle ; parlons-lui sans cesse de ce que vaut tel philosophe , & jamais de ce qu'elle vaut ; peut-être la verrons-nous bientôt jalouse de Locke & de Léibnitz.

Voilà notre amant qui , de jour en jour , devient un philosophe plus renforcé. Il a soin d'y joindre quelques touches de pédantisme qui , en pareil cas , ne gâtent jamais rien. Mais qui le croiroit ? Céliane eut d'abord peine à s'en appercevoir ; & , lorsqu'elle s'en aperçut , elle s'en fit les premiers complimens. C'étoit à ses leçons que d'Orval étoit redevable de tous ces progrès. Il rendoit hommage à ses lumieres ; peu lui importoit qu'il parût en rendre moins à sa beauté.

Orphise , pour sa part , suivoit très-bien le plan qu'elle avoit tracé à d'Orval. Elle ne parloit plus que le langage de sa fille ; à cela près , qu'elle s'en acquittoit beaucoup plus mal ; mais , dans ses vues , c'étoit s'en bien acquitter. Elle avoit fait de son cabinet de toilette un cabinet d'expériences ; son salon de compagnie n'offroit plus aux regards que des quadrupedes , des oiseaux , des poissons , des reptiles desséchés ; des monceaux de coquillages de toute espece , des fossiles , des cétacées , des crustacées , &c. Sa bibliotheque s'étoit remplie de gros volumes de métaphysique , de physique , & même de politique. Les moralistes n'en étoient point exclus ; mais les plus intéressans n'étoient pas ceux qu'Orphise mettoit le plus en évidence. Montaigne étoit comme étouffé entre Grotius & Puf-

fendorff. Elle avoit relégué dans quelques tablettes perdues tous les bons ouvrages d'agrément & de sentiment. Les poètes, les romanciers, les conteurs étoient là hors de toute atteinte. Il eût fallu risquer sa vie pour mettre la main sur Mariane.

Il arriva cependant, que la persévérance de d'Orval à n'être que raisonneur commençoit à fatiguer Céliane. Quoi ! disoit-elle, je ne parlerai plus que pour être contredite ? Eh par qui ? Par ma mere qui n'y entend rien ; par Dorval à qui on ne peut plus rien faire entendre. Je croyois qu'un amant étoit ce qu'il y avoit de plus insupportable ; mais je vois bien que c'est un amant devenu philosophe.

Cette réflexion en amena une autre. Céliane imaginôit bien que la philosophie avoit son charme particulier ; mais elle ne concevoit pas comment il étoit devenu tout-à-coup exclusif pour d'Orval ; comment, après avoir paru si vivement épris d'une femme, on sembloit ne l'être plus que d'une machine pneumatique, ou, ce qui vaut encore bien moins, d'un argument. Elle finit par trouver que d'Orval avoit l'esprit faux ; qu'il ne feroit jamais de grands progrès dans l'art de raisonner ; & qu'au fond, il feroit encore mieux de se restreindre à la faculté de sentir.

Il n'y avoit pas loin de là pour Céliane à

souhaiter que d'Orval redevînt sensible. Elle ne se rendoit point compte du motif qui la dirigeoit. Ce sont de ces idées qui naissent comme d'elles-mêmes, qu'on trouve justes, mais qu'on ne veut pas encore approfondir.

Cependant les discours de d'Orval & d'Orphise lui devenoient de jour en jour plus insupportables. Pour achever de la pousser à bout, Orphise imagina d'établir chez elle une espece de bureau littéraire. Je voudrois bien, disoit-elle à d'Orval, trouver un certain nombre de beaux esprits, bien ennuyeux, bien jaloux, bien vains, & bien incommodes. Comment s'y prendre pour les attirer ici ? Laissez-les faire, lui répondit d'Orval : annoncez seulement qu'ils seront tous bien reçus ; ils vous épargneront les frais de toute autre invitation... Mais je n'en veux que de mauvais, interrompit Orphise. Eh ! c'est précisément ce que vous aurez, reprit Dorval ; les bons sont moins faciles à réunir, & ne se jettent pas ainsi à la tête. Je ne vous conseillerai jamais d'avoir dans votre bibliothèque les écrits d'un homme que l'on voit dans toutes les sociétés.

En peu de tems Orphise eut ce qu'elle vouloit. Sa société grossit au point qu'elle dégénéra en cohue. A cela près, cette société faisoit des merveilles. On y raisonnoit jusqu'à l'investive : on s'y déchiroit réciproquement : on

se *jalousoit* comme s'il y avoit eu matiere ; & il résulroit de toutes ces discussions beaucoup d'aigreur entre les émules , & beaucoup d'ennui pour Orphise , pour d'Orval , & surtout pour Céliane.

Ah ! je n'y tiens plus , disoit-elle tout bas ; & peu s'en falloit qu'elle n'employât pour le dire le même ton qu'employoient ces Messieurs pour s'invectiver ; je n'y tiens plus ! Il faudra faire divorce avec l'esprit , si ces gens-là sont véritablement de beaux-esprits.

D'Orval chercha l'occasion de l'entretenir après un decès repas bruyans. Il en fut mal accueilli. Comment vous trouvez-vous , lui dit-il , de tout ce cliquetis de raisonnemens ? J'ai entendu de belles choses ; mais j'avoue qu'il ne m'en reste rien dans l'esprit. Ce que vous dites s'y grave d'une maniere bien plus profonde. Je donnerois toutes les bruyantes conférences de ces sortes d'académies pour un quart-d'heure de votre entretien.

Vous y perdriez , reprit froidement Céliane : jouissez mieux de l'ameutement que vous avez provoqué. Le peu de part que j'y prendrai désormais vous laissera encore plus de moyens d'en faire votre profit.

Cette menace enchantait d'Orval , parce qu'il en pénétra le motif. J'avois cru , reprit-il , contribuer à votre satisfaction , & il n'en faudra

dra jamais davantage pour me faire tout adopter ; mais au fond , je sens bien qu'il eût mieux valu s'en tenir à nos conférences particulières. Qu'en pensez vous , Madame ?

Je n'en fais rien , reprit-elle avec une sorte d'impatience. J'ai éprouvé plus d'une fois qu'on s'ennuyoit en particulier comme en public.

Alors survint un gros homme suivi d'un laquais qui portoit une cassette , dont le dessus étoit percé à jour. Je vais bien vous divertir , dit-il à Céliane. Voici une expérience des plus ragoûtantes pour une philosophe. En parlant ainsi , il ouvrit sa cassette , & Céliane aperçut une ample collection de limaces , dont les unes étoient sans tête , & immobiles , tandis que les autres , qui en portoient une fort altière , essayoient de sortir de leur prison. Quelques-unes y réussirent , & laissèrent sur le parquet des traces bien distinctes de leur passage. Ah ! ciel ! s'écria Céliane , le hideux spectacle ! Eh ! Monsieur de la Fouille , (c'étoit le nom du physicien) remportez ces sales reptiles. Que voulez-vous en faire ici ? Je veux , Mademoiselle , répondit-il , que vous coupiez la tête à ceux d'entre ces animaux qui en ont encore une. Les autres n'en ont plus , & ce n'est pas ma faute , quoique je la leur aie coupée ; j'avois lu quelque part qu'elle devoit revenir.

Eh ! pourquoi leur couperois-je la tête, reprit Céliane ? Pour leur en procurer une autre, ajouta le physicien. Une expérience aussi sûre ne peut pas manquer deux fois ; vous aurez l'honneur de la réaliser, & l'on en fera mention dans les journaux. Point de dégoût, poursuivit-il, en saisissant une limace des plus onctueuses qu'il présenta à Céliane : de grace, faites quelque chose pour votre gloire & pour celle de la physique.

En vérité, vous m'en dégoûteriez pour jamais, lui dit-elle en s'éloignant ! & tant d'autres choses viennent s'y joindre !... Laissez-là cette sale expérience, dit un autre curieux, en s'approchant de Céliane : je vous en propose une d'un genre infiniment plus noble, & sur-tout plus utile. Vous avez là de très-beaux diamans ! daignez me les remettre ; je vais à l'instant les réduire en fumée. C'est une des plus belles découvertes dont s'honore notre siècle.

Céliane crut que la tête avoit tourné à ces deux grands hommes. Elle les plaignit ; mais elle ne s'en trouvoit pas moins excédée. Tous deux se retirèrent fort mécontents, & Céliane encore plus mal satisfaite, eût presque voulu que d'Orval s'éloignât avec eux.

A l'instant même survint Orphise. Réjouis-toi, ma fille, lui dit-elle ; on nous annonce

pour demain une assemblée encore plus nombreuse que celle d'aujourd'hui. . . . Il faudra donc , reprit vivement Céliane , désertter la maison ? Nous aurons , poursuivit Orphise , au moins six beaux esprits de plus. . . . C'est beaucoup , interrompit encore Céliane ! --- On doit nous lire un ouvrage bien amusant ; car il déchire presque tout le genre humain. --- Tant pis pour l'auteur. --- Mais fais-tu que ce livre est de quatre gros volumes ? --- Tant pis pour le libraire. --- Que l'auteur deviendra un de nos amis ? --- Tant pis pour nous. --- Eh ! mais , croirois-tu bien une chose ? --- Quoi ? --- C'est qu'on se l'arrache ! --- Ah ! tant mieux ! il pourra du moins nous échapper.

Orphise s'éloigna , & emmena d'Orval avec elle. Je la trouve bien corrigée , disoit cette prudente mere ; je suis bien sûre qu'elle ne tiendra point contre la nouvelle épreuve. . . . Je ne réponds pas d'y tenir moi-même , reprit d'Orval. Je crains d'ailleurs d'avoir trop bien joué mon rôle , & qu'il ne soit plus tems de reprendre le premier. Il peut se faire que Céliane piquée rejette encore plus mes vœux aujourd'hui qu'auparavant. Et moi , dit Orphise , je vous réponds du contraire : je connois les femmes beaucoup mieux que les livres. Céliane desire aujourd'hui de vous voir

penfer & agir comme autrefois. Ah ! s'écria d'Orval , que cela me deviendra facile ! & que le rôle que vous m'aviez impofé me pefe & m'embarraffe ! Je penfe , ajouta Orphife , que vous pourriez en changer fans courir aucun rifque : il convient même d'aider un peu Céliane à démentir le fien.

D'Orval goûtoit fort ce confeil ; il eût voulu pouvoir à l'inftant même en faire ufage ; mais Céliane s'étoit enfermée dans fon appartement , fous prétexte d'avoir befoin de repos. Elle avoit encore plus befoin de réfléchir fur fur fa pofition. L'ennui la fuivoit par-tout , & elle commençoit à fentir que s'ennuyer à fon âge , c'étoit s'avouer tacitement qu'on s'étoit mépris fur le choix des moyens de ne s'ennuyer pas. On ne décidera point fi les expédiens qu'avoient employés Orphife & d'Orval pour opérer en elle ce changement , y contribuerent autant que fon propre cœur. Il eft à croire qu'ils ébauchèrent l'ouvrage , & que le cœur fit le refte. Le cœur n'a fouverit befoin que d'être mis fur la voie ; il faura toujours bien achever fa route.

Céliane dormit peu la nuit fuivante , & d'Orval ne fut pas moins agité. La tentative qu'il méditoit alloit décider & de fon fort aétuel & de fon bonheur futur. Il prit un parti qu'on trouvera , peut-être , un peu fingulier : ce fut

CONTE MORAL. 165

d'écrire sa propre histoire & celle de Céliane, sous des noms déguisés. Il y peignoit vivement la contrainte qu'il éprouvoit en affectant des goûts qu'il n'avoit pas, & en dissimulant une passion qui ne s'étoit point ralentie. L'ouvrage fini, il alla le communiquer à Orphise, qu'il trouva seule, & qui approuva son dessein. Il trembloit. Allez donc, lui dit-elle : je vous réponds du succès ; & d'ailleurs, je me tiendrai à portée de vous seconder à propos.

Céliane étoit seule & dans son cabinet quand d'Orval y entra. Elle rougit en l'apercevant, & ferma un livre qu'elle lisoit à son arrivée. Ah ! disoit d'Orval en lui-même, c'est sans doute encore de la métaphysique ! ma tentative est vaine ; je ne serai ni lu, ni écouté. Cependant, après quelques discours d'usage, il hasarda d'offrir à Céliane ce cahier mystérieux. Est-ce encore une dissertation, lui dit-elle d'un air nonchalant & distrait ? De grace, Monsieur, que ce ne soit ni sur les diamans dissous, ni sur les limaçons décolorés.

Daignez la lire, lui dit d'Orval : j'y parle de toute autre chose, & d'une matière beaucoup plus digne de votre attention.

Lisons donc, reprit-elle avec un air de complaisance forcée. A-peine en eut-elle parcouru

quelques lignes , qu'elle sourit , en rougissant un peu ; elle continua cependant , & sa rougeur augmentoit par degrés ; mais son visage restoit serein. Elle acheva cette lecture sans jeter un seul regard sur d'Orval , & ce ne fut que dans ce moment qu'elle s'aperçut qu'il étoit à ses genoux. Vous êtes un perfide , lui dit-elle d'un ton qui ne sentoit point le reproche : vous m'avez jouée bien cruellement ! Je n'en eus jamais l'intention , reprit-il : on ne se joue point de ce qu'on aime. Je n'ai voulu que vous distraire d'un penchant trop sérieux pour votre âge , & vous en inspirer un beaucoup plus doux & plus naturel. Voilà mon crime. Est-il bien digne de châtimement ?

Levez-vous , lui dit Céliane ; je ne puis , ni ne dois vous souffrir dans cette attitude. Non , répondit d'Orval ; j'y resterai jusqu'à ce que mon sort soit éclairci ; j'y mourrai , si votre décision m'est contraire. ---- Eh bien ! l'on vous pardonne. --- Ah ! ne faites-vous que pardonner ? -- C'est déjà beaucoup : ma mere prononcera sur le reste.

Orphise entra dans ce moment : elle avoit entendu toute cette conversation. Il me semble , dit-elle , qu'il n'est point ici question de philosophie ! Ce n'est pas un grand malheur : on peut être heureux à moins de frais ; & la science n'est pas toujours un moyen sûr de

l'être. Allons, mettons, au moins pour quelque tems, tous les livres à l'écart, & commençons par celui-ci, pour fuir elle en s'emparant de celui que Céliane avoit quitté à l'arrivée de d'Orval. Que vois-je ? . . . des contes ! . . . Ah ! je vous le laisse, ma chère fille : il est moins dangereux pour vous qu'un livre d'algebre.

La jeune philosophe étoit désolée qu'on l'eût surprise lisant des contes, & d'Orval en étoit comblé de joie. Ne rougissez point de cette lecture, disoit-il à Céliane : un petit conte est quelquefois plus instructif qu'un gros traité de morale, & est, à coup sûr, moins ennuyeux.

Vas, crois-moi, dit Orphise à sa fille, lis des contes, & épouse d'Orval : tout cela est dans la nature. Vois combien nos jours vont être heureux & tranquilles ? Nous n'entendrons plus ni disputes, ni déraisonnemens, ni invectives. Nous lirons les bons auteurs, & nous ne rassemblerons plus les mauvais... Je souscris à tout, dit Céliane, en embrassant sa mere ; mais sur-tout point de lecture des *Trois siècles*.

En peu de jours, d'Orval & Céliane devinrent époux, & ils sont encore aujourd'hui époux heureux. Ce qu'ils savent ne nuit point à ce qu'ils doivent faire. On dit que

Céliane répète encore de tems à autre : j'avois grand tort de vouloir n'être que philosophe ; la philosophie est un flambeau qu'une femme ne doit point envisager de trop près : il nous éclaire , si une autre main le porte ; il nous entête, si nous le portons nous-mêmes.





É M I L I E.

NOUVELLE HISTORIQUE.

L'HISTOIRE a pris soin de consacrer , par les éloges les plus magnifiques , les glorieuses victoires que quelques personnes ont remportées sur leurs passions ; mais il en est peu qu'elle ait plus vantées que celles où Joseph , Alexandre & Scipion triomphèrent du pouvoir de leurs sens , dans quelques-unes de ces occasions délicates , où tant d'autres auroient fait gloire de succomber. A ces anciens exemples , d'une modération si peu commune , qu'on ne se lassera jamais de l'admirer , joignons un exemple plus moderne , qui , pour être moins connu , n'en est pas moins digne de notre estime & de nos louanges.

Vers la fin du regne d'Henri-le-Grand vivoit à la cour de France un seigneur qui fut honoré de la qualité de Duc , pour récompense des services qu'il avoit rendus à l'état. Le roi , qui connoissoit son mérite & sa capacité , lui donna le gouvernement d'une province , dont la fidélité lui devenoit suspecte. Le duc se comporta , dans ce poste important , avec tant

de zele & d'habileté, qu'il prévint toujours les troubles que des esprits remuans & factieux, enhardis par l'éloignement de la cour, s'efforçoient d'exciter.

Comme il étoit obligé de résider dans son gouvernement, il y fit venir sa femme avec une fille, le seul enfant qu'ils eussent eu de leur mariage. Emilie, c'est le nom de cette fille, n'avoit encore que dix-huit ans, & joignoit aux graces de la beauté tout ce qu'une brillante éducation peut donner. Elle passoit pour une personne accomplie, & faisoit l'objet de l'admiration & des recherches des plus grands seigneurs de la province; mais elle paroissoit insensible à toutes leurs galanteries. Son cœur étoit, depuis long-tems, en proie à la passion la plus violente. L'amour, qui fait tout rapprocher, & qui ne connoit aucune distinction de qualité, de rang, de richesses, l'avoit vivement blessée pour une personne qui paroissoit être, & par sa naissance & par sa fortune, bien au dessous d'elle.

C'étoit un jeune homme que le duc son pere avoit à son service, & qui, dans son enfance, avoit été page de la duchesse. Il étoit d'une ancienne maison tombée dans l'indigence par le malheur des guerres civiles. Dubreuil, c'est ainsi que je le nommerai, bien fait, & d'une physionomie heureuse, n'avoit alors que vingt

ans. Il avoit répondu dignement aux soins que le duc avoit pris de son éducation. Il s'étoit distingué dans tous les exercices qu'on a coutume de faire apprendre aux jeunes gens de sa condition ; & , guidé par un goût particulier , il avoit orné son esprit des connoissances les plus utiles & les plus agréables.

Les qualités de son cœur répondoient à celles de son esprit. Il étoit plein de douceur , de politesse & de modestie. Ces vertus aimables lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout le monde , mais ce qui méritoit , sur-tout , en lui des éloges , c'est qu'il ne se pouvoit rien ajouter à son respect , à son attachement & à sa fidélité pour le duc & la duchesse. Tant de belles qualités le rendirent cher à ce seigneur , qui le gardoit dans sa maison à titre de gentilhomme , jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable , ou de l'avancer dans le service , ou de lui procurer un établissement avantageux.

Le zele & l'affection avec lesquels Dubreuil s'acquittoit de ses différens devoirs , lui valurent la confiance de son maître , qui parvint à l'aimer avec une tendresse qui différoit peu de celle qu'il avoit pour sa propre fille. Il se reposoit sur lui d'un grand nombre d'affaires , auxquelles la multitude & l'importance de ses occupations ne lui permettoient pas de donner

ses soins. Dubreuil avoit déjà l'esprit mûr dans un âge encore tendre, & la probité qui faisoit le fond de son caractère, étoit si grande, qu'on ne vit jamais rien de reprehensible dans sa conduite. La sagesse ne cessa jamais d'être la règle de ses actions ; & quoiqu'Emilie n'eût pas craint de lui faire connoître plus d'une fois l'ardeur de sa passion, il fut toujours se renfermer dans les bornes de la retenue la plus sévère, & jamais les appas de la fille ne lui purent faire oublier ce qu'il devoit au pere.

Cette conduite étoit d'autant plus digne d'admiration, qu'il aimoit autant qu'il étoit aimé. Les charmes d'Emilie avoient fait sur son cœur une impression aussi forte que celle qu'il avoit faite lui-même sur le cœur de cette jeune personne. Elevés, pour ainsi dire, l'un avec l'autre, ils avoient, dès la première enfance, éprouvé les effets de cette douce sympathie qui fait unir les cœurs avec des liens si forts, qu'il est comme impossible de les rompre. Lorsqu'ils étoient ensemble, la satisfaction la plus vive brilloit sur leur visage. Le chagrin, l'ennui dans lesquels ils tomboient, éloignés l'un de l'autre, ne faisoient que trop connoître combien ils goûtoient de plaisir à se voir.

Trop jeunes encore, pour démêler ce qui les charmoit l'un par l'autre, ils vivoient tous

deux dans cette heureuse ignorance qui ne connoit ni crainte ni danger. Si des personnes plus expérimentées s'appercevoient quelquefois des témoignages trop empressés qu'ils se donnoient de leur amitié, loin de prendre de sages mesures pour en prévenir les suites, elles les tournoient en badinage; & par cette imprudence, elles travailloient à fortifier des sentimens qui devenoient tous les jours plus vifs & plus dangereux.

Il est vrai que l'innocence accompagnoit toujours leurs démarches & leurs actions; mais elle n'étoit que le fruit de l'inexpérience de leur âge. Qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'égarassent aussi-tôt qu'ils pourroient s'égarer!

Leur raison, éclairée par l'âge, porta le jour dans leur cœur. Ils virent à découvert quelle étoit l'espece de sentiment qui les avoit guidés jusqu'alors. Mais que cette connoissance produisit en eux des effets bien différens. Dubreuil frémit à la vue des dangers qui menaçoient sa jeunesse & son innocence. Une foule de réflexions vint s'offrir à son esprit timide. Il en fut alarmé. L'amour eut beau solliciter en faveur d'Emilie, l'honneur, la vertu, la fidélité le soutinrent. Elles lui prêtèrent des armes pour se garantir des charmes de sa maîtresse, & pour triompher de l'attrait du plaisir, ennemi d'autant plus dangereux, qu'il

séduit presque toujours. Pour mieux assurer son triomphe, il crut devoir changer entièrement de conduite avec Emilie : petit-à-petit il retrancha cette familiarité, qu'un âge tendre avoit autorisée, & qu'il croyoit ne pouvoir plus prendre, ou souffrir, sans s'exposer au danger de se perdre. Il ne vit Emilie que le plus rarement qu'il put : & lorsque la bienséance ou son devoir l'obligeoient de se présenter devant elle ; la pudeur & la modestie dirigeoient toutes ses paroles & toutes ses actions.

Pour Emilie, les funestes suites que pouvoit avoir la passion qu'elle avoit découverte dans son cœur, ne lui causerent aucune alarme. Elle ne les entrevit pas même, & loin que la noblesse de son sang, ou les avantages que la fortune lui donnoit sur Dubreuil, pussent altérer ses sentimens, elle n'en trouva l'objet que plus aimable. Uniquement sensible au plaisir d'aimer & d'être aimée, elle se nourrit des espérances les plus flatteuses, & son cœur, naturellement généreux, goûtoit par avance le bonheur d'avoir fait la fortune d'un amant chéri.

Sa seule crainte, sa seule inquiétude étoit d'être moins aimée. La conduite réservée de Dubreuil l'alarmoit. Incapable de faire des réflexions solides, &, livrée toute entière à sa

passion elle ne s'occupoit que des moyens de paroître de plus en plus aimable à Dubreuil, & de faire naître dans le cœur de cet amant trop timide & trop prudent, les mêmes espérances dont elle se repaissoit.

Projet fatal, qu'elle ne put exécuter qu'aux dépens de sa réputation & de sa gloire ! Ce n'est pas qu'elle eût réellement dessein de rien faire qui pût offenser l'une, & détruire l'autre. Ses vues étoient légitimes en un sens; elle n'avoit d'autre but que celui d'unir son sort à celui de Dubreuil. Les raisons qui devoient la dissuader d'une prétention aussi folle, se présentoient à peine à son esprit, & remettant tout entre les mains du tems, elle vouloit recevoir continuellement autant de témoignages d'amour qu'elle en donnoit. De-là vint une conduite si peu mesurée, qu'elle ne pouvoit, interprétée même sans malignité, que lui faire beaucoup de tort. Dans la crainte de laisser ralentir le feu qu'elle savoit avoir allumé dans le cœur de son amant, elle ne gardoit, en quelque sorte, à l'extérieur, ni bienfaisance, ni ménagemens. En quelque occasion que Dubreuil s'offrît à ses yeux, elle annonçoit à tout le monde, par ses regards enflammés, ce qu'elle devoit souhaiter que tout le monde ignorât. Cette pudeur, qui sied si bien aux personnes de son sexe, ce don précieux

qu'elles ont reçu de la nature , comme un frein qui doit les retenir dans les bornes du devoir , il sembloit qu'elle en eût secoué le joug ; on eût dit que la voix de l'honneur & du respect humain , qui fait en imposer à tant d'autres & les contenir ; n'avoit plus pour elle qu'une voix impuissante. Aussi peu maîtresse d'elle-même en présence des témoins , que devoit-elle être quand elle se trouvoit seule avec son amant ? D'autant plus animée , qu'il affectoit plus de froideur , & toujours moins réservée à proportion qu'il étoit plus prudent , elle gardoit si peu de mesures dans la peinture de son amour pour lui , dans les reproches d'ingratitude dont elle l'accabloit , & dans l'étalage séduisant de tout ce qu'elle se sentoit capable de faire pour leur commun bonheur , qu'il falloit que Dubreuil fût retenu par des motifs aussi forts que ceux qui l'arrêtoient , pour ne pas céder aux desirs de profiter de la foiblesse d'un cœur qui paroissoit n'avoir rien à lui refuser.

Qu'il en devoit coûter à cet amant aimé pour se faire une si douce violence ! Sa passion ne le cédoit point à celle d'Emilie ; mais plus sage & moins emporté qu'elle , il ne perdit jamais de vue l'affreux précipice dans lequel il pouvoit tomber. Sa raison , comme un flambeau lumineux , éclairant tous ses pas ,

CONTE MORAL. 177

pas, le préserva toujours d'une honteuse chute. Ah ! qu'un cœur tendre & sensible est cruellement déchiré, lorsqu'il ne doit opposer à tant d'amour qu'une contrainte & qu'une rigueur éternelle ! Dubreuil fut cent fois sur le point de se perdre ; & s'il évira des dangers, d'autant plus redoutables, qu'ils ne s'offroient que sous une apparence charmante, il ne dût sa victoire qu'à ses réflexions, & qu'à l'attention continuelle qu'il eut d'éviter des combats dont on ne peut sortir vainqueur que par la fuite.

Un jour, entr'autres, que le duc & la duchesse étoient sortis tous les deux, Dubreuil, abymé dans une profonde mélancolie, se promenoit dans les jardins de l'hôtel. Il revenoit tristement à la rigueur de sa destinée, qui lui présentait sans cesse un bien auquel tout lui défendoit d'aspirer ; lorsqu'Emilie, qui n'avoit garde de laisser perdre une occasion si favorable de lui parler de son amour, descendit avec précipitation dans le jardin, pour faire un dernier effort. Dieux, qu'elle lui parut à craindre dans ce moment !

Un art ingénieux avoit joint à ses appas les agrémens d'une parure recherchée ; & l'amour sembloit avoir armé ses yeux de ses traits les plus redoutables. Dubreuil fut frappé de leur éclat, comme d'un coup de fou-

dre ; & le trouble qui se répandit dans tous ses sens , ne lui permit pas d'avoir recours au stratageme , qui l'avoit tant de fois si bien servi. Devenu immobile , il n'eut pas la force de fuir.

Emilie s'aperçut avec plaisir du désordre de Dubreuil. Elle s'applaudit du triomphe que ses charmes venoient de remporter ; & se flattant enfin d'une entiere victoire : Qu'avez-vous , mon cher Dubreuil , lui dit-elle , avec une douceur capable de toucher le cœur le plus sauvage ? qu'avez-vous ? Votre cœur , depuis si long-tems insensible aux tourmens que je souffre , se lasse-t-il enfin de se fermer à la pitié ! laisse-t-il enfin reprendre à l'amour tous les droits qu'il avoit sur lui ! Vous préparez-vous , enfin , à me rendre cet heureux tems , où satisfait , enchanté du plaisir de me voir , vous saviez si bien m'exprimer l'ardeur de votre flamme ? Nous passions alors les journées entieres dans les plus doux amusemens. Quel affreux changement a succédé tout-à-coup à des instans si précieux ! Vos yeux évitent par-tout les miens. Vous fuiez ma présence avec autant de soin , que vous aviez autrefois d'empressement à la rechercher. Qu'elle est donc la cause d'une conduite qui m'outrage ! Ne me trouveriez-vous plus les mêmes appas qui vous avoient tou-

ché; ces appas auxquels tant d'autres viennent tous les jours rendre des hommages si flatteurs? Ou bien, n'auriez-vous point cessé de m'aimer par dégoût pour une conquête trop facile, & qui n'a plus rien de piquant & de nouveaux pour vous? Ingrat, est-ce là le prix que j'avois droit d'attendre de mes bontés; moi qui me fais encore une gloire de rebuter pour vous les vœux d'une foule d'adoreurs humiliés à mes pieds! Ah, qu'un seul des regards dont vous faites si peu de cas, jeteroit de satisfaction & de ravissement dans leurs cœurs! Mais tous leurs hommages, tous leurs soupirs ne peuvent jamais toucher le mien. Je n'aime & ne puis aimer que vous. Vous seul pouvez faire la félicité de la tendre Emilie. Jugez de la violence de sa passion par l'humiliant aveu qu'elle vous fait de sa foiblesse. Elle en connoît toute la honte, n'en doutez pas. Mais l'amour, cet impérieux tyran, exerce sur son cœur un pouvoir absolu. Craignez d'irriter sa flamme par de nouveaux dédains, & de livrer aux plus affreux désespoir une malheureuse qui se sentant incapable de rien faire qui doive réellement la déshonorer, n'ignore pas cependant que toutes ses démarches sont autant de sacrifices qu'elle vous fait de sa gloire.

Des ruisseaux de larmes inonderent alors son visage, & mille soupirs, entrecoupés de sanglots, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Mais ce muet & tendre langage étoit bien plus propre que toutes ses plaintes & ses discours à faire oublier à Dubreuil les résolutions qu'il avoit prises.

Ah ! cessez, belle Emilie, s'écria-t-il, cessez d'accabler un malheureux, mille fois plus à plaindre que vous ne l'êtes vous-même ; car il n'est plus tems de feindre, ni de vous déguiser un secret dont vous ne devez tirer aucun avantage. C'est ici la dernière fois que je veux m'exposer à vos regards. Une fuite prompte & volontaire va m'éloigner pour jamais de votre présence, trop redoutable à ma foiblesse. Je vous aime, Emilie : l'amour blessa mon cœur du même trait dont il perça le vôtre. Comment aurois-je pu m'en défendre ? Le peu d'expérience de ma jeunesse m'en déroba la connoissance. Je ne songeois alors qu'à partager avec vous l'innocence de vos jeux & de vos amusemens. Un âge plus mûr m'ayant enfin ouvert les yeux, je connus insensiblement, & par degrés toute la force de ma passion. Que de violens combats ne livra-t-elle pas à mon cœur ! tantôt vainqueur, tantôt vaincu, j'éprouvai successivement ma force & ma foiblesse. Mais, hélas ! je recon-

aus bientôt que ce combat étoit inégal & dangereux. Je fus convaincu qu'il me seroit impossible de m'exposer continuellement à la vue de l'objet le plus aimable, sans courir en même tems le risque d'un naufrage assuré. Je pris donc la résolution de fuir avec soin toutes les occasions de nourrir un feu que votre présence n'eut fait qu'allumer de plus en plus. Mon cœur, n'en doutez point, belle Emilie, n'est rien moins qu'insensible; mais la religion, le devoir, la reconnoissance pour vos généreux parens, doivent condamner mon amour au silence le plus rigoureux. Le ciel n'a point formé nos liens. La distance qu'il a voulu mettre entre votre fortune & la mienne, est trop grande pour la pouvoir franchir. La délicatesse de mes sentimens demande même que je vous fasse ce sacrifice cruel & nécessaire tout à la fois. L'exemple que je vous donne doit être imité. La vertu, le devoir, la splendeur de votre rang, tout exige que vous étouffiez un amour inutile & même honteux pour vous. Adieu donc, charmante Emilie; je ne vous verrai plus. Je le dois pour vous & pour moi. Puisse une paix durable succéder au trouble de votre cœur, & faire la félicité de votre vie.

Sans attendre la réponse d'Emilie, Dubreuil s'éloigna d'elle avec une vîtesse qui ne laissa

pas le tems à cette amante infortunée de lui faire connoître la douleur & le désespoir que sa résolution venoit de lui causer. S'étant aussi tôt retiré dans sa chambre, il s'affermir de plus en plus dans le dessein qu'il avoit formé de s'éloigner. Il ne tarda pas à goûter les fruits de la victoire qu'il venoit de remporter sur lui-même. Un calme profond appaisa le trouble & le désordre de ses sens. Le duc fut à peine rentré, que cet amant vertueux l'alla trouver pour lui demander la permission de se retirer.

Je ne doute point, seigneur, lui dit-il, après l'avoir salué d'un air grave & modeste, que la priere que je vais vous faire, ne vous jette dans la surprise. Pénétré du plus profond respect pour votre personne, & du zele le plus ardent pour vos intérêts, je n'ai point d'autre ambition que celle de vous consacrer tous les momens de ma vie. Comment regarderez-vous donc la permission que je vous supplie de m'accorder de quitter votre service & votre maison ? J'ose vous assurer, seigneur, que mon cœur n'est point ingrat, & qu'il conservera sans cesse le souvenir des bienfaits dont vous m'avez comblé. Mais cette reconnoissance même que je vous dois, exige de ma part un prompt éloignement, & de plus, que je vous cache les motifs..

CONTE MORAL. 183

Que me dites-vous, Dubreuil, interrompit le duc avec précipitation ? quel sujet de plaintes avez-vous reçu dans ma maison, que vous ayez à me taire ; votre silence & votre discrétion offense l'amitié que j'ai pour vous, & votre retraite la blesse encore plus. Mon amitié n'a pas prétendu se borner aux soins que j'ai pris de votre éducation. Elle ne peut être satisfaite qu'en vous procurant un établissement avantageux. Je le dois à toutes les preuves que vous m'avez données de votre attachement. J'en cherche & j'en attends l'occasion avec impatience : & vous demandez à me quitter ! vous faites plus, vous voulez me quitter sans m'en apprendre la raison. Expliquez-moi ce mystère. Il commence à me donner de l'inquiétude & de la défiance. Parlez sans aucun déguisement. De quelque nature que soit le secret que vous vouliez me cacher, ne craignez rien de ma part ; mais songez que je veux être obéi sans réplique.

Ah ! seigneur, reprit le jeune homme, en se jettant aux pieds du duc, le récit que vous exigez de moi ne peut que vous irriter, il va de votre repos de l'ignorer. N'importe, reprit le duc, je veux être instruit de tout. Hé bien, seigneur, dit Dubreuil, je ne résiste plus. Ma soumission va vous prouver jusqu'où va mon respect & mon attachement. Après ces mots,

sans oser lever les yeux sur le duc, il lui fit ; avec tous les ménagemens dont il fut capable , un récit singulier & détaillé des malheureux progrès que l'amour avoit fait dans son cœur & dans celui d'Emilie, & finit par le supplier encore de trouver bon qu'il se retirât, dans la crainte des suites que pouvoit avoir une passion dont il ne seroit peut-être pas toujours le maître.

Le duc extrêmement surpris, & pénétré de douleur de ce qu'il venoit d'apprendre, ne put s'empêcher d'admirer la vertu de Dubreuil. Il le loua, le remercia même de la nouvelle preuve de respect & d'attachement qu'il lui donnoit ; & lui dit que la démarche qu'il venoit de faire ne pouvoit qu'augmenter les sentimens qu'il avoit déjà pour lui : qu'il vouloit cependant s'éclaircir par lui-même de la vérité des choses dont il venoit de l'informer, & qu'il lui commandoit de rester à son service, sans aucune crainte d'encourir sa disgrâce.

Ce malheureux pere, instruit de l'égarement de sa fille, l'observa de près, & reconnut que tout ce qu'il avoit appris de Dubreuil, n'étoit que trop véritable. Mais il comprit en même tems combien il seroit difficile de la faire changer. Il en informa la duchesse, son épouse, qui déjà s'en étoit apperçue. Les sages remontrances de cette mere tendre n'avoient encore

rien gagné sur le cœur de sa fille : mais , dans l'espérance de la ramener à son devoir , & dans la crainte d'affliger son époux , en lui découvrant le fol entêtement d'Emilie , elle avoit cru devoir le lui taire.

Ils furent de différens avis sur le parti qu'ils avoient à prendre. La duchesse prétendoit que Dubreuil fut congédié dès l'instant même. Le duc , pour contenter sa curiosité , voulut savoir auparavant jusqu'à quel point sa fille étoit capable de se livrer à sa passion.

Pour y parvenir , dès qu'il fut rentré dans son appartement , il fit appeller Dubreuil , & lui commanda de voir Emilie , & de lui demander un entretien secret dans un endroit qu'il lui marqua. Son dessein étoit de s'y cacher , & d'achever ainsi de s'instruire par lui-même jusqu'à quel excès Emilie portoit son égarement. De pareils ordres alarmerent Dubreuil. Le duc s'en aperçut au trouble qui se fit voir dans les yeux de cet amant , & lui dit qu'il vouloit être absolument obéi. Ce ne fut que jusqu'au lendemain matin qu'il consentit de différer à le satisfaire. Il prescrivit l'heure à Dubreuil , & lui fit promettre qu'il ne feroit ni ne diroit rien qui pût jeter dans l'esprit d'Emilie aucun soupçon des intentions de son pere.

Dubreuil ne fut pas plutôt seul , qu'il réflé-

chit sur les suites que pouvoit avoir la démarche qu'on lui demandoit. Combien son cœur n'en fut-il pas épouvanté ! quelle fâcheuse extrémité pour un amant, que de se voir forcé d'être lui-même l'instrument de la perte de ce qu'il aime ! Dubreuil fut cent fois tenté , pour se dérober à cette nécessité si cruelle, de sortir sur le champ de la maison du duc, à dessein de n'y mettre jamais le pied. Ce parti lui paroissoit le plus sage qu'il pût embrasser. Il alloit enfin s'y fixer, quand une crainte légitime lui fit changer d'avis. Il appréhenda que le duc ne prît sa fuite pour une preuve que la passion d'Emilie avoit été plus loin qu'il ne l'avoit dit. En effet, quelle raison auroit-il eu de se retirer secrètement, s'il n'avoit dit que la vérité ? Sans doute la crainte que quelqu'un n'eut découvert ses liaisons avec Emilie, & n'en instruisit le duc, étoit ce qui seul l'avoit obligé de prendre les devants, pour se mettre, par l'étalage d'une vertu feinte, à couvert des effets d'un ressentiment qu'il devoit redouter. Quelle autre cause pouvoit avoir produit cette démarche, puisqu'au moment qu'on vouloit, par son moyen, savoir à quoi s'en tenir, il fuyoit un éclaircissement qui pouvoit seul assurer la fidélité de son rapport, & garantir Emilie des soupçons injurieux que son égarement donnoit lieu

de former contre elle ? Ces réflexions accablèrent Dubreuil. Il fut long-tems incertain de ce qu'il feroit, mais enfin il se persuada que la gloire de son amante exigeoit de lui qu'il obéît au duc. Je ne sais quelle espérance même vint l'enhardir. L'amour aime à se flatter : sur un rien il forme des projets de félicité pour l'avenir. Le duc, en parlant à Dubreuil, étoit tranquille, & ne paroissoit agité d'aucun mouvement de colere : ses ordres mêmes avoient été mêlés de témoignages d'estime. Il n'en fallut pas davantage à Dubreuil pour lui faire imaginer que l'espece de trahison qu'on lui commandoit, pourroit avoir quelque suite heureuse. Il craignit pourtant de s'abandonner à des espérances chimériques, & ne laissa pas de s'y livrer. Le calme rentra dans son cœur. Il courut chercher Emilie avec un air qui marquoit une sorte de contentement.

Quelle fut la joie de cette tendre amante, lorsqu'elle vit que non-seulement il n'étoit pas sorti de la maison de son pere, ainsi qu'il l'en avoit menacé ; mais encore qu'il s'offroit de lui-même en sa présence, & qu'il l'avertissoit par ses regards qu'il vouloit lui parler. Peu s'en fallut qu'elle ne perdît le peu de raison qui lui restoit. Elle se fut bientôt débarrassée de ceux qui l'environnoient ; & son premier soin, dès qu'elle fut seule

avec Dubreuil, fut de lui témoigner sa reconnaissance dans les termes les plus passionnés. Mais Dubrenil, que la prudence accompagnait toujours, présageant, à ce début si tendre, qu'elle seroit la suite de la conversation, & craignant de n'être pas aussi maître de lui-même qu'il l'avoit résolu, prétexta que le duc l'attendoit à l'heure même dans son appartement. Il se hâta de lui demander pour le lendemain matin un entretien secret, ainsi qu'il en avoit l'ordre. Il lui fit entendre qu'il vouloit prendre avec elle des mesures certaines pour se voir en liberté dans la suite, & se retira promptement.

La trop crédule Emilie faillit d'expirer de plaisir, en apprennant un changement qu'elle n'attendoit pas. Elle se crut au comble de ses vœux. Quoi donc, s'écria-t-elle en elle-même dans son premier transport : Dubreuil n'est plus ingrat & cruel ! mon amour enfin l'a désarmé : je pourrai, sans crainte, en exprimer devant lui toute la force & toute la tendresse ! Amour, je te pardonne tous les maux que tu m'as fait souffrir jusqu'à cette heure : le bien que tu m'offres m'en dédommage, & me les fait oublier.

Cette amante passionnée attendit cet heureux moment avec la plus vive impatience. Elle accusa cent fois la lenteur de l'astre qui

nous éclairé ; il lui paroissoit retarder sa course : elle le prioit amoureusement d'aller se plonger dans le sein des mers. Lorsque la nuit eut ramené les ténèbres, elle en souhaita la fin avec la même impatience. Le jour, à son gré, ne pouvoit jamais reparoître assez tôt. Elle l'attendoit cependant en se livrant aux espérance les plus douces, en se formant de l'avenir les images les plus agréables. Elle voyoit Dubreuil expier à ses pieds son ingratitude passée, par l'hommage le plus tendre, par l'expression la plus animée des sentimens les plus vifs. Elle voyoit . . . qu'est-ce que l'amour ne voit pas dans l'avenir ?

A peine l'aurore fit voir ses premiers rayons, qu'Emilie ne s'occupa que du soin d'augmenter ses charmes par celui de ses ajustemens. Sa toilette fut longue & méditée, & lorsque son miroir l'eut assurée plus d'une fois qu'elle pouvoit paroître sans crainte aux yeux de son amant, elle fut au rendez-vous plus d'une heure avant celle dont ils étoient convenus. Dubreuil ne s'y rendit qu'après que le duc, qu'il venoit de quitter, se fut placé dans un endroit qui le mettoit à portée de tout voir & de tout entendre, sans être découvert.

Là, que ne dit point cette fille inconsidérée, pour convaincre Dubreuil de l'excès de

sa tendresse ? Ce fut en vain, qu'à plusieurs reprises, il tenta de la ramener à la raison, en lui représentant, avec plus de force encore qu'il n'avoit fait l'autre fois, tout ce qui devoit l'engager à triompher d'une passion qui ne pouvoit que la rendre malheureuse. Mais cette amante insensée, se voyant déçue des flatteuses espérances qu'elle avoit conçues, menaça Dubreuil de s'ôter la vie, & de finir ainsi tout à la fois sa honte & son amour. Touché de son égarement, & d'autant plus hardi qu'il avoit un témoin de sa conduite, il se crut obligé de la rassurer par des protestations d'un amour éternel, & par des promesses capables de lui remettre l'esprit dans une assiette un peu plus tranquille.

Ce fut alors que le duc ne pouvant plus résister aux mouvemens de sa juste indignation, entra tout-à-coup dans la chambre, & jeta sur Emilie des regards pleins de colere.

» Fille sans pudeur, s'écria-t-il, qu'ai-je entendu ? que tes discours sont dignes du

» désordre & de la corruption de ton cœur !

» Va, je saurai bien en arrêter les progrès :

» les murs & les grilles d'un couvent me

» répondront pour toujours de ta retenue.

» C'est-là que tu pourras à loisir gémir sur

» tes égaremens & sur l'ignominie qu'il ne

» tenoit pas à toi de répandre sur ma famille.

CONTE MORAL 191

» Et vous, Dubreuil, lui dit-il, en se ra-
 » doucissant, vous dont la sagesse & la pru-
 » dence n'ont pu contenir dans les bornes
 » du devoir une fille, qui devoit vous y
 » ramener, si vous aviez paru vouloir vous
 » en écarter, continuez à marcher dans les
 » sentiers de la vertu. Vous trouverez en elle
 » seule un bonheur pur & sans remords.
 » Mais ce n'est pas assez pour mon cœur re-
 » connoissant, & mon estime, que vous avez
 » méritée toute entière par votre conduite,
 » vous assure dès à présent les avantages d'une
 » fortune dont vous aurez lieu d'être satis-
 » fait. Suivez-moi. » Le duc sortit après avoir
 prononcé ces paroles, & se retira dans son
 appartement, le cœur pénétré de la plus vive
 affliction.

Emilie avoit été si consternée de l'arrivée
 imprévue de son pere, qu'elle en resta long-
 tems immobile; elle revint enfin de sa sur-
 prise. Combien de tristes réflexions s'offri-
 rent alors à son esprit! qu'elle en fut cruel-
 lement tourmentée! elle éprouva tout ce que
 la crainte & la confusion ont de plus dé-
 solant & de plus affreux. Mais rien ne l'ac-
 cabla tant que de s'être vue trahie par son
 amant. Lors même qu'elle s'en croyoit aimée
 autant qu'elle l'aimoit, Dubreuil avoit pu la
 sacrifier à l'espoir de s'assurer une fortune!

Quelle honte pour elle d'avoir soupiré si long-
tems pour qui le méritoit si peu.

Ciel ! quel étoit mon aveuglement, s'écria-
t-elle, & qu'on a bien raison de dire que la
passion couvre d'un voile épais les défauts
de ce que l'on aime ! Dubreuil n'est qu'un
fourbe. S'il me jure qu'il m'adore, c'est pour
me livrer à tout le ressentiment d'un pere que
j'offense. Ah ! ce qui fait ma plus grande peine,
ce n'est pas la crainte des effets de sa colere ;
je ne les ai que trop mérités ; montre , qui
causes tout mes maux , puisque j'ai pu m'avi-
lir jusqu'à t'aimer. Hé ! quel tems choisis-tu ,
malheureux , pour m'assassiner par la plus noire
des trahisons ! Celui même , où me flattant
d'avoir enfin touché ton cœur , où me livrant,
sans réserve , au seul plaisir de t'aimer , j'étois
prête à t'immoler mon nom , mon rang , ma
fortune , ce que je dois à mes parens , à moi-
même , tout enfin , excepté l'honneur. Que
dis-je , & que fais-je où ma fureur m'auroit
conduite ? Ciel ! je tremble à la vue de toute
ma foiblesse. Je ne l'avois pas connue jusqu'à
présent. Je m'étois reposée sur l'innocence de
mes vus : mais je ne sens que trop en ce
moment , que c'est un bonheur pour moi que
l'ingrat n'ait pas voulu jouir de toute sa vic-
toire. Pour qui donc étois-je prête d'oublier
tous mes devoirs ? pour une ame basse & lâ-
che

CONTE MORAL. 193

che qu'un vil intérêt guide : pour un scélérat qui n'a feint de m'aimer que pour me perdre ; à qui je n'ai pu inspirer aucun sentiment de pitié , ni de reconnoissance : & c'est pour lui ; c'est par lui que je viens de perdre l'estime & la tendresse de mon pere , & d'enfoncer le poignard dans le sein d'une mere qui m'adore ! C'est pour lui ; c'est par lui que je vais essuyer un traitement qui me couvrira d'un déshonneur éternel ! & je l'aimerois encore ! Non , non , il le faut haïr : il faut le détester. Je le dois : je le veux.

Ce fut à cette résolution que la triste Emilie s'arrêta. Ce fut avec le dessein de l'exécuter qu'elle se retira dans son cabinet. Mais bientôt succombant à la violence des divers mouvemens qui l'agitoient , elle fut obligée de se mettre au lit. La fièvre ne tarda pas à se déclarer , & ne fit qu'augmenter continuellement. La duchesse , que le duc avoit instruite de ce qui s'étoit passé , n'en fut pas moins outrée de colere que lui. Plus elle aimoit sa fille , plus elle sentoît vivement le tort qu'Emilie s'étoit fait. Elle accourut à son appartement pour l'accabler de reproches , & la préparer à supporter , du moins avec constance , le sort que son pere lui préparoit. Mais que devint-elle , en voyant l'état de sa fille ? Sa colere s'évanouit à l'instant : elle ne put

que mêler ses larmes à celles de cette fille si chere. Elle la plaignit. Elle partagea toutes ses douleurs. Elle l'exhorta, de la maniere la plus tendre & la plus persuasive, à se défaire d'une passion qui leur causeroit la mort à toutes deux. Enfin, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit ramener le calme dans le cœur de cette amante infortunée. Emilie pénétrée des bontés de sa mere, dont elle ne se croyoit plus digne, lui protesta qu'elle vouloit les mériter en étouffant un malheureux amour, dont jusqu'alors elle n'avoit pas connu tous les dangers. La duchesse, après l'avoir conjurée de se tranquilliser, la quitta pour passer chez le duc, qu'elle vouloit informer de l'état & des résolutions de sa fille. Il fut alarmé de l'un, & parut satisfait des autres; mais il ne relâcha rien du dessein qu'il avoit pris de la renfermer dans un couvent. Il recommanda seulement à la duchesse de prendre tous les soins possibles de la santé d'Emilie; sa faute ne la lui rendoit pas moins chere. La sévérité qu'il faisoit paroître venoit plutôt de l'excès de sa tendresse, que de l'offense faite à son autorité. Quelques jours se passerent sans que l'on vît aucun amendement à la maladie d'Emilie. La duchesse ne la quittoit presque pas. Elle lui prodiguoit sans cesse des conseils de mere & d'amie, pour l'aider à triompher d'elle-même.

plus aisément. Emilie l'assûroit, & peut-être le croyoit-elle ainsi, que son cœur étoit plus tranquille, & qu'elle sentoit sa passion diminuer de plus en plus.

Dubreuil n'étoit pas cependant dans une situation meilleure que celle d'Emilie. La colere du duc, que rien ne paroissoit pouvoir appaiser, avoit anéanti les espérances dont il s'étoit flatté. Tous les maux qu'il se reprochoit d'avoir causé à son amante, & la crainte d'avoir encouru sa haine, qu'il sentoit bien qu'il n'avoit que trop méritée, le plongèrent dans le plus noir chagrin. Il se soutint d'abord avec assez de constance; mais bientôt il lui fallut plier sous le poids qui l'accabloit. Il fut saisi d'une fièvre dont la violence l'obligea de garder le lit. Emilie en fut informée par hasard; & sur le champ, elle sentit combien elle étoit loin encore d'être la maîtresse de son cœur.

Dubreuil n'étoit plus ce monstre odieux, qui s'étoit porté, par des vues basses, à la trahir. C'étoit un amant généreux qui s'étoit immolé lui-même aux véritables intérêts de la personne aimée. Qu'on juge de l'effet qu'une idée si consolante dût produire sur le cœur de l'amante la plus tendre. Sa passion reprit toute sa force, & la fièvre s'accrut avec elle. La duchesse fut effrayée de la voir plus

agitée que jamais. Elle s'attendrit, & lui demanda, les larmes aux yeux, la cause d'un changement auquel elle ne s'étoit pas attendue. Emilie crut devoir ne lui rien déguiser. Elle lui peignit son amour avec des couleurs si fortes, elle fit si bien valoir le sacrifice de Dubreuil, & les effets qu'il avoit produit sur lui, que la duchesse ne pouvant résister à tant de raisons de travailler au bonheur de sa fille, lui promit, en l'embrassant, de faire tous ses efforts pour calmer la colere du duc, & pour le porter à lui donner Dubreuil pour époux.

Emilie concevant, à cette promesse, les espérances les plus douces, passa rapidement d'un excès de tristesse & d'abattement au comble de la joie. Elle remercia sa mere dans les termes les plus vifs. Elle l'assura qu'elle lui seroit une seconde fois redevable de la vie; & que les jours que son extrême bonté vouloit lui conserver, seroient tous employés à lui marquer son respect & son attachement.

La duchesse la quitta pour aller de ce pas même acquitter sa parole. Mais dès qu'Emilie fut seule, elle sentit son contentement altéré par des craintes & des inquiétudes. Elle n'osoit se promettre que son pere voulût se rendre aux prieres de la duchesse. Quelle apparence, en effet, qu'un homme revêtu des

plus hautes dignités de l'état, voulût donner à sa fille un simple gentilhomme destitué de tous les avantages de la fortune ? L'ambition, qui fut toujours la passion favorite des grands, leur fait chercher pour leurs enfans les établissemens les plus considérables. Il faut que les alliances qu'ils contractent, servent à l'augmentation de leur fortune, ou du moins à la soutenir. Que savoit-elle si son pere n'étoit pas prévenu des maximes ordinaires à ceux de son rang. Les réflexions que ces idées lui fournissoient, n'étoient guere propres à nourrir ses espérances.

Aussi lorsque la duchesse parla de cette alliance à son époux, il rejeta bien loin une semblable proposition. Il s'en offensa même. Il lui représenta tout ce que l'honneur & la gloire lui purent suggérer de motifs pour lui faire oublier un dessein qui leur paroissoit si fort opposé. La duchesse, en habile femme, ne voulut pas pousser plus loin cette tentative. La connoissance qu'elle avoit du caractère & de l'esprit de son mari, l'empêcha de heurter de front ses sentimens. Elle entreteint cependant Emilie dans l'espérance dont elle l'avoit flattée. Elle lui recommanda de ne songer qu'au rétablissement de sa santé, d'avoir soin d'écarter toutes les idées qui pourroient l'affliger, & de ne point s'arrêter à celles qu'un

premier refus de la part de son pere lui pou-
voit donner.

Quelques jours après elle remit l'affaire sur le tapis. Elle fit faire attention au duc sur l'ancienneté de la maison de Dubreuil , sur les richesses & les honneurs dont ses ancêtres avoient été comblés. Elle le fit ressouvenir que cette maison ne le cédoit en rien à la leur. Elle s'étendit sur le mérite & les bonnes qualités de ce jeune gentilhomme , digne par ses vertus d'une meilleure fortune. Elle lui dit qu'il ne tenoit qu'à lui de réparer l'injustice du sort , qu'il falloit laisser aux ames vulgaires les idées communes , qu'un cœur généreux & bien placé devoit penser autrement , & se conduire sur d'autres principes ; que rien n'étoit plus digne de lui que de remettre dans son premier éclat une maison tombée dans l'abaissement par une foule de disgraces qu'elle n'avoit point méritées ; que Dubreuil étoit digne de cette faveur par son respect pour eux , par son attachement à leurs intérêts , & par les services qu'il leur avoit rendus ; qu'il ne lui manquoit qu'un rang distingué pour faire briller aux yeux de toute la France son courage & ses grandes qualités ; que les marques qu'il avoit données de sa modération à l'égard de leur fille , à laquelle on pouvoit dire qu'il avoit conservé l'honneur,

méritoient qu'il la lui donnât comme une récompense de sa vertu , qui devoit passer pour être d'autant plus héroïque , qu'il étoit prévenu pour Emilie de la plus ardente passion.

Sa reconnoissance , poursuivit la duchesse , pour une faveur qu'il a si peu lieu d'espérer , doit vous répondre du bonheur constant d'une fille que vous chérissiez encore malgré son égarement. Quelle douce satisfaction pour un pere que celle de pouvoir assurer ainsi la félicité de ses enfans ! Il est vrai qu'Emilie s'est en quelque sorte rendue indigne de vos bontés ; vous pouvez , sans injustice , la punir d'un engagement de cœur que vous êtes en droit de condamner ; mais songez qu'au fond , ces sortes de fautes sont involontaires , & qu'il vous sera plus glorieux de lui faire éprouver l'indulgence d'un pere tendre , que la sévérité d'un juge inflexible. En la confinant dans un cloître , sans vocation , vous condamnez ses yeux à des pleurs intarissables ; vous livrez son cœur au désespoir le plus affreux ; vous l'enlevez à mon amour , à votre tendresse , & nous la perdons l'un & l'autre pour jamais. Quel reproche n'aurez-vous pas à vous faire d'avoir causé , par votre rigueur , la ruine & les malheurs de votre propre sang ?

L'amour , & la considération que le duc avoit pour sa femme , & l'estime & l'amitié

tié dont il étoit prévenu pour Dubreuil; la tendresse qui se réveilla dans le fond de son cœur pour Emilie, toute criminelle qu'elle lui paroissoit: tout lui parla fortement en faveur de ces deux amans. Il ne put résister davantage à la voix de la nature, qui le sollicitoit en faveur de sa fille. Dans un moment elle triompha de ses répugnances; & toutes ses idées de grandeur & d'ambition s'évanouirent. Mais ce qui le détermina principalement à faire à Dubreuil l'honneur de le recevoir dans son alliance, fut la sagesse de cet amant. Dubreuil jeune, bien fait, amoureux, adoré d'une des plus belles filles du monde, & Dubreuil plus occupé de la gloire de sa maîtresse, que du soin de satisfaire sa passion, lui parut un phénomène qui méritoit de fixer ses regards & son admiration. Digne effet d'une vertu rare, qui sait captiver les cœurs, & faire revenir tout-à-coup les esprits de leurs préventions!

Le duc répondit donc à la duchesse, qu'il ne s'opposoit plus à l'alliance qu'elle lui proposoit. Comme alors Emilie & Dubreuil commençoient à ne plus garder la chambre, on les fit venir aussi-tôt l'un & l'autre. Le bonheur inespéré qu'on leur annonçoit, eut d'abord quelque peine à trouver croyance dans leurs esprits. Dubreuil, sur-tout,

qu'Emilie n'avoit point revu depuis le fatal entretien qui lui avoit causé tant de maux , & que , pour se conformer aux intentions de la duchesse , elle n'avoit point instruit des bontés & des projets de sa mere : Dubreuil ne pouvoit revenir de son étonnement. Ils se jetterent l'un & l'autre aux pieds du duc & de la duchesse , & leur exprimerent tour-à-tour les sentimens de leur reconnoissance , avec tant de vivacité , qu'ils leur firent verser des larmes en abondance. A l'instant même le duc écrivit au Roi , pour le supplier de donner son consentement à ce mariage , & d'agréer en même tems la démission de son régiment en faveur de Dubreuil.

Ce prince , dont la clémence & la bonté composoient l'aimable caractère , accorda tout ce que le duc lui demandoit , quoique bien informé que la famille de Dubreuil avoit été dans des intérêts contraires aux siens. Ce fut à la tête de ce régiment que Dubreuil justifia dans la suite le jugement avantageux que la duchesse avoit formé de son courage & de ses autres belles qualités.

Cependant on fit les préparatifs pour la solemnité des nûces de nos deux amans. Tout y fut brillant & magnifique , & les gens éclairés & sages qui connoissoient le mérite de Dubreuil , applaudirent hautement au choix

du Duc. Le jeune & vertueux gentilhomme ; devenu possesseur de la belle Emilie , regarda quelque tems son bonheur comme un songe ; mais son aimable épouse continuant toujours à le combler des témoignages d'un amour inaltérable , il trouva dans sa possession un bonheur réel & solide. Elle n'avoit aimé que cet amant , elle n'aima que son époux , & toute la suite de sa vie fut la pleine justification de sa vertu , que les emportemens de sa passion avoient donné lieu de soupçonner.





L' H O M M E
F R I V O L E
E T
L A F E M M E
C O N S É Q U E N T E.
C O N T E.

L'ESPRIT n'a pu corrompre les mœurs sans inonder la société de vices & de ridicules. Une fausse vanité a fait éclore, pour ainsi dire, des caractères; & la sottise, qui toujours s'est distinguée par l'imitation, a profité de l'occasion qui s'offroit. On a donc vu naître des originaux & des copies.

Un de ces derniers individus étoit né avec les qualités du cœur & de l'esprit; il ne lui manquoit que le jugement. Si l'estime avoit pu lui suffire, il fût parvenu à la distinction par les sentimens & par les vertus; il ambitionna la célébrité; n'ayant rien d'original, il fut contraint de suivre des modèles.

Porté par la vanité dans la route de l'er-

reur, le faux éclat dût décider sa marche. Un fat brilloit dans cette route. C'étoit un soleil nouveau. Toutes les femmes osoient le fixer & le suivre; en les égarant, il les charmoit. Monfalve, ébloui par ses rayons, commença à imiter leur jeu perfide, & devint bientôt un petit astre. Il vit quelques regards se tourner favorablement vers lui; il entendit des mots flatteurs; bientôt des hommages plus réels lui apprirent qu'il pouvoit se promettre un culte. Il dirigea vers le despotisme ses idées ambitieuses; & toute sa conduite ne fut plus qu'une conséquence de sa prétention.

Les premiers pas qu'il fit dans la carrière ne coûtèrent rien à son cœur. Ce cœur étoit naturellement bon; il avoit déjà vu couler quelques larmes, & il auroit pu en être ému; mais l'ivresse des premiers succès ne permet pas ce retour sur soi-même, qui favorise la pitié pour les autres.

L'histoire de ses conquêtes n'offrant que des victimes, je n'entreprendrai pas un tableau fait pour révolter. Dans ce genre, l'on doit craindre de donner des leçons, en éclairant des forfaits. Mais une dernière aventure met Monfalve dans une situation où tout instruit utilement. Les plus petits détails y produisent de l'intérêt, parce que c'est l'homme défabusé, honteux de ses succès, convaincu

par ses remords , rétabli par ses regrets. Je puis me livrer à mon zele , & me fier à mes motifs.

La mort avoit séparé depuis quelques mois une femme charmante d'un de ces mortels encore plus insipides qu'indifférens, trop communs dans l'empire de l'hymen. Mme. de Rémonval effaçoit la beauté par les graces , & les graces par la physionomie ; les plus beaux traits étoient unis à la plus parfaite raison. Un esprit profond , sans affecter de penser ; une ame sensible , sans montrer cette délicatesse qui n'est que la chimere de l'imagination , un cœur tendre , sans se laisser gouverner par le besoin de son cœur ; telle étoit la femme que l'amour avoit chargé de corriger Monsalve.

Elle le vit, pour la premiere fois , dans une maison où ils étoient invités à dîner l'un & l'autre. Le bruit de ses perfidies avoit déjà frappé son oreille. L'image qu'elle s'en étoit tracée , étoit celle de la prévention. Ses regards lui furent plus favorables , soit que devant une femme qui avoit des principes, il crut devoir bannir les faux airs , soit que Mme. de Rémonval lui imprimât ce respect qui donne tout-à-coup une nouvelle physionomie , soit enfin qu'elle eût la vue assez pénétrante pour pénétrer dans une ame qui se

voile par des défauts empruntés, elle soupçonna d'abord l'intérieur de Monsalve. Ce premier préjugé entraîna une nouvelle attention. Il est dangereux de se livrer à ce genre de curiosité, quand on a l'ame sensible. Mme. de Rémonval, dès-lors, ne devoit plus examiner qu'elle-même. Plus attachée à ses découvertes, à mesure qu'elle étoit plus contente de leur objet, elle entra dans les replis de l'ame dont elle devenoit la caution, & elle y vit le sentiment & le naturel tous les jours immolés à une frivolité artificielle.

Ce fut là l'effet d'une premiere étude. Mme. de Rémonval la crut désintéressée, & se permit de rêver à l'espece de phénomène qu'elle avoit expliqué. Elle revit plusieurs fois Monsalve. Il devenoit dangereux pour elle de l'examiner encore : la curiosité étoit satisfaite; la vertu pouvoit être compromise. Elle fit cette réflexion, & ne cessa cependant de chercher son ame dans ses yeux, qui étoient les plus tendres du monde. Il vint enfin un moment où elle fut obligée de se rendre compte de ses motifs. Le trouble dissipa la sécurité.

Si l'hommage de la fatuité avoit pu suffire à Mme. de Rémonval, les regards de Monsalve l'auroient tranquilisée. Dès le premier mo-

ment, il avoit paru la distinguer; & depuis quelques jours, son empressement annonçoit sa résolution. Mais il falloit de l'amour vrai & non des soins, des qualités & non des agrémens, à une ame dont tous les mouvemens étoient soumis à des principes. Mme. de Rémonval, qui raisonnoit & qui n'étoit point vaine, n'eut pas l'imprudence de croire que ses charmes suffiroient pour produire la révolution qu'elle étoit contrainte de désirer. Elle avoit vu des ressources dans le cœur qu'elle vouloit attendrir; elle pensa à les employer.

Ce projet exigeoit un plan. L'esprit, l'amour & la beauté peuvent tout entreprendre. Lorsqu'elle eut bien réfléchi, Monsalve reçut la lettre qui suit :

» La gloire a souvent trompé les héros à
 » qui la nature avoit fait un cœur. Les lar-
 » mes que vous avez fait répandre sont com-
 » parables au sang qu'ils ont fait couler; &
 » malgré vous, sans doute, votre ame n'a
 » pas été plus exempte de pitié que la leur.
 » Un objet que vous ne connoissez pas, que
 » vous intéressez, & qui vous examine, croit
 » vous avoir défini, & se propose de vous éclair-
 » rer. Il est né, peut être, pour faire le bonheur
 » d'un être sensible; vous êtes né sensible
 » vous-même, & vous n'êtes pas heureux. Des

» conquêtes ont flatté votre amour-propre ;
 » des victimes ont troublé votre repos. Son-
 » dez votre cœur , connoissez vos inté-
 » rêts , osez vous avouer vos besoins ; vous
 » quitterez une carrière où tous vos succès
 » sont payés par un effort , & punis par un
 » regret. »

Il falloit que celle qui avoit tracé cette lettre se déguisât aux yeux qui l'avoient lue. Monsalve, fidelle à son habitude, devoit abuser du bonheur d'intéresser, & saisir l'occasion d'augmenter sa liste. Mme. de Rémonval qui avoit tout prévu, s'étoit depuis quelques jours, imposé la loi pénible d'affecter beaucoup de coquetterie. Son projet étoit de devenir rivale d'elle-même, & d'exercer un double empire sur l'objet qu'elle vouloit subjuguier.

Monsalve, en lisant la lettre, s'y étoit vu comme dans un miroir. Ce coup d'œil, préparé par son cœur, qui souvent avoit eu des regrets, auroit produit, peut-être, le desir de jouir de lui-même dans une nouvelle existence ; mais Mme. de Rémonval, ornée des graces qu'elle s'étoit composées, charmoit son imagination.

C'étoit ce qu'elle avoit désiré. En résistant à l'impression qu'avoit dû produire une première preuve de sentiment, il donnoit le
 tems

tems de l'attaquer par des preuves plus sensibles ; elle jugeoit qu'il falloit des impressions profondes pour obtenir un égal avantage sur l'esprit & sur le cœur.

Quelques jours après il vit terminer , à son gré , par voie de médiation , un procès considérable dont il étoit contraint de ne rien espérer. Il fut bientôt qu'il avoit cette obligation à la main généreuse qui lui avoit écrit ; il alloit prendre la plume , & s'acquitter. La lettre avoit été relue ; la reconnoissance mene à l'amour ; déjà il sentoît les mouvemens qui résultent de l'union de ces sentimens.. Un billet de Mme. de Rémonval lui apprit qu'elle consentoit à un entretien qu'il avoit désiré , & que le soir elle seroit chez elle. Toutes ses idées s'évanouirent.

Mme. de Rémonval , qui avoit étudié l'art de se contrefaire , parut le soir une divinité. Jamais les attraits de l'esprit ne seconderent mieux les charmes du corps. Les astres brillent moins. Tandis que les yeux de Monfalve étoient éblouis de l'éclat du spectacle , sa vanité lui promettoit le bonheur de la conquête. Des yeux pleins d'amour démentroient la coquetterie des manières. Il se voyoit aimé , tandis qu'on le défioit de plaire. Déjà certain du succès , son perfide amour-propre songeoit au sacrifice. Cependant ce pro-

jet inhumain étoit démenti par le sentiment & par la réflexion. Il se disoit qu'un engagement sincère avec un objet aussi charmant seroit préférable à la coûteuse & fausse félicité de la réputation. Mais l'orgueil conduit impérieusement au crime, même en permettant de raisonner sur le bonheur.

Après cet entretien, qui annonçoit la victoire, il sentit diminuer l'enjouement. L'imagination se tourna vers l'inconnue qui avoit des droits plus particuliers sur le cœur. Des réflexions, nées de la sensibilité, produisirent la résolution de lui écrire. Un nouvel incident l'empêcha de suivre son projet. La mort subite d'un colonel laissoit un régiment vacant. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour obtenir la préférence sur des rivaux estimés. Il part pour Versailles; il trouve une liste immense de concurrens; il n'a que des titres & des recommandations peu capables de le rassurer. La vivacité de ses démarches ne le sauve pas du découragement; il en voit même l'inutilité; déjà il songe à prévenir un refus, en discontinuant ses poursuites; un billet, tracé par la main qu'il chérit déjà, lui apprend qu'il est nommé; il vole chez le ministre, la nouvelle lui est confirmée.

Dans son transport il écrit, & la vérité

C O N T E M O R A L. 2^{TE}

conduit sa plume. Il demande à connoître l'objet à qui il doit jusqu'au bonheur de penser. Ses expressions sont celles de l'enthousiasme; il jure que chaque instant va produire une réflexion plus favorable à l'amour.

Mme. de Rémonval, en lisant cette lettre, dut croire qu'elle ne le verroit plus qu'en se faisant connoître; qu'entraîné par l'amour, séduit & corrigé par un sentiment qui renfermoit tant de leçons, il renonçoit pour jamais à la frivolité. Dans sa prévention, elle écrit, mais sans se nommer; elle donne un rendez-vous; elle peint tout ce que la passion peut inspirer, tout ce que peut ressentir un cœur honnête en recevant le prix qui lui est dû. L'amour ne fournit pas seul les expressions: il est une volupté attachée au plaisir de communiquer la sagesse de ses principes; l'ame en jouit, & se livre au transport que cette idée inspire; elle rend sa situation avec des expressions enflammées; elle fait sentir que, livrée au plaisir d'adorer son ouvrage, le bienfait dont on la remercie, ne peut exiger autant de reconnoissance, que son bonheur lui en impose. Jamais l'esprit n'a mieux servi l'amour par la délicatesse des idées.

Monfalcone, pénétré de ce qu'il vient de lire, y trouve sa dernière leçon. Dans l'ivresse de cet état où jette un repentir heureux, il

212 L'HOMME FRIVOLE, &c.

voudroit être déjà aux genoux de l'objet qu'il admire & qu'il aime. Sa montre est vingt fois consultée ; les heures coulent trop lentement. Dans son agitation il se rappelle ses crimes. Quel regard il porte au fond de son cœur ! combien il s'humilie ! combien il trouve de plaisir à s'accuser ! combien il sent qu'il aimera mieux chaque jour ! Le voile , à jamais déchiré , ne peut plus arrêter les effets du rayon qui l'éclaire ; l'erreur n'a plus d'empire , c'est le regne de l'amour.

Il étoit prêt à partir lorsque le comte d'Orsigny entra chez lui. J'ai parlé d'abord d'un astre qui brilloit dans la sphere de la fatuité. J'ai dit que son éclat éblouissoit toutes les femmes , que son exemple avoit égaré l'esprit foible & léger de Monsalve. C'étoit de d'Orsigny que je voulois parler. Vainqueur né du sexe qui cede avec facilité aux ridicules brillans , il pouvoit se vanter d'avoir formé moins de projets qu'il n'avoit fait de conquêtes. Beaucoup de folles l'avoient prévenu ; la bonne fortune étoit devenue sa destinée.

Il n'y a point de conquérant qui n'éprouve des revers. D'Orsigny étoit épris de Mme. de Rémonval , & ses soins n'obtenoient qu'un aveu poli de leur inutilité. Un fat ne peut jamais voir la source de la résistance qu'il

éprouve , dans le mépris qu'il inspire. Le comte soupçonna un engagement ; il en chercha l'objet ; il découvrit l'intrigue de Mme. de Rémonval. Curieux des plus petits détails , il fut jusqu'aux expressions de la lettre passionnée que lui avoit écrite Monsalve. Le caractère de cet écrit lui fournit plus d'un moyen de vengeance. Avec de ces ressources , il alla chez Monsalve , & lui parla gravement en ces termes :

Les hommes comme nous gouvernent la moitié du monde ; mais notre empire fondé sur l'enthousiasme est détruit par la foiblesse. Vous venez de nous porter un coup mortel. Une femme vous écrit qu'elle vous aime ; vous parle raison , parce qu'elle a peu d'esprit ; vous conseille les qualités solides , parce que les agrémens vous rendent trop supérieur à elle ; & tout de suite cet homme qui plane au dessus de ces têtes superbes , tombe aux genoux d'un objet commun , & jure d'y ramper à jamais ? Je vous proteste qu'il y a peu de révolution égale à celle dont vous venez de donner l'exemple scandaleux.

Monsalve interdit , & toujours foible , rougit devant son juge. Je sens , dit-il , en cherchant ses expressions , que ma conduite , à cet égard , forme un préjugé contre moi ; mais le projet que je cache me justifiera ; le public dé-

trompé devient admirateur plus ardent, & la femme que j'abuse par mes expressions, immolée bientôt à mon système. . . Non, Monsieur, reprit d'Orsigny, c'est un aveu auquel je n'ajoute point foi ; c'est un détour qui prouve un mal sans remède ; déjà vous êtes si séduit, & si content de votre esclavage, que vous ne pouvez plus ni rougir ni changer. S'il étoit vrai que vous eussiez des projets, vous auriez ri de mes alarmes ; votre front, que couvre le nuage du mystère, se fût dévoilé à mes yeux par l'air brillant que donne un grand dessein. Je vous devine, & je vous accuse ; la sincérité est mon devoir ; ce moment vous plongé dans tout l'opprobre. . . En bien, reprit Monsalve qui s'étoit remis, je conviens que mon cœur a cédé au charme des bienfaits ; je conviens qu'éclairé par des maximes, j'ai rougi de combiner des horreurs, & de n'avoir que de coupables plaisirs. J'ajoute que la femme à qui vous prêtez une existence si commune, vous a été peinte bien infidèlement, on éprouve ici de vous un outrage peu réfléchi. Elle est belle, elle est tendre, elle est généreuse ; l'esprit égale la beauté ; & la raison, formée par le sentiment, n'est qu'un charme de plus, par l'usage qu'elle en fait. . . Voilà, dit d'Orsigny, en se levant, le roman le mieux écrit & le délire le plus complet. Apprenez, Mon-

sieur , que lorsque je fais une démarche , je fais ce que je dis , & que j'ai toujours soin de me convaincre , avant que de songer à instruire. Votre inconnue est un objet ordinaire , confondu dans la foule , depuis qu'il existe : la fureur de se distinguer est le motif de sa conduite avec vous ; ce motif est déjà connu. Au rendez-vous , où elle vous attend , elle vous apprendra qu'elle a voulu vous punir de vos triomphes. Victime & dupe , vous n'aurez plus d'autre sentiment que la honte , & d'autre ressource que la retraite. Adieu , Monsieur , j'ai dit ce que j'ai dû vous dire ; j'ai rempli mon devoir , & je quitte un homme déjà perdu pour moi . . . Non , reprit Monsalve , frappé de ce qu'il venoit d'entendre , décidé par ce qu'il avoit à craindre , redoutant les sarcasmes de d'Orsigny , le jugement du public , la perte de sa réputation , la fin d'un regne , que , pourtant il ne regardoit plus que comme un songe ; non , dit-il , vous ne me quitterez point ; je vous crois , & je prends mon parti ; mais je vous ai montré de la foiblesse , & je veux la justifier. Si vous sachiez comme cette femme fausse raisonne sur l'amour ! Avec quel art elle a su me faire trouver du néant dans ma gloire , du vuide dans mon cœur , de la cruauté dans nos maximes , de la honte dans nos triomphes , le bonheur enfin dans un ar-

tachement sincere ! Ah ! si vous aviez lu son billet enchanteur , vous auriez eu mon cœur pour y répondre . Mais c'en est fait , & vos discours sont un oracle pour moi . Dans une heure tout sera réparé ; dans une heure mon imprudence tournera à mon avantage ; j'écrirai , non comme un homme instruit & piqué du piège qu'on m'avoit rendu , mais comme un être insensible , incapable de renoncer à son habitude , & qui ne peut accorder à la reconnaissance que le sacrifice du droit qu'on lui a donné d'ajouter un nom à tant d'autres .

D'Orsigny ne doutant pas de sa sincérité , & enchanté de sa résolution , le quitta en lui promettant de faire passer dans tous les esprits l'admiration la plus juste , lorsqu'il auroit rempli l'engagement le plus sage .

Resté seul , il se rendit compte de ses mouvemens secrets . Son cœur ne pouvoit regretter une femme qui n'avoit eu que des desseins injurieux ; mais dans les dispositions qu'elle avoit fait naître en lui , il s'étoit peint le bonheur d'un tendre engagement . Il avoit défini cette gloire qui coûte des forfaits ; il s'étoit dit , je ne contrarierai plus mon penchant ; je serai tout à moi , tout à l'objet de ma flamme ; j'aurai cette sécurité , qui est le plus grand charme de la vie , quand on la doit au sentiment . Il falloit perdre toutes ces

idées , renoncer à une existence aussi douce , se reproduire sous une forme odieuse. Son ame étoit dans un état de révolte.

Il se traîna enfin à son bureau , comme les victimes vont à l'autel. Il soupira , lorsqu'il eut tracé & cacheté l'arrêt terrible qu'il venoit de prononcer contre lui - même. Deux heures après l'avoir fait partir , il se rendit chez Mme. de Rémonval pour reprendre le rôle honteux & cruel d'homme à bonnes fortunes , ou plutôt pour trouver quelque dissipation auprès d'elle.

Mme. de Rémonval , plongée dans le désespoir , après avoir lu une déclaration aussi formelle , alloit y répondre par tout ce que le dépit & l'amour peuvent inspirer , lorsqu'un événement changea sa situation. D'Orsigny s'étoit vanté de sa trahison. Un ami de Mme. de Rémonval , qui en étoit instruit , & qui l'étoit également de ses sentimens pour Monfalcon , vint lui apprendre tous les détails de l'entretien que d'Orsigny avoit eu avec lui. Touchée des expressions que Monfalcon y avoit employées , & des combats qu'il avoit éprouvés , elle jugea qu'il lui restoit des ressources dont elle pouvoit faire l'usage le plus heureux , elle songea à les employer d'une manière qui pût ajouter au plaisir du succès par l'invention.

Monfalve arriva au moment qu'elle achevoit de former son plan. L'accueil sérieux qu'elle lui fit le mit à portée de commencer la conversation. J'ai passé deux jours sans vous voir, lui dit-il avec contrainte, & votre accueil m'apprend que vous daignez vous en plaindre ? Je pourrois m'excuser fans peine, mais j'aime mieux jouir un moment des effets de votre prévention. . . Il est vrai, dit Mme. de Rémonval, que je ne suis pas contente de vous ; mais vous vous trompez à mes motifs, & je vais vous dissuader, en vous éclairant sur des choses plus sérieuses que le tort dont vous vous accusez. Oublions, Monsieur, le caprice qui nous lia un moment ; à cet égard, tout étoit dit avant les deux jours qui se sont écoulés. J'avois voulu vous plaire, vous aviez eu le même dessein ; aimables l'un & l'autre, nos desirs avoient été satisfaits ; un regard nous l'avoit appris ; nous n'avions plus rien à nous dire, nos vœux ne pouvoient aller plus loin ; notre caractère & nos usages nous interdisent l'amour. Peut-être aurois-je pu vous distinguer encore quelques instans ; un incident borna le cours de mes idées. J'appris par une de mes amies qu'elle vous aimoit, qu'elle vous l'avoit écrit, qu'elle vous l'avoit prouvé par des procédés généreux. Ne vous aimant point, je n'étois pas sa rivale ; l'aimant beau-

coup, je fus sa confidente. Elle m'a tout avoué. Qu'ai-je appris ? Qu'avez-vous fait ? Quelle résolution avez-vous prise ? Savez-vous qui vous avez sacrifié ? Connoissez vous le monsieur qui vous a conduit ? Apprenez, Monsieur, que mon amie unit tous les charmes à toutes les vertus, qu'elle vous adore, qu'elle est noyée dans les larmes, & que le trait affreux dont vous avez percé son ame, fut mis dans vos mains par celle d'un rival. Oui, Monsieur, d'Orsigny l'aime, & en est détesté ; il a su son secret, & a signalé sa vengeance ; il en jouit, il en abuse, il la raconte ; voilà l'homme à qui vous vous êtes fié.

Monfalcon, interdit & pénétré, exprima ses sentimens de la maniere la plus forte ; il protesta que son ame éclairée voloit vers l'inconnue ; il jura qu'il puniroit d'Orsigny. Non, Monsieur, reprit Mme. de Rémonval, la rivalité excuse l'homme que j'accuse ; dans le monde, l'amour n'est qu'un jeu d'adresse ; vous devez oublier d'Orsigny. Mais oublierez-vous ces réflexions si sages que vous avez faites ; tandis qu'il vous abusoit ? Oublierez-vous que vous avez eu le bonheur de rentrer en vous-même, d'apprécier cette frivolité qui vous trompa, ces plaisirs qui vous avilirent ? & lorsque vous aurez joui du cœur qui vous a prévenu, qui vous a mérité, de ce cœur à

qui vous devez le plaisir de sentir , de penser , de rougir & d'être juste , ferez-vous assez barbare pour donner un exemple effrayant à la femme sensible qui se fiera à des remords. Non , Madame , non , s'écria Monfalcone , vos discours passent dans le fond de mon cœur. Recevez ici tous mes sermens pour votre amie ; pardonnez-moi pour elle le crime affreux que j'ai commis. Ce que j'éprouve est du désespoir , de la fureur ; ma passion & mon bonheur sont subordonnés à mes remords ; nommez-moi l'objet que votre bonté m'embellit , qu'elle me rend sacré , & je vous jure que mes yeux , ma honte , mes transports lui répondront. . . Ah ! Monfalcone , s'écria Mme. de Rémonval , il vous entend , il vous croit , il vous pardonne. . . Quoi ! dit Monfalcone , en tombant à ses genoux , c'est vous ; c'est Mme. de Rémonval , c'est la femme la plus intéressante & la plus belle. . . Je succombe à mes mouvemens , je meurs de mon bonheur ; non , jamais , jamais... Ne poursuivez pas , dit Mme. de Rémonval ; laissez-moi la foible inquiétude qui me peut rester ; en la conservant , je vous prouve mieux mon amour. Cependant n'oubliez pas que j'ai voulu vous plaire sous toutes les formes ; que j'y ai employé tous les moyens ; que je vivois tranquille , & que le feu que je nourris doit consumer mon ame ,

CONTE MORAL. 221

s'il ne passe pas dans la vôtre... Monsalve renouvella ses sermens. Des expressions plus vives , un regard plus tendre , des larmes prêtes à couler , lui apprirent qu'elle pouvoit s'y fier. L'hymen les confirma , & les couronna quelque tems après.





SILVIE.

CONTE PASTORAL.

DANS les campagnes fleuries de la Thes-
salie est une vallée délicieuse que les poètes
ont chanté sous le nom de Tempé. Ce lieu
charmant, dominé par l'Olympe, étoit sou-
vent la retraite des Muses. Les divinités
prenoient plaisir à se communiquer aux for-
tunés habitans de cet asyle champêtre. Les
Nymphes folâtroient avec les bergers, & les
Satyres des bois devenoient enjoués & moins
farouches à l'aspect d'une jolie bergere. On a
vu de vieux Faunes soupirer, & faire reten-
tir les échos de leurs plaintes amoureuses.
Diane préféroit le séjour de Tempé à celui
de Délos. Elle poursuivoit avec ses Nym-
phes les faons timides & les biches effrayées
qui fuyoient dans les vallons pour éviter les
traits de la déesse.

L'aimable enfant de Cythere s'échappoit
quelque fois de la cour bruyante des ris &
des jeux. Seul & sans éclat, il venoit goû-
ter à Tempé cette douce tranquillité qui fuit
les grandes villes. Tantôt, couché sur un

CONTE MORAL. 223

lit de roses, il méditoit quelques ruses agréables ; tantôt , caché dans un feuillage , il surprenoit la jeune amante qui , se croyant sans témoins , se livroit sans réserve aux tendres impressions de son cœur. La présence de l'Amour animoit toute la nature. Les autels de gazon , élevés par les Nymphes & les bergeres , attestoient par-tout sa puissance. Le ramage des oiseaux étoit le plus doux. Zéphire caressoit les fleurs avec plus de vivacité. Tous les êtres sembloient s'unir dans un transport universel pour rendre hommage au Dieu qui regne sur tout l'univers.

Une seule beauté étoit insensible. Sylvie , attachée au culte de Diane , fuyoit l'amour & ses douceurs. Lorsqu'elle entendoit célébrer ses louanges , elle sourioit avec mépris. Un enfant , disoit-elle , un enfant voudroit tout enchaîner sous ses loix !

Les bergeres s'entretenoient souvent de la beauté de Sylvie. Le dépit entroit presque toujours dans les louanges qu'elles lui prodiguoient. J'ai vu , disoit un jour la jeune Iris , j'ai vu mon berger soupirer en la voyant ; la folâtre Philis disoit avec un souris malin , que le tendre Eudymion s'étoit arrêté pour contempler Sylvie , & que Diane avoit rougi.

Parmi tous les bergers on distinguoit facilement le jeune Hilas. Il n'avoit vu que

seize printems ; & son cœur soupiroit sans cesse pour l'insensible Sylvie. Tous les jours, au lever de l'aurore , il jonchoit de fleurs le seuil de sa cabane, il entouroit sa houlette de guirlandes , mais des soins si touchans ne pouvoient attendre cette beauté sévère. Lorsqu'un amant osoit exprimer les sentimens qu'elle avoit fait naître, elle fuyoit. C'est ainsi qu'on vit fuir Daphné lorsqu'elle fut poursuivie par Apollon. Les Dieux punirent cette nymphe inhumaine , & la changerent en laurier. On voit encore à Tempé cet arbre fatal, monument du triste sort de la fille du vieux Pénée. Ce fleuve, penché sur son urne, déplore le malheur de sa fille , & semble desirer qu'elle eût été moins cruelle. Lorsque le printemps couronné de fleurs commence à sourire, les bergers & les bergeres s'assemblent autour du laurier, & chantent des hymnes en l'honneur d'Apollon. Jeunes filles, disent les bergers, que l'aventure de Daphné vous apprenne à ne point fuir un amant chéri. Ces mots font sourire les bergeres innocentes ; elles promettent, au fond de leur cœur, de n'être point cruelles, pour ne point partager le sort de la nymphe.

Pour plaire aux yeux de Sylvie, Hilas ornoit en vain son chapeau de fleurs. En vain il unissoit les tendres accens de sa voix à la douce

douce mélodie de son chalumeau. Lorsqu'il rencontroit sa bergere, son cœur étoit vivement agité. Il vouloit parler ; mais, déconcerté par un seul de ses regards, il se taisoit, soupiroit, & baissoit les yeux. Silvie feignoit de ne point entendre ce langage. La chasse étoit l'unique amusement auquel elle fût sensible. Souvent, abandonnant son troupeau dans la prairie, & confondue avec les nymphes de Diane, elle parcouroit les plaines & les vallons. Hilas suivoit de loin cette troupe aimable & enjouée ; car alors aucun mortel, excepté Endymion, n'osoit paroître aux yeux de la déesse. La déplorable aventure d'Actéon effrayoit tous les bergers. Au déclin du jour, Diane avoit coutume de congédier ses nymphes. Les unes faisoient les préparatifs de la chasse suivante, les autres se réfugioient dans les bosquets, où elles étoient attendues par les Faunes rusés.

Un soir Silvie, fatiguée de la chasse, s'étoit endormie dans un bocage. Le hasard, ou plutôt cet instinct fatal qui guide les amans, y conduisit Hilas. La surprise & l'admiration le rendent immobile. Les yeux fixés sur sa bergere, il dévore en silence les charmes qui s'offrent à sa vue. A la moindre agitation des feuilles, il craint d'interrompre un sommeil si favorable pour un amant. Les

beaux yeux de Silvie qui sont fermés, n'intimident plus par leur éclat. Sa tête est appuyée nonchalamment sur son bras. Son arc & son carquois sont à ses côtés. Des guirlandes de fleurs, entrelancées avec ses longs cheveux, dérobent aux regards avides les trésors de son sein. Hilas, le timide Hilas s'avance lentement. Ah ! s'il osoit appliquer ses lèvres brûlantes sur ce bras arrondi par les Grâces ! Il ose, & la bergere ne se réveille point. Une bouche vermeille l'invite à cueillir un baiser. Imprudent, que vas-tu faire ? Mais, c'en est fait, il n'écoute que ses transports. Un second baiser est bientôt ravi. Silvie ouvre ses beaux yeux ; elle les promène languissamment autour d'elle. Elle aperçoit le berger. Confuse d'avoir été surprise, ses joues s'enflamment. Le dépit éclate dans ses regards. Elle veut fuir : Hilas l'arrête, & se précipite à ses pieds. Téméraire berger, s'écrie-t-elle, as-tu donc oublié que j'appartiens à Diane ? A ces mots Hilas est confondu. (Les amans sont timides.) Il leve les yeux, mais il ne voit plus Silvie ; elle a déjà disparu.

Le malheureux berger se désespère. Il prend les bois & les prairies à témoins de la cruauté de sa bergere. Toute la nature se conforme à sa triste situation. Philomèle oublie ses propres malheurs pour partager les siens. Les ten-

Les oiseaux cessent leur ramage pour entendre
 ses plaintes. Echo soupire avec lui, & le mur-
 mure d'un ruisseau qui coule à ses côtés devient
 plus doux. Le folâtre zéphyr n'agite plus le
 feuillage des arbres. Un profond silence regne
 autour de lui ; il le rompit enfin : » Insensible
 » Silvie, rien ne peut attendrir ton cœur plus
 » dur que les rochers ! Que faut-il, cruelle,
 » que faut-il donc pour te plaire ? Au
 » lever de l'aurore, lorsque la tourterelle fait
 » entendre dans nos champs les doux accens
 » de sa voix, je te suis dans les campagnes.
 » Dans l'ardeur brûlante du midi, je prépare
 » le bosquet assez fortuné pour te procurer son
 » ombrage. Hélas ! que n'ai je point fait ? J'ai
 » dédaigné pour toi les bergeres de nos ha-
 » meaux. Hier je traversois la prairie. Les naïa-
 » des, qui folâtroient sur les bords des fontai-
 » nes, me fixerent en souriant. J'entendis
 » qu'elles disoient : voilà le plus beau des ber-
 » gers. Je ne m'arrêtai point, car je cher-
 » chois Silvie. Les nymphes sont belles ; mais
 » ma bergere est plus belle encore. Puissant
 » amour, si jamais j'ai paré tes autels de fleurs,
 » ne sois pas insensible à mes maux. Je t'en
 » conjure par le nom de la belle Pŷché, par
 » les nymphes que tu poursuis dans les bois
 » d'Idalie, par tes loix souveraines qui capti-
 » vent tous les cœurs. Souffriras-tu qu'une

» simple mortelle soit insensible à tes feux » ?

C'est ainsi que le tendre Hilas exprimait sa douleur, lorsque l'Amour parut à ses yeux. Ce dieu, caché dans un bocage voisin, avoit entendu les plaintes du berger. On dit même que ce tyran des cœurs en fut touché, & versa des larmes. Jeunes beautés, vous le savez, il ne s'attendrit pas toujours. Mais alors les grâces étoient simples & naïves, & l'Amour n'étoit point cruel. Il n'avoit pas cet air farouche qui effraye la bergère innocente. Son regard étoit doux. La naïveté de l'enfance répandoit sur sa physionomie cette expression touchante qui intéresse & qui persuade. Ses fleches n'étoient point empoisonnées comme elles le furent dans les siècles moins heureux. Il regarde tendrement Hilas, & lui parle ainsi : » Berger, j'ai » entendu tes prières; essuye tes pleurs : j'exau- » cerai tes vœux. Demain, avant que l'astre » du jour ait cessé d'éclairer ces côtes, Sil- » vie sera touchée de tes soins. Tu feras heu- » reux, & je triompherai ». Il dit, & disparut aussi-tôt.

Comme la rosée bienfaisante ranime une fleur à peine éclosée qui se penchoit déjà sur sa tige desséchée, l'espérance fait renaître dans le cœur du berger le sentiment du plaisir. » N'est-ce point un songe, s'écrie-t-il » transporté ? l'ai je bien entendu ! Silvie

CONTE MORAL. 229

» fera sensible ! Amour , charmant Amour ,
 » puisse-tu jamais ne trouver de cruelles !
 » Puissent les jeunes bergeres te faire hom-
 » mages de leurs premiers sentimens ! O ma
 » Silvie , demain avant la fin du jour je te
 » verrai sourire à mon aspect. Mais comment
 » l'amour operera-t-il ce prodige ? Ses fle-
 » ches feront-elles ce que les soins les plus
 » tendres n'ont jamais pu faire ? Oui , sans
 » doute ; rien n'est impossible à ce dieu sé-
 » duisant. Diane elle-même a ressenti les at-
 » teintes de son pouvoir. N'en doute plus ,
 » heureux Hilas ; Silvie sera sensible.

Déjà les rayons argentés de la lune com-
 mençoient à percer au travers du feuillage
 des arbres : Hilas retourne à sa cabane. Trans-
 porté d'allégresse , il fait retentir les échos du
 doux son de sa musette. Les bergers qui ra-
 menaient leurs troupeaux de paturages , sont
 surpris de le voir si joyeux. Est ce-là , di-
 sent-ils , cet infortuné qui gémissait sans cesse ,
 victime des rigueurs de l'amour ? il chante ;
 son cœur est content : oh ! sans doute , Silvie
 a cessé d'être cruelle. Le jaloux Daphnis l'in-
 terroge en tremblant -- Quoi ! berger , serois-
 tu donc heureux ? La fiere Silvie t'auroit-
 elle engagé sa foi ? -- Non , non : mais de-
 main avant la fin du jour ma bergere sera
 sensible : les bergers ne comprennent point

ce langage. Hélas ! disent-ils, sa raison s'est égarée.

Rentré dans sa cabane, Hilas songe sans cesse aux promesses de l'amour. Il croit que ce dieu choisira le tems du sommeil pour bleffer le cœur de sa bergere. Peut-être, se dit-il à lui-même, peut-être Silvie commence-t-elle à soupirer ? O ma cabane, tu seras embellie par sa présence. Elle daignera t'habiter avec moi. Demain, au lever de l'aurore, j'irai au devant d'elle ; ses yeux se fixeront tendrement sur les miens. Je cueillerai des fleurs ; j'en ornerai son sein. O nuit, que tu me parois longue ! L'impatient Hilas se livre aux transports de l'espérance. Le sommeil qui fuit les amans n'appesantit point ses paupières. Il sort & parcourt la prairie. Le pâle flambeau de la lune guide ses pas incertains. Montant sur un coteau couronné de chênes antiques, il regarde si l'aurore commence à poindre sur l'horizon. Il lui adresse ses plaintes : belle Aurore, pourquoi languis-tu si longtemps dans les bras du vieux Tithon ? Couronne-toi de roses, parois ; le beau Céphale t'attend sur les montagnes. Mais il aperçoit au bas du coteau la cabane de Silvie entourée de jeunes arbrisseaux que ses mains ont plantés. A cette vue, il ne se sent pas de joie. Il se précipite dans le vallon. Voilà le gazon

sur lequel ma Silvie respire la fraîcheur des belles soirées. Croissez , charmantes fleurs ; embellissez-vous d'un nouveau coloris.

Les yeux fixés sur la cabane , Hilas paroît absorbé dans ces douces méditations qui sont souvent interrompues par les transports les plus vifs. Si l'haleine du zéphyr agite les feuilles , il croit entendre sa bergère. Son cœur tressaille. Ses genoux se dérobent sous lui. Amour , Amour , souviens-toi de tes promesses.

Déjà les rayons de l'astre du jour commencent à dorer le sommet des montagnes. Diane se dérobe enfin aux transports du fidelle Endymion ; elle appelle ses nymphes , qui , agitant leur blonde chevelure , s'assemblent en foule autour d'elle. Le bruit des cors retentit au loin dans les vallons. Les animaux effrayés abandonnent leur taniere , & se précipitent au devant de la mort. La belle Silvie , plus brillante que l'aurore , sort enfin de sa cabane. Ses cheveux flottent négligemment sur un sein plus blanc que les lys. Le repos de la nuit semble avoir donné aux roses de son teint une fraîcheur plus vive. Elle dirige ses pas vers une fontaine dont les eaux claires & limpides invitent toutes les bergères à s'assurer de leur beauté. On dit que Silvie jeta quelques coups-d'œil à la dérobée dans le crystal des eaux ,

& qu'elle se trouva belle. Un souris de sa bouche charmante exprima toute la satisfaction qu'elle éprouvoit. Hilar, qui se tenoit caché derrière les arbres, en conçut un bon augure. Ah ! sans doute, elle veut plaire, dit-il ; l'Amour l'aura rendue sensible. Il veut se présenter devant elle ; il hésite. Enfin, animé par l'espérance, il s'approche en tremblant. La parole expire sur ses levres. --- Silvie... Belle Silvie... La bergère le voit, rougit, & ne lui donne pas le tems d'achever. Plus légère qu'une biche qui se dérobe aux poursuites du chasseur infatigable, elle part, & elle est déjà dans les bois où Diane avoit assemblé ses nymphes.

Hilar est muet, immobile, anéanti. Malheureux berger, sont-ce-là les espérances que l'Amour t'avoit données ? Est-ce-là ce bonheur imaginaire dont ton cœur s'étoit flatté ? C'en est fait, il va l'oublier. L'ingrate ne rira plus de ses peines. Elle ne jouira plus de son triomphe. Non, non, je ne veux plus l'aimer. J'aimerai plutôt cette belle nymphe dont les yeux sont si doux. Elle ne sera pas aussi cruelle que Silvie. Ses regards auront, peut-être, moins de charmes ; mais au moins je ne la verrai point fuir devant moi. Cruelle Silvie, adieu... adieu pour toujours. Je vais quitter ces lieux embellis par ta présence. J'i-

rai, oui j'irai dans des climats stériles & sauvages. Hélas ! ton image m'y poursuivra sans cesse. Je t'aimerai peut-être encore, mais je ne te verrai plus. Vas, j'en mourrai de regret. Perfide Amour, pourquoi m'as-tu trompé !

Il dit, & un torrent de larmes inondoit son visage. Son cœur est agité par mille mouvemens divers. Il ne peut s'arracher des lieux chéris de sa naissance. Il veut revoir encore une fois ce bosquet solitaire où il vit sa bergere endormie, & où l'Amour lui apparut. Ah ! s'il y rencontroit Silvie, s'il lui disoit qu'il ne l'aime plus, qu'il va la haïr ; oui, son sort seroit moins affreux. Vain espoir ! La farouche Silvie parcourroit les forêts. Elle ne songeoit pas que le sensible Hilas se livroit au désespoir. Amour, n'amolliras-tu point le cœur de cette inhumaine ? Que le bosquet est changé ! Hilas n'y voit plus sa bergere. Voilà l'arbre touffu à l'ombre duquel elle se livroit aux douceurs du sommeil. Ces fleurs flétries & fanées désignent encore l'endroit où elle reposoit ses membres délicats. Heureux oiseaux, qui chantez vos amours, vous fûtes les témoins de mes transports indiscrets : soyez-le désormais de mon funeste sort. Je veux mourir. Ah ! Silvie, les nymphes te reprocheront ta cruauté. Tu les verras, les

cheveux épars, arroser de larmes mon corps froid & inanimé. Tu pleureras peut-être aussi, &, dans l'amertume de ton cœur, tu diras : hélas ! il méritoit un destin plus heureux. Regrets inutiles ! Hilas ne fera plus. Ces mots étoient entre-coupés par ses soupirs & ses sanglots. Il grava sur l'écorce d'un arbre ces tristes paroles :

Hilas aimait Silvie, & se donna la mort.

L'ingrate en fut la cause ; amans, plaignez son sort.

Aussi-tôt un bruit se fait entendre. Il détourne la tête. Une jeune bergère effrayée, & fuyant à pas précipités, se jette dans ses bras. -- Hilas, sauvez-moi. . . . Un monstre. . . . Elle n'en dit pas davantage, & tombe évanouie. Hilas reconnoît sa bergère. C'étoit Silvie. Grands dieux ! quelle fut sa surprise ! Mais il apperçoit au travers des arbres un énorme sanglier qui venoit droit vers le bosquet. Le péril étoit proche. Hilas ne balance point ; il laisse Silvie sur le gazon, saisit sa lance, & vole au devant de cette bête féroce.

Cependant la bergère revint par degrés de la frayeur qui avoit glacé ses sens. Ne voyant plus l'objet de sa terreur, elle se rassure. Les roses de son teint se raniment. Un sentiment plus doux succède à la crainte & à l'effroi. La reconnaissance l'intéresse en faveur de ce ber-

ger généreux qui vient d'exposer sa vie pour sauver la sienne. Comme elle ne le voit plus auprès d'elle , elle ne doute pas qu'il n'ait poursuivi le monstre. Hélas , dit-elle , il sera peut-être la proie de cette bête féroce ! Les caractères qu'Hilas vient de graver sur un hêtre , excitent sa curiosité. Elle l'approche , & lit en tremblant. -- » Dieux ! je lui suis redevable de » la vie , & je serai la cause de sa mort ! Il m'a » trop aimée ; étoit-ce donc un crime qui » méritât ma haine ? Malheureux berger , » pourquoi t'ai-je réduit au désespoir ? Mon » devoir m'ordonnoit d'être insensible ; mais » je ne devois pas te haïr , je ne devois pas » te fuir avec tant de rigueur «.

Silvie , l'insensible Silvie verse des larmes. Elle appelle Hilas , mais Hilas ne répond point. Pauvre berger , répète-t-elle sans cesse , pour abréger ses jours , il se sera peut-être livré aux fureurs du sanglier. Elle éprouve une inquiétude qu'elle n'a pas encore sentie. Elle regarde au travers des arbres si elle n'apercevra point Hilas.

Tandis qu'elle se livroit aux réflexions les plus tristes , de profonds gémissemens viennent frapper ses oreilles. Elle s'arrête , frissonne , & semble pressentir quelque nouveau malheur. Elle dirige ses pas chancelans vers l'endroit d'où partoient ces soupirs. Elle voit

un jeune enfant appuyé contre un arbre. La douleur la plus vive est peinte sur son visage. Ses yeux sont mouillés de larmes. Feignant de ne point appercevoir la bergere, il continue de se plaindre, & prononce, en sanglotant, le nom d'Hilas. Silvie est effrayée. Berger, que dis-tu ? Hilas ? eh bien Hilas ? ... Le jeune enfant se retourne & paroît étonné. -- Est-ce à toi, bergere inhumaine, d'être inquiète sur le sort d'un malheureux dont tu as voulu la mort ? Triomphe, barbare : Hilas n'est plus ; il n'est plus. .. Tu pleures, cruelle, tu pleures ! quoi ! ton cœur s'attendrit ? --- A ces mots, un nuage épais obscurcit les yeux de la bergere. La pâleur de la mort se répand sur ses joues. Elle succombe. Le jeune berger la soutient dans ses bras. Ah ! Silvie, tu ne vois pas le piège qui est tendu sous tes pas. Ce jeune berger qui pleure la mort d'Hilas, c'est l'Amour. Ses yeux le trahissent. Ce dieu semble s'applaudir de son triomphe. Il sourit en voyant l'heureux effet de ses paroles artificieuses. L'occasion est favorable : il prend une de ses fleches, & perce le cœur de la bergere.

Comment peindre les transports de Silvie ? L'Amour qui les a causés pourroit seul les décrire. Elle ouvre ses yeux mourans ; son visage est enflammé. Ce n'est plus, ce n'est plus

cette superbe beauté qui fuyoit au seul nom d'un amant. Son imagination s'égare. Elle croit voir Hilar, elle lui adresse la parole. Tantôt elle se reproche sa cruauté ; elle déteste ces vains plaisirs qui avoient flatté jusqu'alors son ame insensible. ---- » Ah ! si je » pouvois le rappeler à la vie aux dépens de » lamienne ! Berger , raconte-moi son funeste » destin. Ne crains point de déchirer un cœur » trop sensible. Chacune de tes paroles me » donnera la mort ; mais j'ai mérité mes malheurs «.

L'Amour compose sur le champ les traits de son visage. Le voilà devenu triste , & il recommence à pleurer. J'ai vu le tendre Hilar succomber , victime de ta cruauté. Il a terrassé cet horrible sanglier qui te poursuivoit. Tous les bergers furent témoins de sa victoire.

On lisoit sur son visage la joie qu'il éprouvoit d'avoir pu sauver tes jours. Il se dérobe aux éloges qui sont dus à sa valeur ; & , me conduisant dans un bosquet : berger , me dit-il , j'ai sauvé les jours de ma bergere ; je meurs content. Hélas ! j'eusse mieux aimé passer ma vie avec elle ; mais rien n'a pu fléchir cette sévère beauté. Adieu : vas dire à Silvie que j'ai rendu mon dernier soupir en prononçant son nom. Aussi-tôt ses yeux s'égarent ; il prend sa lance , &... Ah ! berger , n'acheve pas. Epar-

gne ce dernier trait à mon cœur ulcéré. O mon cher Hilas ! j'ai refusé de partager avec toi les douceurs de la vie : eh bien , je te suivrai dans l'empire des morts. Berger , conduis-moi vers l'endroit où est le corps de mon cher Hilas. Je l'arroserai de mes larmes , & je m'empresserai d'aller aux enfers appaiser son ombre irritée.

La malheureuse Silvie s'abandonne sans réserve à l'égarement de sa douleur. Elle arrache les fleurs qui ornent ses cheveux ; elle déchire ses guirlandes. Cruel Amour , pourquoi prolonges-tu ses tourmens ? Ton triomphe n'est-il pas complet ? Aussi - tôt un concert harmonieux d'instrumens champêtres se fait entendre. Une foule de bergers s'avance. On eût dit d'une fête brillante. Ils chantoient en chœur les louanges d'Hilas , & célébroient la victoire qu'il venoit de remporter sur le sanglier. On dépose aux pieds de Silvie la hure de cet affreux monstre. Elle rejette ce funeste présent. Eh ! que m'importe ce triste monument de sa victoire ? il n'est plus. O mon cher Hilas ! --- Un berger se précipite à ses pieds. --- O ma chère Silvie, Hilas vit encore ; il vit pour t'adorer. --- Silvie, hors d'elle-même , se précipite dans les bras de l' amoureux berger ; l'arrose de ses larmes. Est-ce toi , cher Hilas , s'écrie-t-elle ; est-ce toi ? En

croirai-je mes yeux. --- Hilas , dans l'ivresse du bonheur , ne peut exprimer ses transports. Il la presse contre son sein , la couvre de ses baisers. Les bergers attendris contemplent une scène si touchante. Amour s'applaudit , & déployant ses ailes , il s'élève sur un nuage d'or , soutenu par les zéphyrs. Soyez heureux , leur dit-il ; c'est ainsi , belle Silvie , que je punis les cœurs rebelles à mes loix. Les jours que vous allez passer sous mon empire seront filés par la main des plaisirs. Une aimable rougeur colore les joues de Silvie. Elle soupire , elle est fâchée , non de céder aux transports d'un amant fidelle , mais d'avoir différé si longtemps de rendre à l'Amour le tribut de son cœur. Aimable Zirphé , que mes soins n'ont pu attendrir , puisse l'Amour vous ouvrir les yeux , & me rendre aussi fortuné qu'Hilas !





LES

PRÉTENDUS.

CONTE MORAL.

QUE vous êtes heureuse, disoit Bélise à Lucinde ! vous n'avez point contracté d'engagement. Vous jouissez de tous les hommages que vous méritez , & maîtresse de partager les sentimens que vous inspirez , ou de les rejeter , vous ne dépendez ni des caprices d'un mari , ni des sortes opinions du public. Il me semblo , répondit Lucinde, que vous vous êtes mariée vous-même ; & je croyois que le bonheur suivoit toujours de pareilles unions , où le cœur se donne sans contrainte ni complaisance. A l'égard du public , quand on n'a rien à se reprocher , on ne doit s'inquiéter ni de ses faux jugemens ni de ses injustices. -- Quand on n'a rien à se reprocher ! Comment entendez - vous ce mot ? A dieu ne plaise que je veuille justifier ces écarts auxquels ne se livre jamais une femme qui se respecte un peu ; mais , raisonnons : qu'un amant vous déplaie à vous ; qu'il se permette certains airs , vos dédains vous

vous ont bientôt vengée : vous avez le plaisir de voir à vos pieds le superbe personnage bien confus, bien humilié, dont les yeux pleins de tendresse & de repentir vous demandent grace. Accordez ou refusez, personne n'a le droit d'en murmurer. Croyez-vous qu'il en soit de même avec les maris ? Toujours hautains, impérieux, ils n'ont que des chaînes à vous offrir : leurs mains enveniment tout, & la moindre négligence est un crime aux yeux de ces animaux-là. Montrez de la sensibilité, ils partent delà pour faire mille sottises : l'humeur gagne, on se plaint : des consolateurs se présentent de toutes parts : le moyen d'empêcher cela ? Eh ! bien, vous voilà notée ; être malheureuse, & le dire est encore un crime aux yeux de ce public, qui ne vous quitte non plus que votre ombre, & qui se trouve toujours je ne sais comment sur votre chemin.

Bélise, sans être jolie, avoit une de ces physionomies qui plaisent ; beaucoup de vivacité & de ces saillies qui passent toujours pour de l'esprit dans une jeune femme. Elle avoit épousé, contre le gré de ses parens, un de ces hommes à qui le caractère ne permet jamais le repos. Toujours agité, toujours inquiet, Alceste étoit dur, bizarre & jaloux à l'excès ; pour cacher à tous les yeux

cette passion funeste , il affectoit une indifférence faite pour désespérer une ame sensible. D'ailleurs , de l'esprit , de la générosité , & beaucoup de goût pour la dépense. Ces dehors imposans avoient séduit sa jeune épouse ; les difficultés avoient irrité l'ame fiere d'Alceste , & croyant s'aimer l'un & l'autre , après plusieurs années de contrariétés & d'obstacles , ils s'étoient liés.

Cette dernière épreuve fut la plus forte ; ils s'aperçurent trop tard qu'ils s'étoient abusés. L'amour-propre change en fleurs les épines d'une longue passion ; mais souvent elle expire dans l'ombre du ménage , & l'hymen est le creuset des amours.

Alceste interrompt la conversation. Eh bien ! Madame , dit-il , en finissant la partie qu'il jouoit , on vous attend au Marais.--- Je suis à vos ordres , Monsieur. Mais , mon dieu , quelle belle toilette ! --- Il est tems de vous en apercevoir , vous ne m'avez point vu d'aujourd'hui.--- Et je ne vous verrai pas d'avantage. Ne passez-vous pas la soirée ensemble , dit Lucinde ? Non pas que je sache , reprit Alceste. J'ai promis de mener Madame , & je tiens ma parole ; mais ce n'est pas pour mes menus plaisirs que je l'acquitte. Madame sera fêtée , adorée ; moi , pendant ce tems-là , j'irai d'un autre côté. Venez-vous , dit Bélise

en levant les épaules ? Comment, vous n'êtes pas contente ! reprit son époux. Je connois peu de maris capables d'un aussi honnête procédé ; & peu de femmes assez difficiles pour ne pas s'en accommoder.

Dès qu'ils furent sortis, Lucinde se mit à réfléchir sur ce qu'elle venoit d'entendre. Voilà donc, disoit-elle, le fruit de cette grande confiance ! voilà des gens qui se sont mariés de leur choix ; j'aurois parié qu'ils étoient heureux. Une femme coquette, un mari pour qui la femme est une étrangère ! encore est-on poli avec une femme qu'on ne connoît pas : j'aimerois mieux qu'il fût jaloux. Oh ! si j'en ai jamais un qui ressemble à celui-là, je mourrai.

Tout en disant cela, ses yeux se tournent involontairement sur Valmont, & les regards de Valmont la dissuadoient. On se défend rarement d'une première impression : une femme, que l'on croit malheureuse, inspire un intérêt d'autant plus vif, qu'on craint pour soi-même un pareil sort : notre premier mouvement est contre les hommes ; mais que notre cœur ne soit pas de moitié dans les réflexions de notre esprit, la crainte a bientôt fait place à la confiance, & cette confiance nous assure que nous ne devons pas éprouver les chagrins que nous plaignons dans les autres.

Valmont n'avoit pas vingt-cinq ans. Un

air ouvert, un regard doux, faisoient tout le mérite de sa physionomie : on aimoit à lui croire de bonnes qualités, & on ne les lui cherchoit pas long-tems. Quelquefois vif jusqu'à l'étourderie, il rioit, il sautoit, on le trouvoit charmant. Quelquefois triste, sérieux, il gardoit un morne silence. Estimable, aimable, s'il n'étoit pas toujours le même, il ne se déguisoit jamais, & son visage étoit un miroir où les affections de son ame étoient toujours peintes.

Le fond du caractère de Lucinde étoit une grande douceur & une extrême sensibilité. Elle avoit de l'esprit, des connoissances, des talens, & beaucoup de modestie. Son ame honnête ne soupçonnoit pas même le mal, & si sa figure n'étoit pas de celles qui vous disent, *me voulez-vous?* elle ne rebutoit pas non plus, par trop de fierté, ceux qui pouvoient aspirer à elle.

La maison de Lucinde étoit ouverte, & ses talens y attiroient beaucoup de monde. Ménalque, son pere, jouissoit d'une fortune peu brillante, mais suffisante au sage, & il ne négligeoit rien pour satisfaire les desirs de sa fille, à qui il laissoit à peine le soin de les former : une société de quelques amis, choisis parmi ses connoissances, goûtoit chez lui les douceurs de la confiance & de la familiarité. Val-

mont étoit de ce nombre, & il fut retenu à souper. Lucinde en fut ravie : ils s'aimoient, ils se l'étoient dit, & pleine encore des idées dont elle s'étoit frappée à la vue de Bélise & d'Alceste, elle projetoit de faire à Valmont de petites méchancetés, & ne s'appercevoit pas que son cœur avoit besoin de s'épancher.

Elle fut sérieuse, elle ne mangea point. Qu'as-tu, lui dit son pere ? il me semble que cette compagnie t'a laissée triste : je souhaite qu'elle soit plus satisfaite de toi que tu me parois l'être d'elle. Je ne crois pas qu'on puisse desirer quelque chose, dit Valmont, quand on a le bonheur de voir Mademoiselle. Fort bien, interrompit Lucinde, un compliment est toujours de saison. C'est avec cette fausse monnaie qu'on se tire d'affaire. En vérité, quand je songe à l'abus que les hommes font de leur esprit, & au peu d'art qu'il faut pour les pénétrer, je suis toujours étonnée de leur assurance, & je vois certaines gens se présenter effrontément qui, après les traitemens qu'ils font éprouver à leurs épouses, ne devroient jamais paroître : c'est une impudence insoutenable & qui révolte.

Ah ! voici ce que c'est, reprit Valmont en fouriant. Bélise a parlé, Alceste a paru, & Mademoiselle est entrée dans cette furieuse colère. Vous riez, Monsieur ; cela n'est point

plaisant. Au surplus, dit Menalque, elle l'a voulu. Tu vois, ma fille, ces liens formés en dépit des parens!... On fait mourir un pere & une mere de chagrin, & il faut qu'ils voient de loin celui de leur fille qu'ils ne peuvent partager. Enfans imprudens, si nous ne caressons pas toutes vos fantaisies, c'est pour vous rendre heureux malgré vous-mêmes. Vous nous prêtez des intentions barbares: vous portez sans pitié la mort dans le sein de ceux qui vous ont donné le jour. Au moins le perdroyent-ils sans regret: si votre bonheur en dépendoit. Ah! mon pere, s'écria Lucinde en baissant la main de Ménalque & la mouillant de larmes! Belise, continua-t-il, n'a point eu d'égards, elle ne mérite aucune grace; c'est à elle de boire l'amertume du calice, & elle devoit connoître le caractère auquel elle s'est unie. Mais les bords de ce calice, dit Lucinde, étoient séduisans, & tous les hommes ne se ressemblent-ils pas quand ils sont amans? On les dit aimables; moi, je les trouve odieux. Ah! Mademoiselle, un peu moins de sévérité, dit Valmont, & que les torts d'un extravagant ne vous fassent pas juger si défavantageusement de notre sexe: je sais respecter le vôtre & l'adorer, quoiqu'il y ait beaucoup de femmes méprisables.

La conversation changea. Lucinde reprit sa

gaieté, son appétit. Valmont agité perdit, à son tour, l'un & l'autre : il fixoit, en tremblant, son amante, & lorsque leurs yeux se rencontroient, ils les baïssotient aussi-tôt.

Après le souper, Ménalque étant occupé à donner quelques ordres, Lucinde, sous prétexte de prendre l'air, s'approcha d'une croisée : Valmont l'y suivit. Ils restèrent un instant sans se rien dire, Valmont enfin rompit le silence. Apprenez-moi, je vous prie, dit-il avec émotion, pourquoi cette sortie à laquelle on ne pouvoit s'attendre ; vous vous faites un jeu de mortifier les gens, & il faut toute la douceur & toute la patience imaginables pour ne pas vous répondre avec un peu d'aigreur. J'ai donc bien tort, à votre avis, répondit Lucinde ; mais en quoi vous ai-je donc tant mortifié ? J'ai parlé des hommes en général. Pourquoi prenez-vous ces choses là pour vous ? Ce n'étoit peut-être pas mon dessein. --- Au moins n'y a-t-il pas paru ; & puis d'où vient ce si grand intérêt pour Bélise que vous n'aimez point ? (car je n'ai pas pu encore vous convertir sur son compte) --- Bélise ! ce n'est pas tant la cause de Bélise que j'ai plaidée que celle de mon sexe. --- Ah ! que vous le défende bien mieux quand vous n'en parlez pas ! --- C'est-à-dire que mon éloquence ne vous touche guere. --- Celle de vos yeux est

248 LES PRETENDUS,

bien plus persuasive. --- Eh bien ! encore de
 la galanterie ? Défaites-vous donc une fois de
 cette mauvaise habitude, & ne me débitez pas
 toutes ces jolies bagatelles, que les femmes pri-
 sent, dit-on, & dont je vous quite. --- A ce
 compte-là, vous me battrez, si je me hasarde
 à vous répéter que je vous aime. --- Non as-
 surément, mais il faudroit pouvoir y compter
 jusqu'à un certain point. Ah ! ma chere Lu-
 cinde, daignez me voir tel que je suis : plus
 de ces doutes injurieux, je vous en conjure. --
 Si je vous témoigne de l'inquiétude, n'est-ce
 pas la crainte que votre cœur ne soit pas tel
 que je le desire ? Je trouve tant de raisons pour
 justifier mon penchant, qu'il ne m'effraie plus ;
 mais pardonnez-moi ces petits nuages qui,
 après tout, tournent toujours dans mon cœur
 à votre profit. --- Je n'ai pas la manie de me
 croire meilleur qu'un autre, ni vous plus
 aveugle ; mais encore faut-il quelquefois s'en
 rapporter aux gens ? --- Vous avez raison, il
 faut de la foi. Allons, j'en ai beaucoup. ----
 Et je vous promets qu'il ne tiendra pas à moi
 qu'elle ne soit toujours bien fervente. -- Je vous
 promets. Ils promettent tous cela. Et je n'aurai
 jamais de vous aucun mécontentement ? ---
 Non jamais. --- Je m'en étois doutée. Ah !
 qu'il est aisé de rendre un amant parjure. ---
 Sans doute il ne tient qu'à la personne qu'il

âime. Si toutes vous ressembloient, tous les hommes seroient aussi sinceres que je le suis. Ah! Lucinde. --- Ah! Valmont! Voici mon pere; il vient fort a propos, car nous disputerions toujours, & ne nous accorderions jamais.

Ménalque se couchoit de bonne heure, parce qu'il se levoit matin. Vous avez vos affaires, & moi j'ai les miennes, dit-il en rentrant. Adieu, mon bon ami, ne vous verrons-nous pas demain, ajouta-t-il, en lui serrant la main? Valmont regarda Lucinde, & il promit.

Valmont, quoiqu'avec des espérances avantageuses, n'avoit pas encore de fortune à lui. Il dépendoit de ses parens, & son état n'étoit pas assez décidé pour lui permettre de songer à un établissement. Dans ces momens rares de tranquillité que les passions nous laissent, il se reprochoit la sienne. Eh! que me servira, se disoit-il à lui-même, ce bel amour? qu'à me donner des chagrins. Sans quelque événement favorable, je ne puis espérer jamais que Lucinde soit à moi. Mes affiduités éloigneront d'elle des partis sortables, & sans pouvoir aspirer au bonheur, j'aurai à me reprocher de l'avoir privée du sien. . . Cependant elle m'aime. Lorsque je suis chez elle, elle n'y voit que moi. Je m'apperçois que les témoins l'im-

portunent. . . Je suis jeune, elle aussi ; peut-être le hasard, l'occasion feront autant que l'amour ; elle couronnera mes feux , & alors je la forcerai par un serment. . . Cette idée le révoltoit à l'instant : que je rende méprisable ce que j'aime ! . . Que l'objet de la tendresse la plus pure soit la victime de mon libertinage ! non jamais je ne me souillerai d'un pareil crime. Malheur à ceux qui n'en sentent pas toute l'horreur ! Et son pere ! cet honnête homme qui me comble de caresses , & qui ignore mes liaisons avec sa fille. J'abuserois aussi indignement de sa confiance ; je lui ravirois ce qu'il a de plus cher , & la perte de sa fille seroit le prix de son amitié. Ah ! plutôt renoncer à elle pour toujours ! plutôt ne la voir jamais ! . . Et il se rendoit chez Lucinde. Elle n'étoit pas moins agitée, mais le premier regard détruisoit tout ; ils se voyoient , & ils ne réfléchissoient plus.

Leurs cœurs satisfaits paroissent ne rien desirer ; ils étoient souvent ensemble aux promenades , dans les sociétés. De tous côtés le plaisir cherchoit Lucinde, il n'en étoit pas sans Valmont ; mais cette félicité apparente devoit être bientôt troublée. Les affaires de Valmont l'appellerent en province.

Ce départ fut annoncé de loin par des soupirs. Valmont n'avoit plus auprès de Lucinde cet air de joie, symbole d'un ame tranquille :

sa situation inquiéta ; il fut interrogé. Il fallu tout dire , & quand il prononça ces mots : Lucinde, je vais vous quitter, ce fut un coup de foudre. Dès ce moment il n'y eut plus de repos pour eux. Lucinde oublia ses instrumens, négligea ses crayons ; la présence de Valmont, qu'elle avoit tant chérie, ne lui causoit plus que de la tristesse ; à cette émotion douce qui agitoit si délicieusement son cœur, avoit succédé une palpitation forte, un mal-aîse continuuel ; leur conversation ne rouloit que sur les moyens de se conserver l'un à l'autre : après s'être juré cent fois de s'aimer toujours, ils se persuadoient qu'ils ne se verroient plus, & ne se sépareroient jamais sans répandre des larmes.

L'époque fatale arriva. Valmont partit. Vous jugez bien que Lucinde étoit inconsolable : plus de société, plus de plaisir. Toute entière à son amant, elle passoit les nuits à gémir de son absence, & les jours à lui écrire. Il avoit fallu intéresser une amie qui pût protéger ce commerce, & la difficulté de l'entretenir le rendoit plus cher. C'étoit des protestations continuelles, on vouloit tout quitter pour s'unir à lui, on juroit de l'aimer jusqu'à la mort. Pourquoi les amans sont-ils si prodigues de sermens qu'il ne dépend pas d'eux de tenir ? Il y auroit, ce me semble, plus de

bonne foi à ne promettre que ses efforts , & on pourroit cesser de s'aimer, sans avoir pour cela des reproches solides à se faire.

L'absence du jeune homme fut plus longue qu'elle ne devoit l'être ; à la fin on s'y accoutuma. Les missions devinrent moins fréquentes ; il y eut d'abord de tendres reproches qui ne produisirent aucun effet ; soit qu'il voulût punir son amante d'une coupable négligence , soit qu'il se persuadât que ses lettres ne faisoient plus de plaisir , il n'écrivit plus lui-même , & la correspondance cessa entièrement peu de temps avant qu'il revînt.

Cependant il aimoit toujours , & il aimoit tendrement. Il vit avec transport , mais en même temps avec quelque inquiétude le moment de son retour : il craignoit d'être oublié , & toujours prompt à justifier son amante , il n'accusoit que les circonstances qui l'avoient retenu trop long-tems éloigné. En arrivant , il courut chez Lucinde. Elle étoit au spectacle. Il y vole , & la cherche parmi tous les spectateurs. Ses yeux l'eurent bientôt rencontrée ; & déjà troublé , il alla se placer auprès d'elle avec l'empressement d'un amour inquiet.

Le bon Ménalque l'embrassa avec la plus grande joie. Le cœur de cet honnête pere s'épanouit à la vue de son jeune ami , mais l'accueil de sa fille fut réservé. A travers des

politesse affectueuses Valmont crut entrevoir un embarras, une contrainte qui le surprirent. Le spectacle fini, il les accompagna. Il s'aperçut, chemin faisant, que Lucinde fuyoit tout entretien particulier, & il pressentit son sort. En lui donnant la main pour monter l'escalier, il essaya plusieurs fois de la serrer tendrement. Cette main sévère ne lui répondoit plus, & son malheur fut confirmé. Dans l'état où le mit l'affligeante découverte qu'il venoit de faire, il ne pouvoit rester long-tems, ni montrer cette liberté d'esprit qu'on attend d'un jeune homme aimable. La fatigue de la route lui fournit un prétexte honnête pour se retirer, & il sortit, n'ayant plus d'autre ressource que celle de faire naître l'occasion de s'expliquer.

Si l'on s'est trouvé quelquefois dans cette incertitude affreuse où l'ame, flottant entre la crainte & l'espoir, n'ose se fixer sur aucun objet, où l'on se rappelle avec effort toutes les particularités qui peuvent avoir un aspect satisfaisant, & où les pensées, se tournant toujours, malgré nous, vers l'événement qu'on redoute, détruisent à tous momens le fantôme consolateur de l'imagination, & n'offrent aux cœurs agités qu'un tableau de tristesse & de peines, on aura quelque idée de la situation de Valmont. Plusieurs jours s'écoulerent pen-

dant lesquels il vit Lucinde ; mais ce ne fut que pour aggraver sa douleur , & il connut son heureux rival.

Selcourt (c'étoit son nom) , avoit de l'éclat & de l'agrément : jeune & d'une figure charmante , il joignoit à ces avantages beaucoup de talens ; mais il avoit un fond de suffisance insupportable. Répandu de bonne heure dans le monde , & caressé dans un âge où sa figure étoit son seul mérite , il avoit pris de lui-même une haute opinion qui lui permettoit à peine de s'occuper des autres. Avec moins de prétentions , il auroit eu beaucoup plus d'esprit ; ses discours étoient étudiés , sa parure recherchée , ses manieres affectées : il regnoit sur toute sa personne un mélange grotesque d'élégance & de pédanterie ; en un mot , avec tout ce qu'il falloit pour être aimable , il avoit trouvé le secret de se rendre ridicule.

Comment un être de cette espece avoit-il pu toucher une personne aussi essentielle que j'ai dit qu'étoit Lucinde ? Je l'ignore. Elle croyoit avoir à se plaindre de Valmont , ou elle ne l'aimoit pas comme elle avoit cru l'aimer. Les assiduités de Selcourt qui se présenta alors firent une diversion nécessaire. Il parla avec rapidité ; sa figure peut-être intéressa , & les démonstrations d'un amour violent acheverent de séduire un cœur pour

qui un attachement étoit un besoin.

Le caractère de Ménalque étoit trop uni , trop franc , pour qu'il pût sympathiser avec celui de Selcourt ; mais ce jeune homme paroïssoit plaire à sa fille , & il n'en falloit pas davantage pour que sa maison lui fût ouverte. Il avoit parlé de ses desseins , & il étoit reçu comme quelqu'un dont les prétentions sont connues. Quel supplice pour Valmont qui étoit témoin de ses visites , & qui s'assuroit tous les jours d'une vérité funeste dont il n'avoit pu encore deviner le principe !

Un jour cependant que Selcourt n'y étoit point , & que Lucinde avoit avec elle une compagne de son âge , Ménalque proposa la promenade , & Valmont fut chargé d'accompagner sa fille. Il se promit bien de mettre à profit cette circonstance ; & quand ils furent en chemin : Je ne suis que trop éclairci sur mon infortune , dit-il ; Lucinde , j'ai perdu votre cœur. Au moins le mien ne me fait-il aucun reproche , & c'est une satisfaction pour moi d'avoir à gémir de votre inconstance sans l'avoir provoquée. Pourquoi avez-vous cessé de m'écrire , dit Lucinde ? Je vous aimois , & vous me laissiez dans la plus terrible anxiété. --- Vos lettres elles-même ont été retardées ; les miennes n'ont-elles pu l'être ? --- Je veux bien que vous ayez écrit , mais com-

ment ? -- Dernièrement encore , une lettre pleine des expressions de la plus vive tendresse. --- J'étois piquée : je l'ai brûlée sans la lire. --- Ah ! voilà ce qui m'a perdu ! Pouviez-vous vous permettre cette vivacité ? Et n'aviez-vous plus seulement de curiosité pour ce qui venoit de moi ? .. Pour moi , à votre place , prêt à faire une pareille action , j'aurois senti ma main trembler , j'aurois éprouvé un déchirement intérieur ; & une fièvre brûlante m'auroit averti que je commettois une injustice. --- Je crois que vous me persuaderez que j'en ai commis une en effet... Que je suis à plaindre , hélas ! .. Selcourt fait pour moi des sacrifices. Il a vaincu la répugnance de mon pere qui , comme vous savez , ne l'aime pas ; le sien a des vues sur lui , & n'approuve point ses projets. Il a effuyé tous les degoûts , surmonté tous les obstacles ; ses procédés sont extrêmement honnêtes. Jugez-moi vous-même , & décidez quel parti je dois prendre --- Son pere , dites-vous , s'opposeroit à ses desirs ! --- Du moins il montre de l'éloignement ; mais n'en espérez rien , je ne puis vous le taire. Selcourt est résolu à tout , & quand son pere lui refuseroit un consentement que les loix ne regardent pas comme indispensable à vingt-cinq ans , & qu'il useroit à son égard de sévérité , n'a-t-il pas le bien de sa mere qui est
assez

assez considérable, & qu'il partage avec moi?... Mais ce pere l'aime ; c'est son seul fils ; il ne me donnera pas le déplaisir de lui appartenir malgré lui. Valmont ne put répondre : des larmes s'échapperent de ses yeux , & Lucinde , qui les vit couler avec peine , lui parla d'autre chose. Plusieurs fois depuis ils traitèrent ensemble le même sujet ; mais comme il en couroit toujours quelques pleurs à Valmont, ils promirent de n'en plus parler , & se jurèrent réciproquement une amitié éternelle.

Qu'on ne dise point que les femmes soient incapables d'une amitié durable. Valmont démentira les rémeraires qui oseroient l'avancer. Depuis plusieurs années il est attaché à Lucinde , & le sentiment pur qui les unit durera autant que leur vie. Jamais cette femme estimable n'oubliera qu'il est son ami. Elle ne se souvient plus qu'il eût un autre titre. L'innocence & la paix sont dans son ame , & elle est faite pour servir de modele à tout son sexe. Amitié ! incorruptible essence ! doux épanchement de deux ames honnêtes & sensibles ; sublime émanation de la Divinité , reçois mon hommage. Ces superbes grandeurs, idoles fragiles qu'encensent tour-à-tour la bassesse & la vanité , n'ont rien qui m'attache. Toi seule , seras toujours l'objet chéri de mon culte. Tu m'as seule consolé dans mes

peines, tu partageras mes plaisirs. Tu seras tant que je vivrai mes plus cheres délices, & lorsque j'aurai rempli ma carrière, lorsqu'il plaira à l'Eternel de m'appeller aux pieds de son trône auguste, je mourrai contente si mon dernier soupir est recueilli par l'amitié.

Le pere de Selcourt prévoyant qu'il pourroit s'engager sans son aveu, essaya, pour le distraire, de l'emmener à la campagne; & comme les absens ont toujours tort, il étoit écrit qu'il devoit l'avoir à son tour. Ménalque avoit un ami intime sur lequel il avoit jeté les yeux depuis long-tems pour sa fille. Les fréquens & longs voyages de cet ami ne leur avoient pas permis à l'un & à l'autre d'y penser réellement; mais celui-ci se trouvant fixé à Paris pour un assez long terme, Ménalque crut pouvoir s'en occuper. Dorceil avoit vu Lucinde avec cet intérêt qu'inspire un arbrisseau qu'on voit s'élever rapidement, & qui donne les plus belles espérances. Toute formée, elle devoit lui paroître bien plus intéressante, & on pouvoit croire qu'il réussiroit aisément à gagner son cœur, d'autant plus qu'elle avoit paru le cultiver avec plaisir avant qu'elle aimât; mais ce cœur alors étoit rempli. N'importe; Selcourt parli, Ménalque ne désespéra pas del'en bannir, & d'y substituer Dorceil.

Il l'attira chez lui plus qu'il n'avoit jamais fait. Quoiqu'il eût douze ans environ de plus qu'elle, il étoit enjoué & caressant. D'ailleurs, la conformité de goûts & de talens établissoit entre eux des rapports suffisans. Selcourt, trop accoutumé à s'occuper de lui exclusivement, négligea Lucinde sans scrupule, quand il ne fut plus auprès d'elle : c'est ainsi que finissent ordinairement ces passions si vives dans leur principe. Semblables à ces météores qui brillant au milieu des sphères, semblent en obscurcir l'éclat, mais qui disparaissent, pour ainsi dire, avant que l'œil ait pu les saisir ; elles n'ont qu'une chaleur instantanée, & s'éteignent avec la même facilité qu'elles se sont allumées. Tous ces motifs se joignant à l'habitude ébranlerent la jeune personne : un événement funeste qui arriva alors acheva de la déterminer en faveur de Dorceil.

Bélise, cette jeune femme si légère & si à plaindre, n'avoit pu regagner la tendresse de son pere irrité contre l'époux qu'elle s'étoit donné malgré lui ; & elle avoit eu le chagrin de voir que son mécontentement ne pouvoit être adouci. Il étoit mort. Ses dernières paroles avoient été des reproches à Bélise du mépris qu'elle avoit marqué pour ses desirs, & sa dernière volonté un don universel de tout son bien à une cadette qui vi-

voit dans sa maison. Qui pourra jamais, sans frémir, entendre à son dernier moment la bouche d'un pere renier son enfant ! & quel sera l'enfant assez malheureux pour ne pas expirer soudain, étouffé par ses remords ? Dieu puissant ! si tu m'avois fait naître au jour de ta colere pour éprouver un sort aussi terrible, je m'écricerois dans l'amertume de ma douleur : daigne reprendre la vie que tu m'as donnée, & je gagnerai encore en la perdant.

Depuis quelque tems Alceste qui avoit rassemblée sur sa tête tous les déplaisirs, les reprochoit à sa femme. Son humeur devenoit de jour en jour plus féroce. Il avoit un ami, quoiqu'il ne méritât pas d'en avoir, & se livrant aux transports de la plus injuste jalousie, il avoit osé le soupçonner d'une criminelle intelligence avec Bélise. D'autre part, des créanciers avides le poursuivoient avec acharnement. Honteux de son inconduite, & de ne pouvoir en réparer les désordres ; désespéré de se voir privé par le testament de son beau-pere d'une ressource qu'il avoit toujours regardée comme infaillible, il accusoit sa femme de l'avoir plongé dans l'abyssme. Plusieurs fois il eut la bassesse de vouloir l'engager à mettre un prix à ses charmes, & quand son cœur s'indignoit à la seule idée de ce trafic honteux, il entroit dans une fu-

reur inconcevable. Enfin, un matin il se leve plutôt qu'à l'ordinaire : il sort dans un silence farouche, & après avoir roulé toute la nuit dans sa tête des pensées sinistres, il rentre l'œil fixe & les traits renversés.

Il avoit laissé son épouse au lit ; il la trouve baignée dans ses larmes, tenant dans ses bras son enfant, qui avoit à peine six mois. Son ami assis près de son chevet, lui apportoit une pension modique que son zele avoit arraché secrètement à la tendresse paternelle ; ils formoient un projet qui devoit les rendre tous heureux. On voyoit à leurs gestes, à l'intérêt répandu sur leurs visages qu'ils parloient l'un pour un ami, & l'autre pour un époux. Ce spectacle attendrissant ne fit qu'aigrir la jalousie d'Alceste. Furieux, il s'élance sur son ami : traître, dit-il, tu vas payer cher ta perfide séduction. Mon malheur est affreux, tu veux le combler ; il faut que j'immole deux victimes, tu seras la première. Aussi-tôt il lui plonge son épée dans le cœur, & tournant contre lui-même sa rage forcenée, il se frappe du même fer dont il avoit percé le sein de l'amitié.

Bélise, revenue d'un long évanouissement, abandonna ce théâtre d'horreurs ; & après avoir satisfait au dernier de ses devoirs, se retira dans une province éloignée. Cette in-

fortunée y vit avec sa pension & le produit de quelques effers qu'a respecté l'avidité ; & elle y expiera tant qu'elle vivra la faute qu'elle avoit commise , de sacrifier le repos de sa famille à un penchant indiscret.

Cette aventure fit du bruit , Lucinde en fut profondément touchée. Ah ! mon pere , s'écria-t-elle , quand Ménalque lui en parla ; peut-être qu'une pareille destinée m'attend , si je m'écarte jamais de vos volontés respectables. Ne me jugez-vous pas déjà indigne de les écouter ? Ah ! ne me retirez pas des sentimens qui ont fait jusqu'ici mon bonheur. Ordonnez de votre fille : elle vous sera toujours soumise , & vous seul pouvez disposer de son cœur & de sa main.

L'hymen de Lucinde avec Dorceil fut bientôt arrêté : il ne s'agissoit plus que de convenir du jour où la célébration se feroit. Quel instant pour Ménalque , que celui où il verroit lever l'aurore de ce beau jour ! son ami alloit devenir son gendre. Hommes foibles ! vous vous agitez inutilement dans la vanité de vos projets insensés. L'œil de la providence les regarde en pitié : elle leur oppose , quand il lui plait , sa main toute-puissante , & ils sont confondus.

Tout le bien de Dorceil étoit situé sous un autre hémisphere ; les hasards de la guerre

ne lui avoient pas permis depuis long-tems de courir les mers infestées de pirates. Tout-à-coup il apprend par une lettre que ses négres se sont révoltés ; que le trouble est dans son habitation ; qu'on n'y reconnoît plus la voix de l'autorité , & que le maître seul , armé d'une sévérité imposante , peut les faire rentrer dans l'obéissance , & y rétablir l'ordre. Il ne balance pas , & se détermine à passer dans nos colonies. Quand Ménalque lut cette lettre fatale , son amitié lui donna le premier conseil : il vouloit que Dorceil se liât avec sa fille aux pieds des autels par un nœud indissoluble. Celui-ci, non moins généreux , refusa constamment d'y consentir. Sachez résister , lui disoit-il , aux inspirations de votre cœur bienfaisant ; n'exposez pas une fille unique & qui vous est chère , à partager ma ruine peut-être inévitable , & que je n'aie pas la douleur de m'être uni à elle pour la rendre malheureuse. Je partirai seul , & lorsque j'aurai connu ma situation , s'il m'est possible de la rétablir , & que vous & l'aimable Lucinde ne changiez pas à mon égard , je reviendrai alors vous rappeler que vous avez un ami véritable. Ménalque se laissa vaincre avec beaucoup de peine : il promit à Dorceil que rien ne pourroit rompre l'engagement qu'il prenoit avec lui , & Dorceil fit ses adieux , non sans

exciter des regrets aussi vifs que ceux qu'il ressentait lui-même. Bientôt on apprit qu'il étoit arrivé trop tard à l'Amérique ; qu'un de ses serviteurs fidèles avoit été massacré par les Noirs ; qu'un autre , pour éviter un pareil sort , avoit pris le parti de se mettre à leur tête ; qu'ils avoient vendu & pillé tout ce qu'ils avoient pu , & s'étoient réfugiés dans une autre colonie ; emportant avec eux les débris de la fortune de Dorceil. Il écrivit lui-même à Ménalque pour lui rendre sa parole. Il lui marquait qu'il se fixoit dans ce pays fatal où on lui procuroit des facilités pour s'ouvrir une nouvelle carrière ; & peu de tems après on sut qu'une veuve l'avoit associé à son commerce , & qu'il devoit incessamment l'épouser.

Cette nouvelle affecta vivement Ménalque. Ma fille , disoit-il à Lucinde, j'ai cru un instant toucher au bonheur ; il a fui de mes mains comme une vapeur légère qu'un souffle fait évanouir. Je donnois ma fille à mon ami : mes dernières années se seroient écoulées avec eux dans l'intimité de la plus sincère confiance ; & j'espérois qu'un jour leurs enfans fermeroient mes yeux. Le ciel n'a pas voulu que je goûtassee une joie si pure. En suivant ta propre inclination , l'idée d'avoir , pour ainsi dire , forcé la main de ton père ,

auroit empoisonné continuellement ta félicité. En te sacrifiant à un homme que je chérif-
fois & que peut-être tu n'aimois pas, j'au-
rois eu à me reprocher ton obéissance qui
auroit fait ton malheur. Adorons les décrets
de l'immuable providence. . . . L'âge vient
cependant, la fraîcheur de la beauté passe
comme celle du matin. Je ne me verrai point
revivre dans tes enfans ; je ne les rassemble-
rai point autour de moi, & j'emporterai
dans la tombe le regret cruel de laisser ma
fille sans protecteur & sans appui. Cette pers-
pective me tue. Lucinde essayoit de le con-
soler ; & elle même avoit besoin de con-
solation.

C'étoit, sans doute, une occasion pour Val-
mont de reproduire ses anciens sentimens,
& vingt fois il eut la pensée de s'offrir pour
soutenir la vieillesse de Ménalque ; mais il
la rejeta avec courage. Sa position n'avoit
pas changé, & il ne lui étoit pas encore
permis de songer à un engagement sérieux.
Satisfait d'ailleurs des sentimens de Lucinde
à son égard, attaché à ses intérêts par l'u-
nion la plus pure, il trouvoit mille délices
dans l'accord de leurs ames. Eh ! quel cœur
formé pour le bien ne préfère aux orages d'une
passion violente le calme si flatteur d'une tou-
chante amitié ? Ses desirs se bornoient à lui

souhaiter avec ardeur une félicité qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui procurer.

Peu-à-peu la trace de Dorceil s'affoiblit dans l'esprit de Ménalque. Des distractions multipliées le rendirent à la société : il vit du monde, & il en reçut. Plusieurs jeunes gens qui venoient chez lui trouverent Lucinde charmante. Parmi eux Pagès & Blagny parurent la voir avec plus de plaisir, & avoir des vues d'établissement. Le premier, d'un naturel féroce & d'une humeur insupportable, n'étoit propre qu'à inspirer de l'aversion. L'autre ne manquoit pas de qualités sans doute pour se faire aimer ; mais ce n'étoit pas encore à celui-là qu'elle étoit destinée.

Enfin Linieres parut. Un air ouvert, une maniere de parler aisée annonçoient la franchise de son caractère. Bouillant jusqu'à l'impétuosité, il ne perdoit rien de cette ardeur quand il s'agissoit d'obliger, & ne l'oublioit que dans la contestation où il mettoit la plus grande politesse. Il ne se passoit rien à lui-même ; mais autant il étoit sévère sur ses propres défauts, autant il étoit clairvoyant sur ceux d'autrui, & quand il trouvoit d'injustes prétentions à rabattre, aucune considération ne pouvoit le forcer à se taire. Ces ames enflammées sont ordinairement sensibles ; l'attrait de la beauté ne les effleure pas seu-

lement, il semble y tracer un sillon profond. Linieres ne tarda pas à voir Lucinde avec émotion. Amateur éclairé des talens, il fut enchanté des siens. La décence de son maintien, je ne fais quel charme intéressant répandu sur toute sa personne le frappa, & il s'aperçut de son trouble quand il ne lui fut plus possible d'en arrêter les progrès.

Les belles ames se devinent, & les personnes franches sont bientôt d'accord. Il fallut peu de tems à Ménalque pour connoître Linieres, & pour s'attacher à lui. Il vit avec plaisir que Lucinde paroissoit répondre à l'intérêt qu'elle lui avoit inspiré, & il se flatta à la fin d'avoir rencontré l'homme qu'il cherchoit, & qui pût remplacer dans son cœur & dans sa famille celui qu'il avoit perdu. La fortune de Linieres, déjà raisonnable, ne pouvoit être susceptible que d'augmentation. Il avoit passé l'âge des étourderies; il fixa l'attention de celle qu'il avoit choisie, & après s'être étudiés l'un & l'autre, ils prononcèrent avec joie, en face des autels, le serment de s'aimer toujours.

Leur mariage a été vu avec un applaudissement général; & pouvoit-il produire une autre sensation? Tel est le sort de ces unions délicieuses qui ne sont le fruit ni de l'aveugle inexpérience des jeunes personnes, ni du pouvoir tyrannique des parens. Si Lucinde n'eût

point été connue de Linieres, il est à croire qu'il auroit fui tout engagement, & tout autre que Linieres, peut-être, ne convenoit pas à Lucinde. L'honnête liberté que donne le mariage a fait naître en elle de nouveaux charmes, & découvert de nouvelles perfections. Son excessive douceur tempere tous les jours la fougue habituelle du caractère de son mari. Puisse-t-elle bientôt joindre à tous les titres qu'elle a déjà, le titre sacré de mère! elle en remplira tous les devoirs. Tendres époux, pere respectable! ils jouiront d'une tranquillité sans mélange, & j'ose le prédire, inaltérable; ils ont presque autant d'amis que de connoissances; & Valmont, parmi eux, se flatte de n'être pas le dernier. Il a mérité la confiance de tous trois, il les voit souvent; mais ce n'est jamais trop ni pour eux ni pour lui. Si quelquefois les regards de la beauté parlent à ses sens, aussi-tôt la voix puissante de l'honnêteté se fait entendre à son cœur, & c'est la seule qu'il veuille écouter. Heureux du bonheur de ses amis, il n'aspire qu'à le voir se prolonger une infinité d'années, & à en être toujours le témoin.





MIRZA,

OU LA

NÉCESSITÉ D'ÊTRE UTILE.

CONTE ORIENTAL.

*Dans une Chronique Persane de l'an 530 * de l'hégire, est écrit ce qui suit.*

IL plut à notre puissant souverain Abbas-Caras-kan, dont les rois de la terre reçoivent l'honneur & la puissance, d'envoyer Mirza, son serviteur, dans la province de Tauris, pour y gouverner les fideles. La balance de la distribution étoit suspendue avec impartialité dans la main de Mirza. La foiblesse étoit protégée, la science honorée, & la probité enrichie. Tous les yeux le regardoient avec complaisance, & tous les cœurs le bénissoient. Cependant, au milieu des heureux qu'il faisoit, Mirza paroissoit ne pas l'être lui-même. Il devint sombre & mélancolique. Il passoit dans la solitude les momens qu'il

* L'an 530 de l'hégire répond à l'année 514 de la supputation Grégorienne.

pouvoir donner au plaisir , il ne s'appliquoit qu'avec répugnance aux affaires publiques ; il résolut enfin de quitter les rênes du gouvernement.

Il obtint la permission d'approcher du trône. Interrogé sur l'objet de ses demandes , il répondit en ces termes :

» Que le maître du monde pardonne à son
» esclave qui l'honore, s'il ose déposer à ses
» pieds les faveurs de son maître : tu m'as donné ,
» Seigneur , l'empire d'une contrée aussi fructueuse
» que les jardins de Damascus &
» d'une ville la plus célèbre de tes états , après
» celle qui réfléchit la splendeur de ta présence.
» Mais la vie la plus longue est une période
» insuffisante pour se préparer à la mort.
» Toute autre occupation est vaine & frivole ,
» comme la toile du moucheron écrasé sous
» les pas du voyageur. Toute jouissance est
» insubstantielle , & s'évanouit comme la couleur
» de l'arc-en-ciel qui paroît dans l'interval-
» le des orages : permets-moi de méditer sur mon
» ame ; que la solitude & le silence m'instruisent
» des vérités célestes. Je veux oublier le monde , & en être
» oublié jusqu'au moment où le voile de l'éternité
» tombera , & où je paroîtrai devant le tribun
» du Tout-Puissant. » Alors Mirza se prosterna en terre , & attendit en silence.

Il est rapporté par l'ordre d'Abbas qu'à ces mots il trembla sur son trône aux marches duquel l'univers vient lui rendre hommage. Tous les grands de la cour pâlirent, & tenoient leurs yeux attachés à la terre. Aucun n'ouvrit la bouche, & ce froid silence ayant duré quelque tems, l'empereur le rompit par ces mots : Mirza, la terreur & le doute m'environnent. Je suis alarmé comme un homme qui se voit tout-à-coup sur le bord d'un précipice, où il est poussé par une force supérieure. J'ignore cependant si mon danger est réel ou imaginaire. Je suis, comme toi, un reptile de la terre. Ma vie n'est qu'un moment, & l'éternité est devant moi. Mais par qui donc le fidele sera-t-il gouverné ? Sera ce par les mortels présomptueux qui ne savent point adorer l'Eternel, qui promènent leur vie dans le champ de la licence, & qui ne songent point qu'ils sont nés sujets de la mort ? Eh quoi ! la multitude qui fourmille dans les cités n'auroit-elle aucun droit sur la bonté divine, & la cellule d'un dervis seroit-elle la seule porte du bonheur céleste ? La vie d'un dervis n'est pas possible à tous. Elle ne peut donc être un devoir pour tous. Retourne dans le palais préparé pour ta résidence. Je méditerai sur les raisons de ta demande, Puisse celui qui éclaire l'esprit de

l'humilité me mettre en état de me déterminer avec sagesse !

Mirza partit, & , le troisième jour, ne recevant aucun ordre, il demanda une nouvelle audience qui lui fut accordée. Il parut devant son maître avec un air plus calme, & la douce sérénité brilloit sur son visage. Il tira une lettre de son sein, & s'étant incliné profondément, il la présenta de sa main droite. Seigneur, lui dit-il, cette lettre que j'ai reçue de Cosrou l'Iman qui est actuellement devant toi, m'a appris l'emploi de mon existence. Je puis lire dans le passé avec plaisir, & dans l'avenir avec espérance. Je me réjouirai toujours d'être l'ombre de ton pouvoir à Tauris, & de conserver ces honneurs que je desirois dernièrement te remettre. L'empereur qui avoit écouté Mirza avec un mélange de surprise & de curiosité, donna la lettre à Cosrou, & lui commanda de la lire. Aussi-tôt tous les yeux se tournerent sur ce respectable vieillard. Son visage se couvrit de la modeste rougeur de la confusion. Il hésita quelque tems, & lut ces mots qu'il avoit écrits lui-même :

» Eternelle santé à Mirza, que la sagesse
» d'Abbas, notre souverain, a honoré de son
» pouvoir : lorsque j'ai appris que tu voulois
» priver de tes bienfaits les milliers d'habitans
que

„ que tu gouvernes à Tauris, mon cœur a
 „ été blessé par la fleche de l'affliction, &
 „ les nuages du chagrin ont obscurci mes yeux.
 „ Mais quel mortel oseroit parler quand son
 „ maitre se tait, ou décider quand il doute ?
 „ Je vais te rapporter les événemens de ma
 „ jeunesse, dont tu m'as rappelé le souvenir,
 „ & le prophete pourra multiplier pour toi
 „ les vérités qu'il m'a transmises. »

„ Par les leçons du médecin Alusa, je me
 „ suis instruit dans son art. J'exprimois le suc
 „ des plantes que le soleil a imprégnées de
 „ l'esprit de santé. Mais la souffrance, la
 „ langueur, la mort qui m'environnoient
 „ sans cesse, me firent souvent trembler pour
 „ moi-même. Je vis le tombeau ouvert sous
 „ mes pieds. Je me déterminai donc à ne
 „ contempler que les régions qui le suivent,
 „ & à dédaigner d'acquérir ce qu'on ne peut
 „ conserver. Je méprisai l'or, ceux qui le
 „ possèdent, & ceux qui le desirent. J'enfouis
 „ le mien dans la terre, &, renonçant à la
 „ société, j'errai dans une partie déserte &
 „ sauvage de la contrée. Je choisis pour re-
 „ traite une caverne située sur le côté d'une
 „ montagne. Je buvois l'eau qui couloit d'une
 „ fontaine voisine, & je me nourrissois des
 „ fruits & des herbages que la terre me pré-
 „ sentoit. Pour rendre ma vie plus austere,

» je passois souvent la nuit à l'entrée de ma
» caverne , & j'attendois les influences se-
» cretes du prophete. Un matin , comme je
» regardois l'horizon se développer à l'appro-
» che de l'astre qui l'éclaire , mes yeux ap-
» pesantis se soulevèrent , malgré moi , au pou-
» voir du sommeil. Je me croyois toujours
» près de ma cellule. Je voyois l'aurore le-
» ver le voile des cieux , & je voulois sur-
» prendre le premier rayon du jour , lors-
» qu'une tache ténébreuse parut l'intercepter.
» J'apperçus un objet en mouvement ; son
» approche m'augmenta sa grandeur , & je
» découvris un aigle.. Je fixai les yeux , &
» je le vis se reposer , à quelque distance près ,
» d'un renard dont les pattes de devant me
» parurent cassées. L'aigle mir devant ce re-
» nard un morceau de venaison qu'il avoit
» apporté dans ses serres , & disparut. Lors-
» que je fus éveillé , j'inclinai mon front
» vers la terre , & rendis graces au prophete.
» Je repassai mon songe , & me dis à moi-
» même : Cosrou , tu as bien fait de renon-
» cer au tumulte & aux vanités de la vie ;
» mais tu n'as rempli que la moitié de ton
» projet. Ton esprit n'est pas dans un par-
» fait repos , & ta confiance dans la provi-
» dence n'est pas entiere. Si tu as vu un
» aigle envoyé par le ciel pour nourrir un

» renard infirme , que ne fera-t-il pas pour
 » toi , si tu te refuses la nourriture plutôt par
 » zele que par nécessité. Je me fiaï tellement
 » à ce secours miraculeux , que je négligeai
 » d'aller chercher mon repas ordinaire. Je
 » l'attendis le premier jour avec un impa-
 » tience qui ne me permit point de m'oc-
 » cuper d'autre objet. Je tâchai cependant de
 » ranimer mon courage , & persistai dans ma
 » résolution. Malgré tous ces efforts , je sen-
 » tis mes genoux plier sous mon corps dé-
 » faillant , & je tombai de foiblesse. J'espé-
 » rois qu'elle me conduiroit à l'insensibilité ;
 » mais je fus tout à-coup ranimé par la voix
 » d'un être invisible qui prononça ces mots :
 » Cofrou , je suis l'ange qui , par l'ordre du
 » Tout-Puissant , ai tenu registre des pensées
 » de ton ame , dont je dois te faire con-
 » noître l'erreur. En t'efforçant de devenir
 » sage , tu as fait une fausse application de
 » la révélation qui t'a été accordée. Es-tu
 » impuissant comme le renard ? N'as-tu pas
 » plutôt le pouvoir de l'aigle ? Eleve ton être
 » abattu , sois encore le messager de l'algresse
 » & de la santé. La vertu n'aime point le
 » repos ; elle est toujours active. La tienne
 » n'est que le fruit de la morale humaine.
 » Imite ton Dieu , fais le bien ; elle devien-
 » dra divine. »

A ces mots je ne fus pas moins étonné que si une montagne se fut écroulée à mes pieds ; je m'humiliai dans la poussière. Je retournai à la ville. Je recreus la terre pour lui reprendre mon trésor. Je fus liberal, & cependant je devins riche. J'avois de fréquentes occasions de guérir les maladies de l'esprit, en guérissant celles du corps. Je pris les vêtemens sacrés : l'on m'estima, & mon maître trouva bon que je parusse debout devant lui. Ne fois point offensé de cet aveu : je ne me vante d'aucune connoissance que je n'ai reçue. De même que le sable du désert boit les gouttes de la pluie ou la rosée du matin, de même, moi qui ne suis que poussière, je m'imbibe des instructions du prophete. Une vie passée dans une froide speculation est perdue pour l'humanité. Le Tout-Puissant seul donne la vertu : mais si les loix d'un prince ne peuvent convaincre les cœurs endurcis, son exemple peut du moins encourager au noble exercice de la bienfaisance. Soit que la charité donne ou que l'ostentation répande, le bien est fait, & le pauvre est secouru. Adieu : puisse l'Être qui réside dans l'immensité des airs te favoriser d'un sourire, & puisse le bonheur être écrit à côté de ton nom dans le volume de sa volonté.

L'empereur , dont les doutes , ainsi que ceux de Mirza , étoient dissipés , regarda sa cour d'un air satisfait qui fit passer dans tous les esprits le calme que le sien éprouvoit. Il renvoya le prince dans son gouvernement , & fit déposer le récit de cet événement dans ses archives , pour apprendre à la posterité que la vie de l'homme ne plaît à Dieu qu'autant qu'elle est utile au genre-humain.





EUPHÉMIE,

OU LA

RELIGIEUSE

COMME IL Y EN A BEAUCOUP.

HISTOIRE VÉRITABLE.

JE revenois d'un voyage de long cours ; j'avois essuyé quelques tempêtes ; j'avois même été blessé dans un combat assez vif ; on craignit pour moi , & l'on m'ordonna d'aller prendre les bains aux eaux brûlantes de B. j'y allai ; ce n'est pas que la vie me fût chère ; c'est un trop frêle & quelquefois un trop désagréable bien , pour qu'on desire d'en conserver la jouissance. Mais j'avois deux amis vertueux , je les voyois souvent , & leur présence , leur entretien , me faisoient supporter le malheur d'être. Je dis le malheur d'être , car si le Créateur ne nous eût donné que l'existence simple , s'il n'eût pas joint aux sensations animales des sentimens métaphysiques qui nous consolent de la privation de celles-là , nous n'aurions que très-peu de graces à lui rendre. Nos conventions,

nos institutions, nos loix, nos usages, en un mot, tout ce qui forme le régime d'une société civilisée est trop plein de contradictions & de bizarreries pour qu'on puisse se flatter de jamais fixer le bonheur. On croit quelquefois le saisir ; on en embrasse l'image ; cette ombre vaine se dissipe bientôt, & le feu-follet dont nos yeux ont été éblouis ne sert qu'à rendre plus noires les ténèbres où nous nous trouvons replongés.

J'étois arrivé un peu avant l'ouverture des bains ; un vieux militaire, qui avoit été mon compagnon de voyage, me proposa d'aller avec lui à l'abbaye de . . . où sa fille étoit pensionnaire. C'étoit, disoit-il, un lieu à voir. J'acceptai ; nous arrivâmes. Quelle fut ma surprise, en reconnoissant dans la mere prieure une demoiselle avec laquelle j'avois autrefois été lié de l'amitié la plus tendre, & dont le frere étoit, pour ainsi dire, mort à ma vue. Son aspect renouvela le chagrin qui avoit succédé à la douleur que j'avois ressentie à la mort du chevalier de Montalbain. Bientôt la conversation, de générale qu'elle étoit, devint particuliere ; le pere resta avec sa fille dans le parloir où nous avions d'abord été admis, & je passai, avec la religieuse dans un petit parloir à côté. Les larmes furent le prélude de notre conversation. Elle pleuroit un frere

chéri, & je regrettois un ami sincere. Mais comme j'avois su que, loin d'être destinée à vivre dans le tombeau où je la retrouvois, il y avoit eu des arrangemens pris pour la rendre l'ornement de la société, dont ses charmes & ses vertus auroient fait les délices, je la priaï de me raconter quels accidens sinistres l'avoient enterrée dans le triste lieu qu'elle habitoit. Vous r'ouvrez toutes mes plaies, me dit-elle, mon ancien ami, mais je ne saurois vous refuser : nous pleurerons encore ensemble quand vous aurez lu le manuscrit que je vais chercher; je l'avois écrit pour Madame de*** mon amie, que j'ai vue, il y a six ans, & qui ne s'arrêta ici que deux jours. J'en ai gardé une copie, je vais vous la donner; car si je me suis senti jadis la force de décrire mes malheurs, je ne me sens pas aujourd'hui celle d'en répéter l'histoire de vive voix à un ami qui m'a vue autrefois, & qui me voit aujourd'hui.

*Histoire d'Euphémie***, écrite par elle-même, à une de ses amies.*

Vous voulez, ma chere amie, que je vous dévoile le principe caché de cette mélancolie dans laquelle vous m'avez vu plongée, & que votre amitié pour moi vous fait regarder comme très-dangereuse. Vous ne pouvez croire, dites-vous, que ce soit un simple effet de

tempérament ; il doit être des causes cachées de ma tristesse ; & comme vous croyez que je peux être susceptible de consolation, vous voulez chercher à m'en procurer. Vous êtes sûre, ajoutez-vous, que je n'ai point à gémir sous le poids des remords ; vous m'estimez trop pour le craindre, & vous m'offrez tout ce qui peut dépendre de vous. Je suis pénétrée de reconnaissance ; mais vous ne pouvez rien pour moi. Mes maux sont de nature à ne pouvoir finir qu'avec ma vie : c'est le tableau de mes premières années ; c'est l'image d'un bonheur dont j'ai vu le moment prochain ; c'est le désespoir de l'avoir vu s'éclipser dans son aurore, & d'y voir succéder l'état le plus affreux, qui nourrissent chez moi ce noir chagrin auquel vous avez été sensible, & qui vous a inspiré le tendre intérêt que vous daignez prendre à moi. Unies dans notre enfance, l'état que vous embrassâtes vous appela dans une province éloignée ; mais vous l'aviez choisi cet état, & je pense que vous devez être heureuse. Rien n'a contrarié vos penchans ; tout s'est ligué pour me faire renoncer aux miens. Je vous prévienne que je vais affliger votre cœur en contentant votre curiosité. Il m'eût été, sans doute, plus doux de vous faire de bouche le récit de ce que je vais écrire, vous auriez charmé, pour quelques instans, le sentiment de mes peines,

en les partageant ; mais puisque les circonstances ne l'ont pas permis, j'espère que vous m'en dédommerez par vos lettres, qui me causent le seul plaisir auquel puisse être encore sensible une victime immolée par l'ambition & par la vanité, & noyée dans les larmes.

Je ne vous dirai rien de ma naissance, vous la connoissez. Vous savez que mon pere a eu trois enfans; deux garçons, & moi qui étois leur cadette. Je jouis fort long-tems de sa tendresse, ainsi que de celle de ma mere, qui cependant avoit une prédilection marquée pour son fils aîné. L'affection qui regnoit entre le plus jeune de mes freres & moi m'en dédommageoit, & nous nous consolions mutuellement des témoignages de préférence que l'on donnoit à notre aîné, & auxquels il ne paroissoit sensible, que parce qu'il imaginoit que nous en étions mortifiés. Un orgueil indomptable & une ambition sans bornes faisoient le fond de son caractère. Il ne se trouvoit heureux d'être né gentilhomme qu'avec ses inférieurs, auxquels il cherchoit continuellement à faire sentir cette ridicule supériorité de convention; il étoit toujours en querelle avec ses égaux, dont le commerce le gênoit; &, s'il eût osé, il eût reproché à mon pere de l'avoir mis au monde, puisqu'il n'avoit pas un duc à lui donner pour aïeul. Montalbain, vous savez que c'étoit ainsi

que se nommoit mon jeune frere, étoit d'un caractère absolument opposé. La douceur, l'affabilité & un naturel comparissant, qui se montraient dans toutes ses actions, lui attiroient l'estime & l'amitié de tout le monde. L'accueil différent qu'ils recevoient l'un & l'autre n'échappoit point à notre aîné, qui en prenoit presque journellement de l'aigreur : car les orgueilleux, ces êtres les plus vils de tous les êtres, parce qu'ils sont les plus injustes, poussent l'excès du délire jusqu'à prétendre qu'on leur manque, en ne leur payant point le tribut de sentiment dû à des vertus qu'ils ne veulent point avoir. Le reproche éternel que mon frere aîné faisoit à Montalbain, étoit qu'il ne savoit pas soutenir son rang, & qu'il s'oublioit. Mon frere, lui répondoit celui-ci, (avec un sang-froid, une noblesse d'ame, dont le souvenir m'enchanté) quand on me verra manquer de courage, ou, ce que je regarde comme plus bas encore, trahir ma parole, me refuser aux besoins d'un ami, réduire des créanciers de bonne foi à l'indigence pour mener un train de vie fastueux, l'on pourra dire que je ne soutiens pas mon rang, & je ne crains point que cela m'arrive. Si mon affabilité pour ceux que vous regardez comme mes inférieurs, & qui ne le sont que parce qu'ils veulent bien avoir la complaisance de se le croire, est le

motif qui vous porte à me reprocher que je m'oublie, j'imagine que vous vous trompez encore : j'ai toujours entendu dire que les plus anciens titres étoient les meilleurs, & je n'en ai pas de plus ancien que celui d'homme. Au moment qui me vit naître, & avant que mon pere eût eu le tems de me reconnoître pour son fils, mes cris avoient annoncé que j'avois besoin de secours : l'expérience & mes réflexions m'ont appris depuis que j'en peux recevoir du dernier des humains, & c'est une loi pour que je croie que le dernier des humains a droit de prétendre aux miens, en vertu de la fraternité établie par la nature qui nous fait tous naître & mourir de même.

Je m'arrête d'autant plus volontiers à vous peindre ces deux caracteres, que l'un a été la source de tous mes malheurs, & que le souvenir de l'autre me fait trouver du plaisir à répandre des larmes. L'union qui regnoit entre mon frere Montalbain & moi ne nous permettoit pas d'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Il devint amoureux de la fille d'un gentilhomme du voisinage, & il me confia son amour. Le frere de cette Demoiselle trouva le chemin de mon cœur, & j'en fis l'aveu à Montalbain qui en fut enchanté. Il estimoit mon jeune amant, & je pouvois, d'après cela, être sûre qu'il étoit estimable. Cette dou-

ble passion nous fournissoit tout naturellement les moyens de nous trouver ensemble, & nous nous occupions de ceux de nous voir unis. Quelque raison que je me sois faite, je pleure encore au souvenir de ces momens agréables qui ont été si courts. Nos quatre cœurs se laissoient voir sans nuage, & se trouvoient tous quatre également purs. Nulle défiance injurieuse, nul caprice chagrinant n'en troublait la paix. J'ajouterai que nulle crainte de l'avenir ne nous inquiétoit; nous nous trouvions si faits pour être unis, que nous n'imaginions pas seulement qu'on pût ne pas nous unir quand le moment en seroit arrivé. Hélas! nous ignorions encore que l'intérêt & la vanité réglent les choses de ce monde; que ces tyrans impérieux imposent silence aux mouvemens les plus tendres de la nature, & qu'ils en font violer les loix les plus sacrées. L'expérience ne nous l'a que trop appris. Sans cette erreur, dans laquelle nous étions, nos desirs se feroient, peut-être, fait entendre, & nous les aurions peut-être satisfaits. Je n'ai jamais conçu l'acharnement des femmes à s'ériger en juges impitoyables de celles de leurs semblables, qu'une passion tendre a emportées trop loin. Il y a, de leur part, autant de fortitude, au moins, que de mauvaise foi; la conduite la plus régulière ne pouvant disculper

d'une indulgence dont on n'est pas sûr de n'avoir pas besoin à son tour. L'amour n'est que desir, & la possession de l'objet aimé est le terme qu'il envisage, auquel il nous fait tendre, & vers lequel il dirige toutes nos pensées. Que ces prudes orgueilleuses en conviennent ou non, il n'en est pas moins vrai qu'elles auront pu être tentées : savoient-elles, pendant le combat qui se passoit chez elles, quelle en seroit l'issue? Si elles le savoient, elles n'auroient pas eu de combat à soutenir : si elles en sont sorties à leur avantage, qu'elles s'en félicitent, mais qu'elle ne croient pas en valoir mieux ; elles doivent se trouver heureuses, & celles qui le sont moins qu'elles ne l'ont été, sont dignes de pitié & non de censure. Comment ces femmes qui se targuent si hautement de l'austérité de leurs mœurs peuvent-elles oublier que les tentations qu'elles avoient éprouvées étoient déjà un commencement de complicité ? Qui a pu leur répondre que la première tentation ne sera pas suivie d'une autre, & qu'elles auront toujours le même bonheur, pour peu qu'elles aient de quoi exciter les desirs ? Je ne parle point de celles qui, assez adroites pour dérober aux yeux une foule d'intrigues, érayent l'idée qu'on a de leur vertu, de la sévérité avec laquelle elles cherchent à avilir une fille infortunée. Ce sont des

êtres abominables , & le nombre en est très-grand. Il n'y a d'aussi lâche qu'elles que les hommes qui , pour qui la vengeance de la vérité outragée & pour l'intérêt même de leurs plaisirs ne rompent pas avec de pareils monstres. Mon état, où l'on cherche à se venger de la perte de sa liberté , par la satire amère de l'usage que les autres font de la leur , devoit me porter à voir les choses sous un autre aspect ; la conduite que j'ai tenue m'y autoriseroit autant qu'aucune de celles qui jouent dans le monde le rôle de collets-montés ; mais ma manière de penser me paroît plus conforme à la vérité , au bien général & à la douceur qui doit caractériser notre sexe , dont le devoir , en pareil cas , est de se taire. En recevant la loi des hommes , c'est nous qui la leur faisons ; & leur malignité cesseroit de s'exercer sur nous , s'ils s'apercevoient qu'elle nous déplût. Mais , au contraire , la nôtre entretient la leur à nos dépens ; & du mépris que nous prenons plaisir à leur voir marquer pour quelques-unes de nous , ils passent au mépris général de notre sexe.

Ainsi, si l'amour ne nous fit point faire de folie , nous en fûmes redevables à la persuasion où nous étions que nous ne pouvions manquer d'être unis. Nous nous accoutumions à regarder notre bonheur comme pro-

chain, nous en parlions, nous nous en félicitions, & cela nous suffisoit. L'intimité dans laquelle nous vivions tous les quatre, & le point commun qui réunissoit nos intérêts ne nous faisoient point desirer de tête-à-tête que la contrainte seule fait chercher, & nous en sauvoient, par conséquent, les dangers. Seuls, nous n'aurions eu à parler que de notre tendresse; réunis, la tendresse des autres excitoit la nôtre; nous en jouissions même, parce que les objets nous en étoient chers. L'amitié fraternelle étoit satisfaite ainsi que l'amour, & nous goûtions le plaisir que donnent les sentimens les plus doux de la nature. Ce commerce où nos ames jouissoient d'elles-mêmes avec un contentement & une tranquillité indicibles, duroit depuis deux ans, lorsque les desirs ambitieux de notre frere aîné vinrent le troubler.

Il y avoit dans notre voisinage un gentilhomme, nommé M. de Versac. Le titre de marquis qu'il portoit l'avoit fait rechercher par mon frere pour qui les titres étoient des vertus. Il prit du goût pour M^{lle}. de Versac, fille laide & maussade, ou plutôt l'envie de faire une alliance illustre lui fit croire qu'il en étoit amoureux. Le rapport de caractère n'eût pas peut-être servi à lui concilier les bonnes grâces de sa maîtresse, car les méchans se rendent

dent justice entre eux , ne s'aiment point & ne se cherchent pas pour le plaisir d'être ensemble ; mais ils s'unissent par politique , par intérêt , par crainte réciproque , ou lorsqu'il s'agit de nuire à ceux qui ont le bonheur de ne leur point ressembler. La vanité , d'un côté , & de l'autre , la difficulté de s'établir les rapprocherent. Le marquis de Verlac étoit pauvre , & nous étions riches. Il ne trouva pas que mon frere le fût assez , ni qu'il put faire paroître sa femme d'une maniere convenable , à moins qu'on ne l'avantageât considérablement. Ce fut la notre perte. Mon frere , qui se regarda comme anéanti , si l'espoir de porter un jour le titre de marquis lui échappoit , fit couler ses larmes devant ma mere. La cause en étoit trop belle pour qu'on n'y fût pas sensible. Ma mere , aussi ambitieuse au moins que son fils , & s'enivrant d'avance des honneurs que lui alloit attirer cette alliance , le consola , & lui dit que , puisque le marquis ne demandoit que cette condition , il n'y avoit rien de désespéré. Mon pere avoit assez d'amitié pour nous ; mais c'étoit un de ces hommes foibles qui n'ont pas le courage d'être aussi bons qu'ils voudroient l'être , & qui sacrifient la justice en s'applaudissant d'aimer la paix. Ma mere , qui le connoissoit , lui vanta les vues nobles & élevées de mon frere ,

qui ne s'occupoit que du lustre & de l'avancement de sa maison , & lui parla du mariage qu'il s'étoit ménagé avec Mlle. de Versac. C'est de vous , Monsieur , que cela dépend maintenant , lui dit-elle ensuite , ainsi je regarde l'affaire comme terminée : Il ne s'agit que d'avantager votre fils , afin qu'il puisse obtenir celle qui veut bien lui donner la main. L'avantager , dit mon pere , mais que deviendront Montalbain & sa sœur ? Ce qu'ils deviendront , reprit ma mere , (comme nous le fûmes d'un domestique qui nous rendit leur entretien) belle question ! ce que deviennent des cadets qui ne sont. . . . Quoi ! dit mon pere , vous voulez que je les réduise à leur légitime ? --- A leur légitime ? non Monsieur , il faut leur faire à chacun un état qui mette notre fils le marquis à portée de soutenir le sien ; votre cadet , chevalier de Malthe , & votre fille religieuse ; voilà ce qu'il faut faire. Mon pere voulut repliquer , mais ma mere lui imposa silence en lui disant qu'elle l'avoit promis , & que c'étoit une affaire décidée.

Nous ne tardâmes pas à être informés de cette fatale résolution. O mon cher frere ; disois-je à Montalbain , en le serrant entre mes bras , & en l'arrosant de mes pleurs , on va donc nous séparer. — Hélas ! ma chere sœur , ce n'est

point cette séparation qui me désole ; c'est le cruel sacrifice que l'on exige de vous ; c'est la perte éternelle de votre liberté qui me perce le cœur. Pour moi , je peux faire ce que notre injuste mere desire sans que cela m'engage ; mais vous , ma sœur , mais vous ! Ah ! si vous étiez capable de fermeté ! Nous ignorons que ma mere fût dans la chambre voisine ; elle entendoit notre entretien ; elle entra aux derniers mots de Montalbain , & le regardant avec colere : Je vous croyois , lui dit-elle , plus de respect pour les volontés de ceux qui vous ont donné le jour. . . . Pour avoir le plaisir de les ensevelir tout vifs , interrompit brusquement le baron de Beauvrai qui entra comme elle commençoit à tancer Montalbain. Ce baron étoit notre grand-oncle , comme vous savez ; mon pere l'avoit en vénération , mais ma mere le détestoit , & conséquemment ses avis n'étoient jamais suivis , quelque sensés qu'ils fussent. Sortez , mes enfans , nous dit-il , après cette phrase , c'est votre cause que je viens plaider , mais il ne me paroît pas convenable que vous soyiez présens. Ils peuvent rester , Monsieur , reprit ma mere ; c'est moi , qui ne suis pas disposée à vous entendre , qui vais sortir. -- Non , Madame , dit-il , vous voulez qu'ils restent , ils resteront ; & vous m'écoutez. Mon frere

étoit votre pere , mon intention est de le remplacer ici un instant. Que diroit-il , ce pere qui vous a tant aimée , s'il vous voyoit enterrer sa race toute vivante ? Et pourquoi ? Pour donner à votre fat de fils encore plus de fatuité ! --- Mais , Monsieur , il importe , je crois , à l'honneur de notre famille auquel je vous aurois cru plus sensible.... --- Fort peu , Madame , que votre fils soit marquis , & beaucoup que l'on n'y trouve pas dans votre personne l'exemple d'une mere dénaturée. --- Dénaturée ! Monsieur , l'expression est un peu forte. --- C'est le terme propre , Madame ; jeter vos enfans hors de votre présence , les condamner à une captivité éternelle , les mettre dans le cas de maudire , vingt fois par jour , l'instant où ils ont vu la lumiere & où ils ont reçu de vous le germe de desirs qu'il n'est pas en votre pouvoir d'éteindre ; & vous voulez leur ôter celui de les satisfaire ? Quand vous leur plongeriez un poignard dans le sein , la nature n'en feroit pas plus outragée. La mort prompte est préférable à la mort lente , mais le plaisir des tyrans est moins d'ôter la vie que de faire souffrir. --- Avez-vous tout dit , Monsieur ? --- Oui , Madame , puisque c'est à une mere sans entrailles que je parle ; les vôtres devroient se déchirer en ce moment , & la douleur que votre dureté cause à vos en-

sants devoit retentir dans toutes vos veines. ---
 Continuez , Monsieur , continuez ; sommes-
 nous donc , mon mari & moi , les premiers
 qui , par des raisons de convenance ayions fait
 une fille religieuse ? Enfin , mes enfans sont à
 moi , & j'en puis faire ce que je veux. ---
 Ils sont à vous , Madame ? Ils sont encore à
 moi qui , lorsque votre fausse joie m'a fait
 part de leur naissance , n'ai pas cru recevoir
 un billet d'enterrement ; ils sont encore à la
 société qui ne trouve jamais qu'il y ait trop
 de gens vertueux , & qui ne peut voir qu'avec
 indignation qu'on les lui arrache pour
 les exposer à devenir les plus malheureux de
 tous les êtres , & peut-être les plus coupables.
 Ils sont enfin à eux , Madame ; vous repro-
 chiez à ce pauvre Montalbain le jour que vous
 lui avez donné : & que tient-il donc de vous ,
 s'il ne lui est pas permis d'en jouir ? Les pe-
 res ont leurs droits , mais les enfans ont aussi
 les leurs. Nous avons le droit de les empêcher ,
 mais nous n'avons pas celui de les contrain-
 dre. Moins éclairés que nous , ils trouveroient
 souvent leur infortune où ils pensent voir
 leur bonheur : c'est à nous d'enchaîner alors
 leur jeunesse & leur inexpérience imprudente.
 Mais aussi , quelque avantageux que leur puisse
 être ce que nous projetons pour eux , nous
 ne pouvons , sans tyrannie , forcer leur ré-

pugnance , parce qu'avec toutes les raisons du monde pour être heureux , on ne l'est point si on ne croit pas l'être. On remplit mal l'état que l'on a pris contre son gré , & , de proche en proche , la société ne peut qu'en souffrir. A plus forte raison ne pouvons & ne devons-nous pas violenter nos enfans pour les porter à quelque chose de visiblement contraire à leur bien-être. La nature les a mis sous notre sauve-garde ; abusons-nous de notre pouvoir ? ils rentrent sous celle de la nature qui crie pour eux , & contre nous dans tous les cœurs. Voilà ce que j'avois à vous dire , Madame , & ce que je n'aurois pas cru que la fille de mon frere eût ignoré. --- A merveilles , Monsieur ; c'est une belle morale que vous prêchez à votre petite-niece. --- C'est à vous que je la prêche , & si vous l'écoutez , je vous conserverois du moins son amour , tandis que vous vous rendrez avant peu , (vous le méritez du moins) l'objet de son aversion , & qu'elle n'entendra , pendant toute sa vie , prononcer votre nom qu'avec horreur. --- Je vous suis obligée , Monsieur , de cet avis charitable ; je comptois garder encore ici Mademoiselle huit jours , elle vous aura l'obligation de partir dès demain. --- Et moi je pars , dès ce moment , pour ne remettre , de ma vie , le pied dans cette maison.

Il alloit sortir ; mais il s'aperçut que ma mere nous jetoit un regard étincelant de colere : il s'arrêta. Nous n'avions pas perdu un seul mot de l'entretien , mais je ne m'en sentoie pas plus le courage de défendre ma liberté. Mon oncle , qui nous vit fondant en pleurs , Montalbain & moi , vint à nous ; il nous embrassa ; sa tête , courbée par l'âge , & clouée , pour ainsi dire , sur nous par la compassion & par l'amitié , ne se releva qu'avec peine. Que ne vous approchez-vous donc , Madame , dit-il , à ma mere qui avoit l'air de vouloir s'éloigner , que ne venez-vous compter leurs larmes , craignez-vous de jouir de votre ouvrage ? Ou plutôt que n'appellez-vous à cette scene votre jeune marquis , afin qu'il s'en applaudisse , & que leur douleur augmente sa félicité. Mon oncle connoissoit mon frere aîné , & lisoit ce qui se passoit dans son cœur. Ne point se contenter d'être heureux , & avoir besoin , pour se le trouver davantage , de songer à la peine que peut causer notre bonheur à autrui , c'est un tour d'idées , une maniere de sentir qui annoncent une ame cruelle & corrompue. Ce tour d'idées , cette maniere affreuse de sentir se trouvoient malheureusement dans le caractère de mon frere aîné. Outrée du peu de cas que mon oncle paroissoit faire de son idole , ma mere

ne répondit rien & nous ordonna sèchement de sortir.

Elle tint la parole qu'elle lui avoit donnée, & dès le lendemain elle me conduisit dans cette maison où elle me fit prendre le voile. Elle fit partir presqu'aussi tôt Montalbain, & depuis ce temps je n'ai revu qu'une fois ce frere cheri. Je n'essaièrai point de vous peindre le chagrin auquel je fus en proie. Je me voyois privée de sa présence, de celle de mon amant, de tout ce qui pouvoit m'apporter de la consolation. Jugez de mon état, vous avez aimé, vous devez aisément vous le représenter.

Le moment de prononcer mes vœux arriva. Je les prononçai. Tremblante, décolorée, & sur-tout, navrée de douleur jusqu'au fond de l'ame de la joie barbare qui brilloit dans les yeux de mon frere & de ma mere, présens à cette cérémonie, je ne savois ce que je faisois. Cependant il me resta du courage; ce qui me soutint, fut la réflexion que je fis que c'étoit gagner encore que d'acquérir le droit d'être séparée d'eux. Mon oncle, que jusqu'à ce moment, je n'avois pas eu la liberté de voir, & qui n'avoit voulu se trouver ni à ma prise d'habit, ni à ma profession, quoiqu'il y eût été invité, parce qu'il avoit craint de ne pouvoir se contenir, vint

me rendre visite le lendemain. O, mon oncle ! lui dis-je, en le voyant ; je ne pus en dire davantage, je fondois en larmes. Ma chere niece, me répondit-il, c'est ma faute si vous êtes ici ; je devois connoître votre mere, &, au lieu de m'amuser à lui parler, c'étoit de vous emmener chez moi qu'il falloit que je m'occupasse ; nous aurions vu si l'on seroit venu vous en arracher. Mais, ne parlons plus du mal, puisqu'il est fait, parlons du remede. Je ne viens pas ici pour avoir simplement le plaisir de vous voir, j'y viens encore pour vous procurer les moyens de sortir de captivité. Il faut protester contre les vœux forcés qu'on vous a fait faire. Je ferai valoir cet acte quand il en fera temps ; ce ne l'est pas encore ; il faut pour cela qu'un procès que j'ai soit terminé. Je ne peux le perdre ; alors je serai plus riche que votre pere qui va se dépouiller pour votre frere : vous intenterez votre action, je vous aiderai de tout mon crédit, je ferai en même temps offrir à votre pere la moitié de mon bien, s'il veut enfin faire plus d'attention à la voix de la justice & de la nature, qu'aux insinuations de sa femme ; & pour donner plus de poids à mon offre, je lui ferai promettre de ma part que, s'il s'obstine encore à s'acharner contre votre liberté, je saurai m'arran-

ger de maniere qu'il n'aura jamais rien de moi. En attendant, je vais vous assurer une pension honnêtes. Vous sentez bien, Madame, qu'il ne fut pas besoin de violence pour me faire condescendre à ce que mon oncle desiroit. Le chevalier de Mérial, me dit-il, en se levant pour s'en aller, se recommande à votre souvenir. Je rougis à ce nom, c'étoit celui de mon amant. Ne rougissez pas, me dit le baron de Beauvrai, il est aimable & bien né; je le trouve digne de vous & de moi, & j'approuve votre choix; mais je plains le pauvre Montalbain, car sa maitresse est à toute extrémité. Elle mourut, en effet, quelques jours après, & c'étoit elle qui, dans un moment de transport, avoit dévoilé nos amours.

La douleur que sa perte me causa n'empêcha point que l'espoir qui venoit de naître dans mon ame ne mît du changement dans mon humeur: je devins plus gaie, & mes oppresseurs s'en appercurent avec une sorte de tristesse, lorsqu'ils vinrent me faire une de ces visites de cérémonie qui très-souvent ne sont que des insultes déguisées sous un masque de politesse & d'égards.

Il y avoit bientôt un an que j'étois ici; le procès de mon oncle alloit être jugé, & mon pere venoit d'en perdre un considérable, que

ma mere lui avoit attiré en voulant se mettre, à force ouverte, en possession des honneurs dûs à un seigneur du voisinage. La circonstance étoit favorable pour moi, & de nature à faire agréer la proposition que mon oncle vouloit lui faire. Le malheur qui me poursuivoit vint tout déranger. Mon frere aîné & Mèrival se rencontrèrent à la chasse, & celui-ci eut à essayer de la part du premier, plusieurs railleries piquantes sur le bonheur qu'il avoit eu de me plaire. Elles furent poussées si loin que, malgré sa douceur naturelle, Mèrival ne put s'empêcher de lui répondre. Mon frere qui portoit un fusil à deux coups, lui tira, & le blessa; le soin de sa conservation l'emportant en ce moment sur toute autre considération, Mèrival prévint mon frere au moment où celui-ci couchoit en joue pour la seconde fois, & l'étendit sur la place. Le froid de la mort me saisit à cette nouvelle qui sembla voler pour venir jusqu'à moi. J'y lus mon arrêt. Mèrival, ce Mèrival si digne de mon estime & de ma tendresse, je ne pouvois plus le posséder; je ne pouvois plus même me trouver avec lui. Il ne me restoit plus que quelques jours pour renouveler ma protestation, je les laissai s'écouler dans une indifférence stupide, & je me vis enchaînée ici pour tou-

jours. Ma mere eut la cruauté de me reprocher la mort de son fils ; je n'avois que mon oncle de qui je reçusse quelque consolation ; il gagna son procès , & mourut , laissant un testament , par lequel il instituait Montalbain son héritier ; & , dans le cas où celui-ci mourrait sans enfans , un de nos cousins. Mon pere écrivit à Montalbain de venir ; il arriva. On lui fit part , avant même qu'il eût eu le tems de se débattre , de la mort de mon oncle , & du dessein que l'on avoit formé de le marier. Me marier ! dit-il , cela vaut bien la peine qu'on y pense , au lieu qu'il ne faut qu'un instant pour m'apprendre des nouvelles de ma sœur. On lui avoit caché , je ne sais pourquoi , que j'eusse fait mes vœux , & mon oncle l'avoit assuré qu'il m'engageroit à montrer de la fermeté ; il ignoroit ainsi quel étoit mon sort. Elle a fait ses vœux , lui dit ma mere. Elle a fait ses vœux , reprit-il , eh bien , je vais faire les miens. La tendresse la plus vive nous à unis dès l'enfance , on a lié nos deux destinées par un sacrifice commun , elles resteront liées , & je pars. Il sortit , en effet , en disant ces mots , monta à cheval , & vint me voir. Après un torrent de pleurs versés de part & d'autre , après nous être attendris sur le sort de Mérival & sur le nôtre , Montalbain me fit part du dessein où il étoit de ne pas

quitter la croix. Je n'eus pas de peine à le faire changer de résolution, en lui remontrant que je n'avois que lui de qui je pusse attendre quelque consolation.

Hélas! il étoit décidé qu'il ne m'en serviroit point. Il n'y avoit pas encore quinze jours qu'il étoit arrivé, lorsqu'il reçut des ordres pour se rendre à Malthe. Sur la nouvelle que le Grand-Seigneur avoit dessein d'attaquer cette isle, le Grand-Maître avoit cru devoir citer tous les chevaliers. Comme Montalbain n'avoit pas encore notifié sa retraite, il ne pouvoit, sans se déshonorer, annoncer en ce moment qu'il quittoit l'ordre. Il fallut donc qu'il repartît. Il vint m'apprendre son départ. Nous restâmes plus de quatre heures ensemble; nous ne pouvions nous quitter; je m'apprêtois à me retirer, & il m'arrêtoit; il vouloit partir, & je le faisois rester: un secret pressentiment sembloit nous dire à tous deux que c'étoit pour la dernière fois que nous nous voyions. Il partit enfin. Quatre mois se passèrent sans qu'on eût de ses nouvelles. Au bout de ce tems, nous apprîmes qu'il avoit été rencontré par cinq Salletins. La supériorité du nombre ne l'avoit pas empêché de rendre un combat assez long; mais enfin, forcé de céder, & prêt à tomber entre leurs mains, il s'étoit fait sauter.

La succession de mon oncle passa ainsi à des

collatéraux. Mon père ne survéquit que fort peu de tems à Montalbain. A peine avoit-il les yeux fermés, que la veuve de mon frere aîné poursuivit ma mere avec tant de vigueur, qu'elle mourroit, pour ainsi dire, de faim, si je ne lui abandonnois pas la pension que m'avoit assurée mon oncle. C'est ainsi que sa vanité a causé mon malheur, celui de son fils, celui de Montalbain, celui de l'aimable Mèrival, & le sien propre. Pût son exemple servir de leçon aux meres ambitieuses.

Je ne pus retenir mes larmes après avoir lu la triste histoire de mon ancienne amie. Ce qui les excitoit encore plus, c'étoit l'état de son manuscrit; dans plus de vingt endroits l'encre avoit été détrempée & étendue par les pleurs; il étoit presque inlisible, si je peux m'exprimer ainsi. Les soupirs, les regrets, les gémissemens que des événemens aussi cruels avoient dû produire, avoient nécessairement causé des distractions; aussi voyois-je par-tout des phrases sans suite, écrites avec le délire du sentiment, mais il falloit les deviner quelquefois; & cela paroîtra bien naturel à ceux qui ont encore conservé un cœur.

J'allai la voir le lendemain. Ah! m'écriai-je, en l'embrassant, j'étois bien malheureux; mais je le suis plus, depuis que je sais combien vous êtes à plaindre. Vos malheurs on

ajouté au sentiment des miens. Que votre fort est affreux, qu'il doit vous le paroître ! sur-tout lorsque vous le comparez à la paisible tranquillité de vos compagnes, qui vraisemblablement n'ont pas les mêmes raisons de gémir sur leur état. Ne le croyez pas, interrompit Euphémie ; ne croyez pas que je sois la seule victime que ces lieux renferment. La plupart des vocations sont semblables à la mienne. Il y en a parmi nous qui ont été condamnées à la vie que je mène dès l'instant où elles ont vu le jour. A peine sorties des bras de leurs nourrices, elles ont été conduites ici. Les caresses leur ont été prodiguées, on les a élevées dans une ignorance totale de l'univers, dont ces murs leur ont paru l'enceinte. Elles se sont enfin ignorées elles-mêmes, & n'imaginant rien de plus doux que de vivre comme elles avoient toujours vécu, elles en ont fait le serment, sans savoir ce que c'étoit que serment. Combien ne maudissent-elles point leur ignorance, lorsque leurs passions venant à s'éveiller, empruntent une nouvelle force de la raison qui par-tout ailleurs sert à y mettre un frein ! elle leur montre toute l'injustice dont on a usé envers elles ; tout ce qui les environne ne se présente à leurs yeux que comme complice de la tromperie perfide & cruelle qui leur a été faite. De-là l'humeur,

la haine & la duplicité de caractère, parce qu'elles n'osent confier leurs peines. C'est sous le point de vue le plus enchanteur qu'elles se représentent les objets qu'elles desirer, & qu'elles se sentent condamnées à desirer inutilement. Quel état ! quel état ! Il est d'autant plus cruel, qu'elles n'imaginent pas que l'on puisse avoir des chagrins dans le monde ; & qu'elles se demandent continuellement pourquoi, lorsque les autres sont heureux, elles ont été choisies de préférence pour être infortunées. Pour moi, continua Euphémie, ce n'est pas ma liberté que je regrette : amant, frère, amie, j'ai tout perdu. Que pourrois-je espérer de trouver dans le monde ? Hélas ! je n'ai plus rien à y chercher. C'est la paix que je desire, c'est la paix ; & je ne la trouve ici qu'en contraignant au silence mes vœux les plus innocens, mes pensées les plus simples ; car tout prête ici à la satire, dont le désœuvrement fait saisir avidement l'occasion, & dont l'humeur se fait un plaisir. On croit que ces lieux sont l'asyle de la tranquillité ; que l'on se trompe ! L'exercice de l'autorité n'est, peut-être nulle part aussi dur qu'il l'est ici ; on se plaint ailleurs ; & l'on a du moins la liberté de répandre des larmes : ici, c'est un crime, & de tous les crimes le plus grand, que de sentir ses maux ;

il

il faut bénir la main qui vous charge de dégoûts & d'humiliations. Comme il n'y a point de créature humaine qui ne tende à améliorer sa condition, les desirs se tournent naturellement vers cette autorité sous laquelle on gémit; on cherche à en jouir, en parvenant aux places; ou à la partager, en se rendant agréable à celles qui les occupent; on brigue, on cabale, on flatte aux dépens de celles qui déplaisent: rien de tout cela ne reste secret; & les inimitiés naissent. La calomnie, l'aigreur, l'affection perfide, la défiance mutuelle, voilà ce qui compose la paix qui regne dans ces lieux. Je n'ai point à me reprocher d'avoir employé de si odieux moyens; ma naissance seule me donnoit le droit d'aspirer à la place que j'occupe, mais il n'est pas moins vrai que mes compagnes & moi, perdues pour la société à laquelle on nous a arrachées, nous sommes encore perdues pour nous-mêmes, & que nous n'avons pas la consolation, lorsque tout nous a été enlevé, de jouir de nous, & de pouvoir rester ce que nous sommes.

J'interrompis alors Euphémie: je connois votre état actuellement, lui dis-je, & je vois trop que vous n'avez rien dit que de vrai. Il seroit à souhaiter que votre histoire fut connue; peut-être que les réflexions qu'elle seroit

naître contribueroient à détruire les cruels préjugés que des usages antiques, mais qui n'en sont pas moins odieux, ont consacrés. Elle me permit de la publier, & je me hâtai de payer ce tribut à la société.





L E

P O R T R A I T

U T I L E ,

O U

L'ERREUR D'UN MOMENT.

C O N T E M O R A L.

EMILIE venoit de perdre ses parens dans un âge où leur tendresse eût veillé à son bonheur ; jeune , riche & belle , il lui manquoit une mere sage pour la conduire au milieu des écueils que ses brillans avantages alloient faire naître sous ses pas. Elle joignoit à la plus jolie figure , une taille noble & dégagée ; les talens les plus agréables embellissoient les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; son jeune cœur , sans défaut jusqu'alors , étoit susceptible de céder aux meilleures impressions : mais , sans expérience & sans conseil pour le fermer aux mauvaises , elle pouvoit y succomber.

Emilie fut reçue dans le monde avec les suffrages qu'enleve toujours une beauté nouvelle ; ses graces & sa jeunesse lui attirèrent

bientôt une cour brillante. Il existe dans la capitale un essaim d'êtres inutiles à l'état & nuisibles à la société, qui ne fondent leur gloire que sur le déshonneur des femmes, dont la crédulité fait souvent tout le crime, & qui chériorient encore la vertu, si le piège où elles sont tombées n'avoit été couvert de fleurs. Telle étoit l'espece d'hommes qui environnoit Emilie; s'il y avoit quelque distinction à faire, ses yeux étoient trop foibles pour démêler l'or du faux brillant; mêmes soins, mêmes empressements; tous lui juroient qu'elle étoit charmante; qu'ils n'avoient jamais rien vu de si beau. Cet éloge a des charmes pour une jeune personne; si son cœur ne se décide pas, le desir de plaire & de traiter en souveraine une foule d'adorateurs, la dédommage des douceurs de l'amour.

Abandonnée à elle même, Emilie se livra quelque temps aux attraits de la coquetterie; coups-d'œil, souris, paroles gracieuses, tout fut employé pour étendre ses chaînes, mais elle ne vit point, sans émotion, le chevalier de Lurac & le marquis de Balran; dès qu'ils parurent sur les rangs, les autres s'éclipserent & laisserent le champ libre à ces deux rivaux.

Peu d'hommes étoient aussi bien faits que le marquis de Balran; sa figure répondoit à

sa taille ; mais , sous de beaux dehors , il cachoit un ame fausse ; son cœur , usé par un grand nombre de passions , n'étoit plus sensible aux douceurs d'un amour honnête ; accoutumé à juger des femmes par celles qui avoient eu la foiblesse de céder à ses poursuites , il avoit pour système que la plus vertueuse ne fait pas résister aux desirs d'un homme aimable ; aussi personne n'avoit autant d'art pour dérober aux yeux de l'innocence l'abyme qu'il creusoit sous ses pas ; personne ne paroissoit plus digne d'être aimé jusqu'au moment du triomphe ; alors il se faisoit un jeu cruel du désespoir de celle qu'il avoit séduite , & joignoit l'indiscrétion à cette indignité.

Le chevalier de Lurac réunissoit aux avantages du corps ceux de l'esprit & du cœur ; sage , modeste , ami de la vertu , instruit de tout ce qui peut rendre un homme recommandable , il avoit un air de candeur , dont ses moindres actions portoient l'empreinte ; il connoissoit Emilie depuis l'enfance ; sa mere , en mourant , l'avoit recommandé aux soins de celle d'Emilie , & cette amie sincere avoit pris plaisir à jeter dans son ame les semences de la vertu. Il arrivoit d'Italie lorsque Emilie parut dans le monde. Sa taille & ses traits avoient atteint la perfection pen-

310 LE PORTRAIT UTILE, &c.

dant deux années d'absence ; il ne put la revoir sans l'aimer ; son cœur avoit été libre jusqu'alors ; mais à ces mouvemens inconnus qui précèdent toujours les grandes passions, il sentit que son amour alloit faire le bonheur ou le malheur de sa vie. Les véritables amans sont timides ; ils craignent de déplaire à l'objet aimé par l'aveu de leur passion ; le chevalier n'osoit parler de son amour, mais il étoit peint dans ses yeux. Emilie s'aperçut avec plaisir de l'effet de ses charmes ; un secret penchant l'entraînoit vers le jeune de Lurac : cependant le marquis avoit su l'éblouir par des apparences brillantes, & l'intéresser par ces riens agréables qui ont quelquefois tant d'empire sur les femmes. Etoit-il absent ? son cœur paroissoit se décider pour le chevalier ; à son retour, il rentroit dans l'incertitude, & le desir de plaire à tous les deux l'empêchoit de faire un choix qui la priveroit d'un amant ; ce n'est pas qu'elle ne rendit justice au mérite du chevalier ; elle avoit assez de lumieres pour connoître sa supériorité sur le marquis ; s'il parloit quelquefois devant elle des modes, des usages, des mœurs, les argumens captieux de Balran étoient détruits par les réponses solides & convaincantes de son rival ; Emilie elle-même étoit forcée de l'avouer,

Le marquis vantoit, un jour, les charmes d'une vie passée au milieu des plaisirs, & plaignoit le sort d'une femme que l'amour tien-droit renfermée auprès d'un amant sérieux & mélancolique : à votre âge, Mademoiselle, di-soit Balran ! quelle perte pour la société ! si quelqu'un réussissoit à vous donner le goût de la retraite, quel ennui pour vous-même ! & de combien d'agrémens ne seriez - vous pas privée ! Paroissez-vous au spectacle, dans une assemblée, dans une fête, tous les cœurs vo-lent sur vos pas, & rendent hommage à votre beauté ; choisissez donc quelqu'un, charmante Emilie, qui, loin de vous priver des plaisirs du monde, soit le premier à les faire naître, & à vous tracer un chemin couvert de fleurs. Balran s'applaudissoit en donnant ce conseil, comme s'il eût été persuadé que le choix ne pouvoit tomber sur un autre.

Cette philosophie plaisoit à Emilie ; elle fourit au marquis, & regardant le jeune de Lurac ; chevalier, lui dit-elle, n'êtes-vous pas du même avis ? Ne trouvez-vous pas ce tableau charmant ? Il l'est, sans doute, ré-pondit le chevalier, mais nous le voyons sous un point de vue différent ; il a un côté désagréable que l'on voile à vos yeux, & que je vais vous découvrir : une vie tumultueuse peut avoir des charmes pour beaucoup.

312 LE PORTRAIT UTILE, &c.

de femmes ; mais elle n'en aura point pour vous , belle Emilie , si vous en considérez les suites : au printemps de votre âge , le public , à qui vous devez compte de vos actions , a les yeux sur vos moindres démarches ; il ne jugera pas sur la pureté de vos intentions , mais sur les apparences , & , ajouta-t-il malignement , sur la réputation de ceux qui formeront votre société ; votre sagesse ne souffrira aucune atteinte ; mais l'envie faisit les moindres prétextes , & vous lui en fournirez. Une vie douce & tranquille est préférable à des jours passés au milieu d'un tourbillon , qui souvent nous entraîne. Ne fuyez point les plaisirs ; mais apprenez à les choisir. Croyez , mademoiselle , que les personnes sages & prudentes ont leurs amusemens ; ils vous formeront une cour dont vous n'aurez point à rougir : quelle feroit alors la félicité du mortel qui trouveroit le chemin de votre cœur : pardonnez , mademoiselle , à la sincérité d'un ami , mais ce sont les sentimens que votre tendre mere m'a inspirés. Quelle perte nous avons fait tous deux , belle Emilie ! & combien ne dois-je pas la regretter aujourd'hui ? Le saisissement où se trouva le chevalier l'empêcha de continuer.

Emilie n'entendit pas prononcer le nom d'une mere qu'elle avoit tant aimée , sans la

plus vive émotion ; quelques larmes coulerent de ses yeux : elle se retira dans son appartement pour s'affliger en liberté. Toute la nuit son sommeil fut agité ; l'air noble & modeste du chevalier , son esprit , ses conseils , sa tendresse , tout lui parloit en sa faveur ; mais le jour affoiblit bientôt des sentimens qui n'avoient qu'effleuré son cœur.

Le marquis avoit prévu les réflexions d'Emilie ; il n'ignoroit pas qu'un retour sur elle-même nuisoit à ses projets ; en homme adroit , & qui connoît l'art de conduire une beauté novice , il eut soin de la distraire en faisant naître de nouveaux plaisirs.

Le chevalier adoroit Emilie ; mais il s'efforça de déguiser son chagrin ; il craignoit de lui déplaire par une morale qui ne seroit pas de saison , tant qu'elle goûteroit celle du marquis ; il avoit confiance dans sa sagesse , & attendoit quelque événement qui lui ouvrît les yeux sur la légèreté de ses démarches.

Emile étoit imprudente , mais elle étoit sage ; elle croyoit aimer le marquis plus qu'un autre , parce qu'il s'étoit rendu nécessaire ; mais ses vues ne s'étendoient pas plus loin. Tandis que , tranquille , au milieu du danger , elle croyoit sa conduite irréprochable , & se livroit à des conseils pernicieux avec toute

la sécurité qu'inspire l'innocence, Balran méditoit sa ruine; l'étude qu'il avoit faite du caractère d'Emilie lui fit juger qu'il ne parviendrait à son but que par degrés, & qu'il ne devoit son bonheur qu'à une occasion favorable: dès-lors il mit tous ses soins à la faire naître. Il avoit, à une lieue de Paris, une maison de campagne, où l'art s'étoit uni à la nature pour en faire un lieu de délices. Il offrit d'y donner une fête; toute nouveauté avoit des charmes pour Emilie; elle accepta avec joie, & le jour fut pris pour le lendemain.

Les soins du marquis, la beauté du lieu, la nuit la plus agréable, tout conspiroit à rendre la fête brillante; le bal fut terminé par un feu d'artifice, où le nom d'Emilie fut ingénieusement placé. Après le feu, chacun se dispersa dans les vastes allées du jardin. Balran, sous prétexte de faire admirer à Emilie un morceau de sculpture estimé de tous les connoisseurs, la conduisit dans le bosquet le plus éloigné. Un artiste habile s'étoit surpassé dans un groupe charmant qui représentoit Vénus, Adonis & l'Amour; la déesse, à demi-nue, & négligemment penchée sur les genoux de son amant, le regardoit avec des yeux où le desir & la volupté étoient peints; le fils de la déesse, appuyé sur son

carquois, sembloit applaudir à sa victoire & sourioit à sa mere. Tendre amour, s'écria Balran, toi qui regnes avec tant d'empire sur mon ame, rends la belle Emilie sensible à mes feux, & mon bonheur sera plus grand que celui d'Adonis. Non, trop aimable Emilie, continua-t-il en se jettant à ses pieds, jamais on n'aima avec autant de violence; ma vie est entre vos mains; mais serai-je éternellement malheureux? n'entendrai-je jamais sortir de votre belle bouche un aveu qui feroit mon bonheur? imitez la mere des amours, elle étoit moins belle que vous, mais elle aimoit davantage: en disant ces mots il avoit saisi sa main, & la feroit contre ses levres; émue par les transports de Balran ou par la volupté du lieu, Emilie ne faisoit que de légers efforts pour la retirer. Levez-vous, laissez-moi.... étoient les seuls mots qu'elle pouvoit articuler; son désordre parut favorable au marquis; il crut avoir trouvé le moment du triomphe; &, passant son bras autour d'elle, il osa ravir un baiser jusques sur ses levres. Emilie effrayée de cette témérité, fit un cri qui attira quelques personnes près du bosquet: mais craignant qu'on ne prît pour un rendez-vous ce qui n'étoit l'effet que de sa curiosité, elle se retira par un côté opposé, & alla rejoindre la compagnie, fort

316 LE PORTRAIT UTILE, &c.

irritée contre Balran. Peu de tems après elle partit seule dans sa voiture, sans daigner lui dire une parole ni lui accorder un regard. Le marquis ne s'alarmoit jamais de la colere des belles, bien persuadé que l'on pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre, &, sans inquiétude sur la retraite d'Emilie, il alla se consoler de ce contre-temps auprès d'une beauté moins timide.

Le lendemain il se présenta à la toilette d'Emilie avec un air de confiance, dont elle fut piquée. Monsieur, lui dit-elle, après ce qui s'est passé hier, j'espérois que vous m'épargneriez le désagrément de vous voir & de vous faire tous les reproches que vous méritez. Charmante Emilie, lui dit Balran, en prenant un ton soumis & un air de candeur qu'il savoit feindre à propos, je suis coupable, & je viens obtenir mon pardon, ou mourir à vos genoux; mais si l'Amour m'a fait passer les bornes du respect, accusez ce dieu qui remplit mon ame, & qui maîtrise toutes mes facultés. Lorsqu'un amant paroît aimable, ses fautes sont bientôt oubliées. La crédule Emilie ne voyoit dans celle du marquis qu'un excès d'amour; elle lui pardonna.

Le chevalier étoit instruit de tout ce qui se passoit par une femme de chambre d'Emilie; ces événemens étoient autant de traits em-

poisonnés qui lui perçoient le cœur ; il voulut essayer si l'absence le guériroit de son fatal amour. Mais , vains efforts ! l'image d'Emilie le suivoit en tous lieux , & s'attachoit à ses pas : par-tout il ne voyoit qu'elle & son indifférence. Le chagrin dont il étoit dévoré affoiblit peu à peu sa santé , son teint perdit son éclat , & déjà les graces de sa jeunesse commençoient à disparaître.

Au milieu des ris & des jeux qui l'environnoient , Emilie fut étonnée de ne point voir le chevalier de Lurac ; il lui étoit plus cher qu'elle ne le croyoit elle-même ; son absence lui donna de l'inquiétude ; & lorsque son amour le força de revenir aux pieds de celle qui l'avoit fait naître , elle le revit avec joie. L'air de mélancolie répandu sur son visage la frappa : chevalier , lui dit-elle avec un vif intérêt, vous changez à vue d'œil ; auriez-vous quelque peine secrete , confiez-la moi ; vous devez me croire de vos amies. Ah ! Mademoiselle , s'écria-t-il , que ce titre seroit cher à mon cœur ! vous seule pouvez me rappeler à la vie ; vous seule. . . Il alloit continuer , lorsque le marquis entra , suivi de quelques personnes ; à l'émotion qu'il vit dans les yeux d'Emilie , il jugea qu'elle venoit d'avoir un entretien avec le chevalier ; & , pour faire diversion , il proposa d'aller à une tragédie nouvelle ; tout le monde fut de son

318 LE PORTRAIT UTILE, &c.

avis, & on partit. Le chevalier suivit Emilie, mais il ne put trouver le moment de reprendre la conversation qui venoit d'être interrompue.

C'est le sort du talent d'être persécuté; l'auteur de la piece nouvelle avoit beaucoup d'ennemis; Balran étoit du nombre, parce qu'il avoit cru se reconnoître dans une comédie de l'auteur. Il se déclara hautement contre sa tragédie, & la jugea en homme prévenu & superficiel.

Le chevalier joignoit à beaucoup de goût un jugement solide; il ne put entendre déchirer un ouvrage rempli de beautés sans prendre sa défense, & il le fit avec une supériorité qui n'échappa point à Emilie; la piece lui plaisoit; elle y versa même des larmes; mais cet éclair du sentiment fut bientôt dissipé au milieu d'un souper brillant qui se donnoit chez la marquise de. . . célèbre par ses aventures galantes.

Les femmes, aveuglées par la plus violente passion, conservent au moins un reste de pudeur, l'apanage de leur sexe, elles renferment au fond de leur cœur une partie de leurs desirs, & ne paroissent céder qu'à ceux de celui qui les attaque. La marquise de. . . ne savoit pas les mêmes dehors. Les démarches les plus hasardées ne lui coûtoient plus rien. Comme elle avoit épuisé toutes les ressources

de la volupté, elle ne trouvoit le plaisir que dans le changement, & ce goût la jetoit dans mille intrigues, qui la rendoient la fable du public. Elle joignoit à une conduite si coupable le desir d'entraîner dans l'abyme, où elle étoit plongée, celles qui ne la connoissoient pas assez pour l'éviter. Elle croyoit diminuer sa faute en augmentant le nombre des complices : avec une femme de ce caractère, Emilie avoit tout à craindre. La marquise. . . la plaça à table auprès d'elle, & , pendant le souper, elle l'accabla de caresses, & ne cessa de lui parler du marquis de Balran, & d'envier le sort d'une femme qui trouveroit le chemin de son cœur. Emilie se livra, sans méfiance, au plaisir d'entendre louer un homme qu'elle croyoit aimer, elle laissa même entrevoir à la marquise qu'il ne lui déplaisoit pas. L'imprudente Emilie se retira avec un trouble dont elle ignoroit la cause; les discours, aussi adroits que pernicieux de la marquise, avoient glissé dans son ame les feux du desir; elle fut agitée toute la nuit, & se leva sans avoir pris de repos. Le marquis, instruit des progrès qu'il avoit fait sur son cœur, devança le moment où il se rendoit auprès d'elle.

Emilie étoit encore dans le désordre d'une jeune beauté occupée d'autres soins que de ceux de sa parure, mais que ce désordre étoit séduisant! l'agitation de la nuit avoit répandu

320 LE PORTRAIT UTILE, &c.

sur son visage une douce nuance de mélancolie, qui rendoit sa beauté plus piquante; un léger déshabillé voiloit à peine tous ses charmes : à demi-couchée sur un sofa, sa position offroit aux yeux des formes arrondies par l'amour. Balran étoit enchanté : elle ne lui avoit jamais paru si belle, une jeune beauté, parée des attraits de l'innocence, en impose aux libertins les plus endurcis. Dans son premier transport, le marquis fut prêt de se jeter à ses pieds, & de lui demander sa main ; mais la réflexion qui le servoit toujours mal, le rendit à ses premiers desseins. Belle Emilie, lui dit-il, ou dérobez tant de charmes à mes yeux, ou soyez sensible à l'ardeur du plus sincère amant ; regardez-vous dans cette glace, voyez ces yeux qui lancent des traits de flamme, ce teint qui efface l'éclat des roses, cette taille divine ; & jugez si l'on peut vous voir sans vous adorer, & si l'on peut vivre sans être aimé de vous. Emilie gardoit le silence ; la rougeur de son front annonçoit le trouble de son ame ; Balran tenoit ses mains serrées contre les siennes, ses transports faisoient passer dans son sang une ardeur jusqu'alors inconnue ; ses yeux recevoient de ceux du marquis une impression de tendresse qui les baignoit de cette douce vapeur qui précède le plaisir ; déjà il la pres-

soit

soit entre ses bras, & la couvroit de ses baisers. Emilie vouloit résister : mais une force secrète l'entraînoit malgré elle ; elle alloit succomber, lorsque ses yeux, à demi-fermés, se fixerent sur un portrait de sa mere, placé vis-à-vis le sofa ; ce regard est un coup de lumiere qui la rend à elle-même ; elle croit voir le visage de sa mere s'enflammer de colere, &, dans le moment, elle sent le danger affreux qu'elle court ; elle s'arrache d'entre les bras de Balran, qui, prenant ses efforts pour les derniers soupirs d'une vertu mourante, vouloit la retenir sur le sofa. Arrêtez, lui dit-elle avec une noble indignation, je connois votre lâcheté & mon imprudence ; votre présence m'est odieuse ; délivrez-moi de l'horreur de vous voir, &, sans attendre sa réponse, elle passa dans un cabinet dont elle ferma la porte. Le marquis, jugeant qu'il falloit laisser passer l'orage, se retira. A peine fut-il sorti qu'Emilie, rentrant dans la chambre, alla se jeter au pied du tableau, &, toute baignée de larmes, lui adressa les discours les plus touchans. O ma mere ! s'écria-t-elle, que je sens vivement aujourd'hui la perte que j'ai faite ! & combien j'avois besoin de vos conseils pour me guider dans le chemin de la vertu ; si vos regards s'étendent jusqu'à votre malheureuse

filles, qu'elle doit vous paroître coupable ! Là les sanglots lui couperent la parole : mais de quelle douleur ne fut-elle pas pénétrée, lorsque, réfléchissant sur sa conduite passée, elle envit toute l'imprudence ! c'est alors qu'elle sentit la sincérité des avis du chevalier de Lurac, & le regret de ne les avoir pas suivis : oui, sans doute, disoit-elle, le chevalier étoit mon seul ami ; il m'aimoit sincèrement : mais je ne suis plus digne que de ses mépris.

Tandis qu'Emilie s'abandonnoit sans réserve à l'égarement de sa douleur, le pauvre chevalier étoit tourmenté d'une fièvre violente ; il n'avoit pu résister au chagrin de voir Emilie lier un commerce d'amitié avec la marquise de. . . . Ce dernier coup l'avoit réduit à toute extrémité. Sur le bord du tombeau, il adoroit encore celle qui l'y faisoit descendre ; il la nommoit à chaque instant. Emilie n'apprit le danger où se trouvoit le chevalier qu'en versant un torrent de larmes ; elle connut alors que les sentimens qui l'agitoient étoient bien différens de ceux que le marquis lui avoit fait éprouver. Trop aimable chevalier, disoit-elle, c'est moi qui te plonge le poignard dans le sein, que ne puis-je te rappeler à la vie aux dépens de la mienne ! mais tu feras vengé ; oui, cher amant, je te suivrai chez les morts ; la lumière m'est odieuse, si je ne la partage avec

toi. C'est ainsi qu'Emilie exprimoit sa douleur. A chaque instant elle envoyoit chez le chevalier. Elle seule avoit causé la maladie, elle seule pouvoit la guérir. Ce vif intérêt fit plus d'effet que tout l'art des médecins. Le tendre de Lurac crut entrevoir du changement dans les attentions d'Emilie; ses jours, prêts à s'éteindre, se rallumèrent aux rayons de l'espérance; mais quelle fut sa joie, en apprenant que sa belle maîtresse avoit reconnu ses erreurs, qu'elle refusoit de voir le marquis, & qu'elle passoit les jours & les nuits dans les larmes. Bientôt la joie fit place la à crainte; il ne pensa plus qu'au chagrin d'Emilie, il vouloit à l'instant voler à ses pieds, & la consoler. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le calmer, & en lui disant que son agitation arrêteroit l'effet des remèdes.

La convalescence du chevalier de Lurac causa à Emilie des transports de joie dont elle ne fut pas maîtresse; elle ne pouvoit plus se déguiser combien elle l'aimoit; le goût passager qu'elle avoit eu pour Balran lui paroissoit un songe, & le plus profond mépris y avoit succédé.

Le chevalier alloit tous les jours de mieux en mieux; enfin il lui fut permis de sortir: il vole chez Emilie, il la demande, on lui dit qu'elle est seule dans son appartement: il dé-

324 LE PORTRAIT UTILE, &c.

fend qu'on l'avertisse, il veut la surprendre. Ce trop sensible amant ne marche qu'en tremblant vers le sanctuaire où repose sa divinité. L'amour, la crainte, l'espérance combattoient dans son cœur ; il entre, & voit Emilie, les yeux baignés de larmes, & attachés sur le portrait de sa respectable mere ; le bruit lui fit tourner la tête ; le chevalier étoit à ses pieds ; elle jette un cri, & se laisse tomber dans ses bras. Que ce tableau avoit de charmes ! ces deux amans vouloient se dire mille choses, & ne se parloient pas : mais que leur silence étoit éloquent ! leurs yeux exprimoient le plaisir qu'ils avoient à se voir. Ah ! chevalier, dit Emilie, me pardonnerez-vous l'erreur d'un moment, oublierez-vous... Arrêtez, tout est oublié : je me croirai trop heureux si vous êtes sensible à mon amour ; parlez, charmante Emilie, rassurez un amant ; il craint que votre cœur n'ait cédé qu'à la pitié. Il n'a cédé qu'à l'amour, répondit Emilie ; vous y regnez depuis longtemps, & si ma main peut réparer les chagrins que je vous ai causés, elle est à vous. L'amoureux de Lurac, dans l'ivresse du bonheur, ne pouvoit exprimer ses transports. La joie brilloit dans les yeux d'Emilie : mais sa joie étoit pure, & sans mélange de ce trouble inquiet que Balran avoit jeté dans son ame.

Que de choses tendres ces deux amans ne se

CONTE MORAL. 325

'dirent-ils pas ! ils commençoient vingt discours qu'ils interrompoient vingt fois pour se répéter qu'ils s'adornoient , & ils ne l'avoient jamais assez dit. Enfin, le chevalier s'arracha des bras de sa maîtresse pour aller préparer son bonheur ; & , peu de jours après , l'hymen couronna l'amour.





LE SOLITAIRE,

OU

AMYNTOR

ET

THEODORE*.

CONTE MORAL.

DANS cette vaste étendue , où l'océan Atlantique roule ses flots d'un monde à l'autre monde ; la dernière des isles Hébrides , qui semblent garder les côtes de la Bretagne leur mere , Ilda porte sa tête jusqu'aux cieux.

Isle fortunée , quoique soumise aux influences de l'ourse glacée. Elle ignore les arts qui polissent & corrompent des climats plus doux ; elle possède les biens de la simple na-

* L'auteur a donné à ce Conte le nom de poëme épique , & ce poëme est en trois chants : nous l'avons regardé comme un Conte agréable ; ce sera donc ici un Conte poétique sans diversion de chants , attendu qu'il est absurde de donner à un aussi petit ouvrage le titre fastueux de poëme épique.

ture & de la simple vertu. Jamais elle ne vit flotter sur ces rives les drapeaux ensanglantés, jamais le glaive meurtrier ne désola ses campagnes. La volupté, cette enchanteresse, qui enivre les nations d'un nectar empoisonné, est un nom inconnu dans cette heureuse contrée. Le contentement tranquille, l'antique fidélité, l'union des cœurs, l'innocence, sont ses divinités tutélaires. Elles affurent aux habitans de ce petit monde le bonheur de la vie, une ame exempte de la rage des passions, un corps à l'abri du ravage des maladies. Le teint brille des roses de la santé, les ressorts lians de la vigueur se déploient dans tous les mouvemens. Endurci par la tempérance au péril & à la peine, l'insulaire lutte contre les flots, grimpe le sommet des rochers. Le travail l'éveille au point du jour, le travail ferme ses yeux d'un sommeil paisible, tandis que les vents & les flots heurtent contre les rochers qui lui servent de rempart. De tous ses biens le plus précieux, bien que l'avarice, que l'ambition ne connoissent jamais, c'est la liberté. Compagne de l'indépendance, qui se plaît dans les antres & dans les déserts, elle répand ses douceurs sur la jeunesse & sur l'âge le plus avancé.

Fille du ciel & de la nature, muse du sentiment, j'implore votre secours. Soit qu'au cou-

328 LE SOLITAIRE,

cher du soleil vous vous promeniez dans une forêt épaisse , ou qu'au lever de l'aurore vous vous transportiez sur les Alpes les plus élevées : soit que dans la chaleur du jour vous vous retiriez sous les berceaux de verdure qui ombragent ce beau vallon ; & qu'aux bords de ce ruisseau tranquille , l'inspiration & le génie prêtent l'oreille à vos leçons : que ma voix parvienne jusqu'aux lieux où vous faites votre demeure ; venez , & daignez m'être propice.

Etendez vos ailes puissantes sur ces flots tumultueux ; qu'un vol rapide me porte sur ces côtes inaccessibles. Accordez votre lyre au son que ce vent fait entendre dans les échos de ces montagnes , que vos nombres , que votre cadence marchent avec la liberté qui regne dans ces lieux sauvages : que vos accens plaintifs accompagnent le triste récit que j'entreprends dans ces vers.

C'est ici qu'Aurele , le vertueux Aurele , se voyoit exilé. Quelle solitude plus profonde sa douleur pouvoit-elle choisir ? Banni , par l'injustice du sort & par les malheurs de la guerre , des beaux lieux qui l'avoient vu naître & parvenir au comble du bonheur , il traîne , dans ces lieux écartés , les restes d'une vie usée par les malheurs. Un souvenir cruel lui retrace sa félicité passée : une épouse fidelle ,

L'amour en fit le choix, la raison le confirma : une fille, dans la première fleur de sa beauté, livrée au pouvoir d'un ennemi, chez qui la fureur d'une guerre civile a étouffé jusqu'aux remords.

Tourmenté de ces affreuses idées, il remplit l'air de ses gémissemens : il mêle ses plaintes aux mugissemens des flots : il passe les nuits étendu sur un rocher battu des vents & de l'orage.

Tel fut l'état de son ame, jusqu'à ce que le tems, ce grand medecin de la vie, qui seul a le secret de fermer les yeux ouverts par le chagrin, de chasser les fantômes d'une noire mélancolie, le tems fit couler dans ses veines enflammées un baume insensible & salutaire. Aux plus violentes agitations succede un état de réflexion tranquille. Mais ce calme est mal assuré ; c'est celui des flots que les vents laissent retomber, & qui frémissent encore de la tempête. Enfin, la raison remonte sur son trône. Aurele tourne les yeux vers le ciel. Au travers des épais nuages, dont nous enveloppent les sens, sa pitié contemple l'Être suprême, seul arbitre de nos destinées, toujours juste, toujours sage, dont la main bienfaisante ne blesse que pour procurer la guérison. A cette pensée, il sent s'apaiser les passions qui le déchireroient : les

330. LE SOLITAIRE,

transports de la colère , les fureurs de la vengeance ; ces excès , enfans de la foiblesse , sont ramenés dans leurs bornes par la main de la vertu. Les erreurs dont l'homme est le jouet , se dissipent à la lumière de la vérité , comme les vapeurs disparoissent aux premiers rayons du soleil. Transporté par la foi , au delà de ce monde borné par le tems , dans lequel se promènent le vice & la mort , il découvre la perspective brillante d'un monde de lumière & d'amour. Si quelques soupirs s'échappent encore de son cœur , ils lui sont arrachés par ces noms si tendres , d'épouse , de fille ; par l'idée des peines qu'elles endurent pour l'amour de lui ; par l'intérêt d'un ennemi qui , sourd à la voix de la compassion , pourra lui même implorer en vain la compassion du ciel.

Placé entre les gemeaux le soleil donnoit la plus belle des saisons aux climats que cette isle voit à son midi. Elle-même , quoique sur les confins du vaste domaine de l'hiver , ne laisse pas de sentir les rayons de cet astre bien-faisant. Les côteaux , les vallées sont couvertes de thym , de lavande fleurie , de carmel (1)

(1) Plante connue des botanistes , sous le nom d'*argemone sylvestris* , dont les habitans de ces isles font beaucoup de cas.

aromatique : on respire par-tout les parfums & la santé. C'est dans les rochers dont l'isle est bordée qu'on reconnoît sur-tout la douce influence du printems. Ces rocs , auparavant solitaires , sont peuplés de colonies innombrables d'oiseaux venus de terres inconnues. A la voix de la nature , ils ont entrepris un voyage hardi , au dessus du vaste océan. Traversant l'étendue immense & uniforme des cieux , ils ont su diriger leur course à un point fixe , & retrouver leur lit nuptial.

Aurele observe les jeux de ces habitans de l'air. Puis abaissant ses regards sur le désert mouvant , où se perd sa vue , ses pensées s'élevent ; il adore la main puissante qui a creusé ce lit d'une profondeur immense , qui a resserré cette sphere fluide dans des cercles éternels. Elle conduit les vents d'un pôle à l'autre pôle , pour rejoindre des mondes séparés , & pour réunir dans des services & dans un amour mutuels la famille entiere de la terre. La belle heure du soir approchoit : le soleil sur son déclin laissoit tomber sur l'océan ses rayons dorés : le miroir azuré réfléchit cette brillante image ; autour d'elle des nuages colorés forment un paysage aérien.

Le solitaire jouissoit avec un plaisir mêlé de respect de ce magnifique spectacle , & se laissoit aller à la rêverie , penché vers la surface

332 LE SOLITAIRE,

unie des eaux. Tout-à-coup un bruit sourd s'élève des voûtes souterraines que la mer a creusées , il roule de caverne en caverne comme un murmure plaintif. Les oiseaux interrompent leurs chants. Le fulmar jettant son cri lugubre , sort de son nid & s'envole vers la mer. La nuit vient avant son heure , & répand sur les flots une effrayante noirceur : une espèce de frissonnement parcourt les ondes émues : un nuage épais s'avance , il porte dans son sein les orages & la mort : le terrible vent du sud se précipite en furie sur ces mers épou-
vantées. A l'abri d'un rocher , dont le sommet avancé brave la tempête. Aurele immobile contemple ce tumulte affreux. Ses yeux sont étonnés de ces montagnes d'eau , ses oreilles sont ébranlées par le tonnerre des vagues.

Aussi loin que sa vue peut s'étendre , là où les dernières vagues confondent leur écume avec les nues , tout-à-coup paroît un vaisseau qui semble glisser du haut des airs. Cet objet , d'abord confus , s'approche chassé par l'orage ; chaque voile se développe , chaque mât se sépare & se distingue. Aurele suit sa course d'un œil attentif. Il invoque celui dont les vents écoutent la voix , dont la mer en fureur respecte le moindre signe : il le supplie de jeter du ciel un regard favorable sur des malheureux qui vont périr , dans ces téné-

bres , au milieu de ces abymes , éperdu de frayeur , environnés des horreurs du trépas. Mais non , têtes destinées à la mort , ni vos vœux , ni ceux de vos semblables ne sauroient retarder votre heure. A l'instant , l'affreux génie des tempêtes quitte sa caverne profonde , où la lumière du jour ne pénétra jamais ; il sort du gouffre avec un air menaçant ; les flots épouvantés fuient en rugissant devant lui. Il donne ses ordres sinistres ; aussitôt les aquilons furieux déploient leurs ailes noires chargées de grêle & de torrens de pluie ; ils chassent devant eux l'orage qui se répand en éclats : leur souffle puissant pénètre jusqu'au fond de l'abyme , il soulève , il bouleverse la masse entière des eaux. Foible jouer de cette affreuse tourmente , le vaisseau tournoie avec impétuosité , le gouvernail se rompt , les mâts tombent fracassés , les voiles déchirées volent au loin dans les airs. Ah ciel ! sauvez ces malheureux. La moitié de l'océan s'élève , elle pend sur le frêle navire qu'elle couvre d'une ombre épouvantable ; le déluge tombe ; ils sont engloutis , le vaisseau s'abyme pour ne reparoître jamais.

Aurele en est témoin ; des pleurs involontaires arrosent ses joues blanchies par la vieillesse ; il détourne ses pas , il fuit ce triste lieu , il marche en silence , son cœur est navré : ta

334 LE SOLITAIRE,

volonté, dit-il en soupirant, ta volonté soit faite, suprême arbitre des événemens ! mais la mort demande une larme, & l'homme doit sentir les malheurs de l'humanité.

A quelque distance de l'endroit où il a été spectateur de cette fatale scène, là où la baie s'enfonçant tourne du côté du pôle, un rocher s'élève en arcade : affermi par son propre poids, il ressemble au vaste portail de quelque temple antique. Aurele traversoit cet antre ; absorbé dans ses pensées, lorsque les échos de la voute lui renvoient un bruit & des cris. Il s'arrête, il leve les yeux, il aperçoit un cercle d'insulaires empressés autour d'un homme que la mer vient de jeter sur le rivage. Il s'approche, il le trouve étendu sur le sable. Le feu de la vie ne brille plus dans ses yeux ternis, ses joues ont perdu les vives couleurs dont elles étoient animées ; une pâleur mortelle est répandue sur ses traits défigurés. De ses cheveux dégoûte l'eau salée, sa main serre un morceau de rame, témoin des efforts qu'il a faits dans son agonie en luttant contre les flots. Jeune, & formé avec complaisance par les mains de la nature, les proportions hardies se marient avec les graces dans sa figure intéressante. Aurele touché, leve au ciel des yeux supplians ; & n'ignorant pas qu'une étincelle de vie se cache quelque-

fois, retirée dans son centre où elle conserve son activité, il fait promptement transporter dans sa demeure ce corps inanimé. Une main officieuse réchauffe ses membres glacés, des odeurs aromatiques chassent les vapeurs malignes qui offusquent son cerveau, une liqueur extraite des plantes des montagnes s'insinue dans ses levres. Bientôt un mouvement insensible ranime son pouls interrompu; on voit, par degrés, sur son visage le sang reprendre son cours: il revient peu à peu de cette transe mortelle, comme on se réveille avec peine de quelque rêve affreux.

Rappelé à la vie & à la douleur, un faible crépuscule paroît dans ses yeux entr'ouverts. Il les tourne languissamment vers le ciel, ensuite sur ces inconnus qui l'environnent fondant en larmes. Il les ferme de nouveau, comme ne pouvant souffrir la vie & la lumière. A la fin, d'une voix entre-coupée, il prononce en haletant quelques mots qui annoncent le désordre de ses sens: » baï-
» sez, baissez toutes les voiles. O ciel, ayez
» pitié de nous! Ah! l'océan entier vient
» fondre sur nos têtes. Dernière espérance
» de mon cœur, non, nous ne serons point
» séparés. Aidez-moi, aidez-moi, cette va-
» gue l'enleve. O, si quelque flambeau cé-
» leste éclairoit ce noir abyme! Eloignée,

336 LE SOLITAIRE,

» engloutie , perdue pour jamais «.

Il se tait, un tremblement général saisit les pâles assistans.

Aurele les congédie avec des paroles de remerciement & d'amitié. Il reste seul avec l'étranger ; attaché sur son visage , il observe d'un œil inquiet , d'une oreille attentive , tous ses mouvemens , tous ses soupirs. Tantôt il épie le moment de lui donner quelque consolation , tantôt il est retenu par la crainte de troubler son repos sacré , dû aux malheurs extrêmes.

Il regne entre eux un silence morne , profond , solennel.

O toi , dit-il enfin , qu'un miracle a tiré des gouffres de la mer , si , rendu à toi-même , tu peux discerner la main puissante qui t'a sauvé , adore cette main divine. Enfermé dans un abyme impénétrable , la voix du Tout-Puissant a commandé à la mort de rendre sa proie , afin que tu subsistes comme un monument d'admiration & d'amour. . . . Il ne m'écoute pas : quelque malheur étrange l'accable , quelque secret tourment presse son cœur , & fait couler de ses yeux ces larmes ameres. . . Découvre-moi le fond de ton ame. Quelque affligé que tu sois , sache que , par un triste privilege , formé moi-même à la misere , j'ai acquis le droit de partager les infortunes , je fais rendre aux
enfans

enfans de la douleur, larme pour larme, & soupir pour soupir.

Qu'ai-je entendu, s'écrie l'étranger, après quelques momens d'admiration & de surprise ? Sur cette terre ignorée des humains, près des bornes les plus reculées de la nature, un langage qui se ressent si peu de la rudesse du climat, un cœur ouvert aux sentimens de la pitié la plus tendre ! Généreux inconnu, si des maux qui ne veulent point de remèdes vous ont, pour jamais, dévoué au désespoir, vous voyez un digne compagnon d'infortunes, que la lumière du matin ne rappellera plus à la joie, que la nuit n'invitera plus au repos. Dans la fleur de votre jeunesse, dites-moi, votre cœur, touché d'une beauté divine, éprouva-t-il ces émotions, ce trouble charmant que la beauté fait naître, lorsqu'elle s'offre, pour la première fois, à nos regards enchantés ? Le ciel sembla-t-il approuver cette passion vertueuse ? Vous accorda-t-il ce bonheur qu'on n'achète point par des trésors, que ne donne point le pouvoir suprême, cette félicité céleste, l'amour payé par l'amour ? Connûtes-vous ces épanchemens d'une tendresse & d'une fidélité mutuelle, auxquels le cœur s'abandonne avec transport ? Si tel fut votre sort, connoissant mes plaisirs, vous concevrez mon désespoir. Cette fortune, si digne d'envie, toute cette fortune est aby-

338 LE SOLITAIRE,

mée dans ces ondes. Cieux, qui dévouâtes aux vents & aux flots sa tête innocente, vous seuls pouvez dire ce que j'ai perdu. O amant infortuné, ô malheureux Amyntor! Les larmes, les sanglots étouffent sa voix, ce n'est plus qu'un muet désespoir, qu'une nouvelle agonie.

Dans ce moment le crépuscule, qui les avoit éclairés d'une foible lumière, avoit fait place à une nuit obscure, dont l'horreur vient augmenter ce qu'il y a de lugubre dans ce touchant entretien. Aurele en sent toute l'impression. Il connoît trop la nature pour combattre un amour sans espoir. Que ne puis-je soulager des maux que je partage, Amyntor! lui dit-il: j'en prends à témoin le ciel qui voit tes larmes, je délivrerois ton ame des ses plus vives douleurs. Sa douleur! qu'elle est juste, lorsque la raison & l'amour pleurent sur un même tombeau! Viens, nous mêlerons nos larmes pour celle qu'adoroit ta vertu, & que regrette ta fidélité. Tous les jours, dès que l'aurore viendra dorer nos montagnes, lorsque la nuit les couvrira de son ombre, tous les charmes de son visage, toutes les beautés de son ame feront le sujet de nos discours. Ensuite, tu entendras le récit funeste. . . Amyntor, ton cœur palpitera à la seule idée des maux qui font saigner le mien. Mais la nuit s'avance, voici l'heure du repos : puissent les minis-

tres célestes , qui veillent sur les pauvres mortels , te donner un sommeil paisible , t'offrir des images de lumière , & souffler dans toi une cette paix sacrée qui est l'apanage de la vertu.

Minuit approchoit , une épaisse obscurité couvroit toute la nature. A travers l'horreur des ténèbres, les vents faisoient entendre leurs longs sifflemens ; les flots, encore irrités , assaillant les rochers qui servent de rempart à l'isle , portoient leurs menaces jusques aux oreilles d'Amyntor. Emporté par chaque coup de vent , couvert par chaque vague , il est encore dans le travail , dans l'agitation. La mémoire, avec ses couleurs pâles , lui retrace la tempête & ses horreurs ; il se voit arracher une seconde fois l'objet qu'il chérît plus que la vie. Enfin , l'ame entraînée par le poids du corps , tombe de l'abattement dans le sommeil ; la scene lugubre qui l'environnoit s'obscurcit par degrés , bientôt c'est une nuit profonde.

Repos peu durable ! la raison s'endort , l'imagination s'éveille. Elle fait sortir de leurs demeures cachées les illusions fantastiques , enfans de la peur ou de l'espoir chimérique. Tout-à-coup l'air s'obscurcit , la mer s'enfle : Amyntor , tantôt oppressé sous une montagne d'eau prête à fondre sur lui ; tantôt élevé sur le sommet d'une vague , saisi de vertige , se voit

porté d'une nuée à une autre. Tantôt jeté sur un rivage inconnu, dans une vaste solitude, où regnent l'obscurité & le silence, il se traîne avec effort, errant dans ces sables immenses, il entend de loin les flots qui rugissent dans ces déserts. Soudain, précipité dans un gouffre, il croit, par une chute épouvantable, tomber au centre du chaos.

Là, cependant il retrouve Theodore avec tous ses charmes. Elle le reçoit avec un tendre souris : ses beaux yeux, comme un ciel sans nuages, laissent voir son ame toute entière : elle ne connoît point de crimes, elle ne cache point de desirs : des myrthes embaumés, des fleurs croissent, & se courbent en berceau, des rossignols font entendre un chant nuptial, les amans se promènent, ils volent sur le gazon émaillé, &, dans leurs transports mutuels, ils font l'échange de leurs cœurs.

Trois fois Amyntor veut presser entre ses bras Theodore, trois fois elle s'échappe, & s'évanouir dans les airs. *Arrête : où suis-tu ?* Ses cris, ses efforts le réveillent. L'impression reste dans ses sens transportés : cette image brillante charme encore ses yeux, cette voix chérie resonance encore à ses oreilles.

Douce illusion ! la réflexion la dissipe ; il ne retrouve que sa douleur. Il s'élance hors de son lit ; &, dans les ténèbres, il erre sur le

CONTE MORAL. 341

rivage, comme un spectre que ses peines ont chassé de son tombeau. Il monte sur un rocher, il veut se précipiter dans les flots. Ce qui le retint, ce ne fut point la soumission aux volontés célestes; la passion est trop violente pour laisser parler la raison. Une lueur d'espérance le soutient encore. Peut-être le frêle esquif, auquel il confia son amante, s'offrira-t-il à sa vue: il tourne de tous côtés ses yeux ardents: il n'apperçoit pas même flotter ce cadavre, qu'il couvrirait d'une terre arrosée de ses larmes.

Déjà les heures vigilantes ouvrent les portes de l'orient; l'aurore sort avec sa lampe couleur de pourpre. Le vaste horizon se dévoile, il offre un spectacle grand & sauvage, si les yeux d'Amyntor étoient capables d'en jouir. Sous ses pieds la profonde mer du Nord étend ses ondes roulantes à un immense éloignement. D'espace en espace, on voit sortir, comme par degrés, de son sein ses nombreuses isles, fleurons précieux de la couronne d'Albion. Au delà, de hautes montagnes paroissent comme des nuages azurés. Plus près, mille & mille paysages frappent les regards surpris. Ici le roc nud, entassé en piles sur des roches escarpées, forme un édifice bizarre d'une effrayante hauteur. Là, le bruyant peuplier, le vaste chêne,

le pin à la tête élevée, embellissent leur verdure des rayons dorés du soleil.

Cependant Aurele, sortant d'un sommeil tranquille, tel que la tempérance le donne, pense à rejoindre le jeune étranger, & à reprendre les soins que la compassion lui inspire.

Mais, avant toutes choses, s'élevant à celui qui forma son cœur pour sentir : » Principe de la lumière, dit-il, toi, dont le soleil emprunte la splendeur, source de vie & d'amour, dont le regard propice ranime, en ce moment, la nature ; ô le premier & le meilleur des êtres ! ton essence ineffable se dérobe aux recherches des mortels ; l'homme cependant, quoique placé au dernier rang des créatures raisonnables, peut lire ton pouvoir sans bornes, ta souveraine intelligence, imprimées dans tes ouvrages, en caractères aussi anciens, aussi durables que le soleil. Révélation toujours subsistante, toujours la même, qui s'étend de siècle en siècle & d'un monde à un autre monde ! Reçois mes hommages, bonté universelle, dont les effets se répandent de ce trône élevé, sur la terre, dans les airs, dans les eaux, & pénètrent tout ce qui a vie. Tout ce qui a vie sur la terre, dans les eaux, dans les airs, fait monter vers ton trône des louanges immortelles. Père commun !

» Que ma voix , animée par la reconnois-
 » sance , soit entendue au milieu de cet hym-
 » ne universel ; qu'elle annonce une créa-
 » ture couronnée de liberté , capable de vertu
 » & de bonheur , formée pour te connoître
 » & pour t'adorer.

» Soit que tu veuilles prolonger ma vie ,
 » ou qu'en cet instant la mort s'approche de
 » moi , daigne , ô mon pere & mon ami , me
 » conduire innocent , au milieu des sombres
 » détours qu'habitent l'erreur & le crime
 » dans le séjour lumineux de la paix & de
 » la vérité «.

Après cette élévation , mouvement d'une
 ame sincere , Aurele fort , il monte le rocher
 d'un pas ferme , avec cette vigueur que la
 frugalité , que l'exercice , qu'une conscience
 tranquille , ce grand cordial de la vie , entre-
 tiennent jusqu'à l'âge le plus avancé.

Il apperçoit l'inconnu , couché sur la terre ,
 abymé dans ses pensées. Il s'arrête ; ô spec-
 tacle , dit-il , qui arracheroit des larmes à l'opu-
 lence même ! celui qui se voyoit hier comblé
 des faveurs de l'amour & de la fortune , posses-
 seur de tout ce que son imagination lui pei-
 gnoit de plus enchanteur ; le voilà étendu sur
 le sable , sous un ciel inconnu , privé de tout ,
 de l'espérance même. Vous , que les plaisirs
 accompagnent , que couronne la grandeur ,

344 LE SOLITAIRE,

mortel heureux , voyez ce que vous pouvez devenir en un instant.

Cieux, écoutez moi , s'écrie le malheureux Amyntor ; que la douleur dont je suis déchiré se change en une affreuse rage, qu'elle me jette dans une mortelle agonie. Je suis las de la lumière. Les jours qui se présentent à moi ne sont qu'obscurité , que désespoir..... Mais, qui se plaint oublie qu'il peut mourir... O fille sainte ! si dans le repos où tu es élevée, au dessus de ce ciel périssable, les noms les plus sacrés sur la terre, & qui te furent les plus chers, le nom d'amant, le nom d'ami, peuvent encore te couvrir, jette sur moi un rayon qui me guide, découvre-moi le lieu fatal où ton corps sans vie a été poussé par les flots : que je puisse. . . . Sors barbare, réservez-vous un amant à des devoirs si douloureux ! Que je puisse rendre à ces précieux restes les derniers honneurs, baigner de mes pleurs cette urne glacée, hâter l'instant qui doit mêler ma cendre à cette cendre chérie !

Tels étoient mes regrets , dit Aurele en s'approchant. Tout ce que le cœur peut éprouver de douleur & de rage déchiroit mon sein tour-à-tour. Ecoute, vertueux jeune homme, & , par l'excès de mes malheurs, apprends à supporter les tiens. Tu vois un homme dont le commencement, dont le milieu de la vie,

employés avec honneur dans des actes de vertu , firent respecter le nom par ce petit nombre d'hommes dont la louange est glorieuse. Cette autre source du bonheur le plus continuel , la paix , la tendresse domestique , répandoit sa douceur sur mes jours. Possesseur d'une épouse accomplie , les nœuds de l'amitié joints au nœuds de l'amour , unissoient nos volontés : nous avions mêmes craintes & mêmes espérances , même terre & mêmes cieux. Je tombe , Amyntor , de cet heureux état dans l'exil , dans la misère ; confondu avec des scélérats , je me vois flétri par cette vengeance publique , dont l'infamie ne devoit s'attacher qu'au crime !

Et cela, ô raison suprême , cela part d'un pouvoir qui réclame ton autorité , qui s'arroge un droit divin , pour violer impunément ces loix que tu observes toi-même !

O toi qu'un long exil a dû instruire , monarque qui as senti le joug de l'oppressé (1) ,

(1) C'est aux dernières années du regne de Charles II que l'auteur fixe le tems du sujet de son poëme. Ceux , dit-il dans sa préface , qui gouvernoient l'Ecosse sous ce prince , réduisoient au désespoir les peuples de ce pays , les pilloient , les emprisonnoient & les massacroient ensuite , pour avoir cédé aux effets du désespoir où ils les avoient réduits. Ils poursuivoient , sous le nom de fanatiques & de séditieux , tous ceux qui , attachés à leur patrie , prenoient

346 LE SOLITAIRE,

entends la voix de ton peuple , qui , gémissant sous un semblable joug , te conjure par ces jours que tu passas dans l'indigence , dans l'angoisse , d'avoir pitié de sa misère.

Loin de moi , cependant , cette licence effrénée qui , sous le nom d'amour de la patrie , cache la haine d'un légitime gouvernement. Que les loix soient les gardiennes du Prince & du peuple. Qu'elles maintiennent ainsi le premier de nos droits , le premier de nos biens , l'ame de toute jouissance , la liberté , héritage de tout être qui pense , privilege irrévocable de l'humanité.

Mais si , nous refusant ce que le ciel nous accorde , le monarque ose dédaigner ce qui fait son meilleur droit à la couronne , si loin d'être le berger de ses peuples , il en est le ravisseur ; la soumission à ce tyran est une trahison envers le genre-humain. Le ciel ordonneroit-il d'adorer la peste , ou le tremblement de terre , dans les tems que leur rage dévore ses victimes par milliers ?

Et cependant , ô douleur ! tel fut le sort de notre infortunée patrie. Le bruit de nos

La défense des loix. J'ai entre les mains la copie d'un acte , dont l'original , signé du Roi Charles , se trouve dans la secrétairerie , où l'on commande de faire sur ces malheureux des exécutions militaires , sans procès , ni conviction.

chaînes, nos gémissemens qui s'élevoient de ces antres sauvages, annoncerent aux cieux notre désolation, accuserent la cruauté d'un bras qui exterminoit en bourreau ceux qu'il auroit dû ramener en freres.

C'est dans ce gouffre que s'abyma mon bonheur. Moi-même, Amyntor, comme si j'eusse été une peste publique, redoutée de la société, abhorrée de la nature, on me condamne, sans me citer, sans m'entendre; le prix du sang est mis sur ma tête; l'on déchaîne contre moi tous les meurtriers que la cupidité excite au carnage: l'indigne commission de les conduire est donnée à mon ennemi mortel, à un homme connu, détesté par des actes inouis de la plus affreuse barbarie. Le prétexte, ô ciel! puis-je le dire sans craindre d'allumer votre tonnerre, le prétexte de la religion avoit rendu cet homme sanguinaire, plus redoutable que les monstres des forêts. Il arme ses suppôts, troupe exercée dans tout ce que l'art des bourreaux inventa de plus cruel, scélérats familiarisés avec les plus noirs forfaits. La flamme vole devant eux, le brigandage marque la trace de leurs pas. Cet asyle, ces ombrages où depuis si long-tems l'amour & la vertu avoient choisi leur retraite, que la guerre avoit respecté, devient le théâtre de leurs fureurs. Mon épouse, ma

filles, sont traînées par ce barbare, au milieu du tems consacré au repos, au milieu des cris de ceux qui sont témoins de sa lâche fureur, hors de leur lit & de leurs foyers. Il veut arracher d'elles, à force de menaces & de tourmens, l'aveu du lieu de ma retraite. Il les retient captives dans sa demeure abhorrée. Ah ! qu'aucune de mes pensées ne s'échappe vers cette côte fatale ; toute la paix qui m'a tant coûté à établir dans mon ame, feroit bientôt naufrage, mes espérances célestes s'abymeroit dans le désespoir ; Emilie, tendre épouse, & toi, ma Theodore, seul gage de notre amour !

Il parloit encore. . . . Mais, ô muse plaintive, tout le pouvoir que vous avez de percer le cœur, d'arrêter le sang dans les veines glacées, tous vos accens douloureux, expressions de l'agonie, suffiront-ils pour rendre ce que sentit Amyntor ! O ciel qu'ai-je entendu, Aurele ! . . . O confusion, horreur ! Est-ce vous le plus injustement traité, le plus infortuné de tous les hommes ! Hélas, vous fûtes pere. Sur ce fatal rivage. . . votre Theodore. . . A ces mots il tombe, un froid mortel a ferré son cœur, sa vie est une seconde fois sur le point de s'envoler.

Tel qu'un voyageur aux pieds duquel éclate la foudre, il reste immobile d'effroi ; ses yeux

font fixes, égarés, ses membres roidis, c'est un marbre, monument d'épouvante : tel parut ce malheureux père à ce mot affreux, trop intelligible, quoiqu'à demi-prononcé. Il n'a pas la force de pousser un soupir, aucune larme ne peut couler, tous ses sens sont glacés d'étonnement & d'horreur.. Tout-a-coup, tel qu'un homme, dont un rêve funeste a troublé le cerveau & allumé la fureur, Amyntor se leve, il tire un poignard : » c'est moi, » c'est moi, s'écrie-t-il, qui dois porter la » peine de tant d'injustices ; c'est ainsi que je » mets fin aux horreurs de ma destinée ». Il leve le bras ; Aurele le saisit ; il parcourt avec des yeux effrayés & un cœur palpitant tous les traits de ce beau jeune homme, pour se rappeler s'ils lui sont connus : ô funeste entreprise ! s'écrie-t-il enfin. Qui que tu sois, garde-toi d'attenter sur tes jours. N'ajoute pas à tes crimes, si du moins tu es capable de crime, un forfait dont la nature frémit. O souverain juge ! l'homme osera-t-il donc violer tes ordres, & au moment de sa rébellion, se jeter en ta présence redoutable, encore teint d'un sang qu'il ne s'est point repenti d'avoir versé ! Rappelle tes esprits, Amyntor, souviens-toi de ce que tu es, des droits & de la justice de celui dont la main est présentement sur toi. Mais, parle : quoi-

350 LE SOLITAIRE,

que tremblant encore de ton action furieuse, je suis pressé de savoir ce que signifie. . . Ah je n'en dois pas demander davantage ! Ma Théodore. . . O ciel ! ai-je donc péché au delà de la mesure de ta grace ? Mais moi, qui reprends ce jeune homme de sa rage, me laisserai-je emporter à de semblables excès ? Le ciel l'avoit accordée à mes vœux, le ciel retire ce don de sa faveur ; dans l'une & dans l'autre de ces dispensations il est également adorable.

Pénétré de honte & d'admiration, Amyntor revient enfin à lui-même. Il se jette aux pieds du vieillard, il attache avec transport sur sa main ses lèvres tremblantes ; ses yeux grossis de larmes, sont remplis de crainte, de confusion, de respect ; ils parlent au défaut de sa bouche, ils cherchent, ils évitent les regards du vénérable solitaire ; ces mouvemens tumultueux permettent à peine à sa langue mal assurée de prononcer ces paroles :
 » Qu'as-tu fait ? Pourquoi sauver un misé-
 » rable ? Tu ne peux le connoître sans le dé-
 » tester. Ton honneur, ta tendresse, ta fidé-
 » lité, tous tes devoirs prononcent contre
 » moi. Je suis. . . Ah détourne tes regards,
 » ces regards effrayans & augustes ; laisse-moi
 » dire ce que j'abhorre. . . O ciel, ô vertu,
 » pardonnez si je voudrois renoncer à ce que

» la nature veut que je respecte ! Elle m'a fait
 » fils de Rolando ; par des liens , plus sacrés
 » que ceux de la nature , je suis étranger à ses
 » crimes «... Le fils de Rolando , ah ciel , à
 mes pieds , en mon pouvoir ! Quel affreux
 combat au dedans de moi !... ma raison
 ébranlée... D'un seul coup , malgré l'océan
 qui nous sépare , percer le cœur de mon en-
 nemi... Loin de moi , mouvemens indignes
 d'une ame vertueuse ; je me laisserois aller
 aux forfaits que je déteste dans mon persé-
 cuteur ! Tandis qu'il parle , le poignard demeure
 suspendu sur le jeune homme prosterné : les
 bras ouverts , Amyntor semble hâter le coup
 fatal qu'il implore. Mais le fer tombe de la
 main d'Aurele ; la pitié triomphe ; il alloit la
 témoigner , lorsqu'une troupe d'insulaire s'as-
 semble soudain autour d'eux. Ils viennent ,
 suivant l'ancienne coutume qu'ils observent
 religieusement , offrir leurs soins & leurs se-
 cours à l'étranger .

Ils avoient pour chef le sage Montano ,
 dont le tems a blanchi la tête , dont les yeux
 percent le sombre avenir.

Aurele , après quelques momens , le tire à
 part , & lui confie Amyntor. Sauvez - le de
 lui-même , dit-il ; & , sans attendre sa réponse ,
 il s'éloigne , & porte dans sa demeure les pen-
 sées dont il est agité.

Elevé au dessus des montagnes, qui placées au sud de Kilda portent aux cieux leur triple sommet, le soleil dans toute sa force dardoit ses rayons sur la plaine. Les troupeaux s'acheminent, à pas lents, vers le rivage; ils vont chercher parmi les rocs leur amère & saine nourriture. Un instinct sûr leur fait connaître l'heure du flux, malgré les variations qu'y cause l'astre de la nuit dans sa course changeante. C'est sur ce signal que donnent ces animaux que leurs simples bergers se reglent pour prendre au milieu du jour un repas frugal.

Le seul Aurele demeure insensible aux besoins de la nature; il ne peut songer qu'à ses malheurs. Sa fille n'est plus; il ignore le sort de son épouse! De lugubres images s'élèvent devant lui. Une vive douleur, une cruelle incertitude le déchirent tour-à-tour. La raison, la nature, se livrent un combat où l'on voit tour-à-tour pencher des deux côtés la balance. Enfin, appelant tous les secours que peut prêter la vertu, s'appuient de celui qui tire la force de la foiblesse même; il se résigne; il sacrifie à la volonté suprême les douces foibleses d'un cœur paternel. Les soupirs qu'arrache un souvenir si cher, commencent à le soulager. Ces larmes de tendresse qui, par un charme incompréhensible, nous inondent;

dent à la fois de douleur & de plaisir, cou-
lent enfin de ses yeux.

Le calme commençoit à renaître ; au travers
de la tempête dont son ame fut agitée , la rai-
son faisoit briller cette clarté qui réjouit & qui
fortifie , lorsqu'il voit de loin Amyntor s'ap-
procher à pas lents. La tristesse répandoit sur
ses traits abattus un charme secret. Son port
noble, majestueux dans sa douleur, frappe le
solitaire ; la compassion, la tendresse agitent
son cœur ; ils s'asseient sur un banc de gazon.
Le jeune homme commence ainsi son discours.

Prêtez une oreille attentive au récit d'A-
myntor , & votre équité le condamnera , ou
l'absoudra. Mais pourrai-je prononcer le nom
d'un pere, lorsque la vérité me défend d'y
joindre des éloges ? Ce nom , que le ciel a rendu
sacré ; autour duquel la nature a placé l'hon-
neur, le devoir & l'amour , comme une triple
défense , dont aucune pensée, non respectueu-
se, n'oseroit approcher , ce nom je ne peux le
prononcer sans frémir. Mes yeux ont été té-
moins, hélas ! ils n'ont vu que de trop près les
détestables effets d'un zele sanguinaire ; à quels
affreux excès ne se porte-t-il point, excité par
d'indignes prêtres, toujours prêts à servir d'inf-
trumens à un tyran furieux, & à couvrir d'un
prétexte sacré leurs attentats sacrileges !

Facile à séduire, facile à se laisser enflam-

mer, bientôt Rolando ne respire que la violence & la rage. Rage inhumaine, que l'innocence ne put toucher, que le respect dû au sexe & à l'âge, que les charmes de la beauté ne purent point retenir ! . . . Couple illustre, le sentiment de votre vertu vous soutenoit contre les horreurs de votre sort ! Au dessus des menaces, au dessus de la mort même, vous montrâtes cette fermeté qui dédaigne les plaintes & les murmures, qui ne s'arme point d'orgueil, qui ne se soutient point par les applaudissemens ; calme avec constance, & grand sans effort, vous suivîtes la raison, vous obéîtes au ciel.

Mais où prendre des termes pour continuer mon récit ? Que ne puis-je emprunter les doux sons de Philomele, lorsque le printems & l'amour animent ses tendres accens, & que la nature riante semble attentive à sa voix ! Vous entendriez sans peine ce qui se passa dans le cœur d'Amyntor, lorsqu'un sentiment secret, tel d'abord qu'un foible crépuscule, & qu'il étoit aisé de prendre pour la simple humanité, devint un sentiment plus tendre ; l'amour, mon seul crime, si l'amour en est un, lorsque la vertu allume son flambeau, & que le respect lui sert de guide.

O Théodore ! qui eût pu, sans être touchée, voir tant de charmes réunis, cette fleur de jeunesse qui brilloit dans tous vos traits, cette ame tendre qui se montrait dans vos beaux

yeux, cette dignité jointe aux graces par les mains d'une nature favorable. Tant de beautés mises dans un jour moins éblouissant & plus rendre ! La tristesse y avoit répandu ces ombres légères qui en adoucissoient l'éclat ; des larmes en faisoient l'ornement. Pouvoir enchanteur, quel nom puis-je vous donner ? Lorsque l'amour emprunte les regards de la pitié généreuse, qui ennoblit un objet persécuté par le sort, la passion épurée prend toute la dignité de la vertu ; elle approche de ces sentimens délicieux & sublimes que l'amour goûte dans le ciel.

Ces hommages respectueux d'un cœur droit & sincere firent enfin impression sur l'aimable Théodore ; elle écoute mes soupirs ; un tendre souris, un regard qu'une modeste rougeur accompagne, me dit que son ame vertueuse n'est pas insensible à mon ardeur. Moments heureux, je vous ai entrevus pour sentir plus vivement l'horreur de ceux qui vous succèdent !

Voici le comble de nos malheurs. La beauté de Théodore frappa les yeux de Rolando. L'amour, si ce n'est pas profaner ce nom que de le donner à une passion furieuse, l'amour toucha cette ame fiere. . . . Mais ma bouche se refuse au récit des crimes d'un pere ; je voudrois les couvrir du voile d'un silence éternel.

Repoussé avec le mépris & l'indignation qu'il méritoit, la rage la plus affreuse s'empare de son ame. Il est juste, s'écrie-t-il, que qui invite au dédain, essuie des refus. Je saurai nous épargner à tous deux la peine de rougir, à toi de ta dissimulation, à moi de ma basse flatterie.. Cette brutale menace porta le dernier coup à la triste Emilie. Le poison de la douleur, qui depuis long-tems gagnoit peu à peu, pénètre enfin jusqu'aux sources de la vie, elle succombe sous le double poids de l'infamie & de l'horreur. Aurele ! ô le plus outragé de tous les hommes ! Oserai-je poursuivre & t'annoncer de nouveaux malheurs, ajouter le désespoir à ton affliction ? Elle n'est plus.

Providence sévère ! s'écrie Aurele, en se frappant la poitrine. Mais il réprime un second mouvement, il étouffe d'injustes murmures ; & dans le plus rude combat que la nature puisse soutenir, aucune plainte ne sort de sa bouche ; il soumet avec respect sa volonté à la volonté suprême. . . . Après tant de bienfaits reçus de la bonté divine, ne recevrais-je pas les maux que cette même bonté dispense ? Que sont ces maux, si non des grâces déguisées, des remèdes préparés par les mains de la bonté divine pour les usages les plus salutaires. Couple heureux,

couple chéri, reçois mes derniers adieux ! Encore quelques jours de tristesse, & la tristesse ne sera plus. Et toi, jeune homme, permets-moi de t'appeller mon fils ; ton amitié, la part que tu as eu de mes malheurs, ne t'ont que trop acquis un tel nom ; ne crains pas de continuer ton récit ; c'est à moi, quand le ciel m'afflige, d'écouter & d'adorer.

A genoux autour du lit de votre épouse, poursuivit Amyntor, baignés de nos larmes, nous étions muets de douleur. Emilie leve sur moi ses regards mourans ; ensuite les tenant fixés & immobiles sur la chère Théodore... Sauvez, sauvez ma fille... Elle dit, & se laissant aller entre ses bras tremblans, elle cede, sans pousser un soupir, au tranquille sommeil de la mort. Je vis mettre son corps dans une terre sainte ; je souhaitai à son ame vertueuse une paix éternelle ; je répandis sur son tombeau les larmes d'une piété sincere.

Que restoit-il à faire à l'honneur & à l'amour, si non de fuir cette fatale demeure de la violence & de la mort. A l'heure de la nuit, où l'ombre & le silence regnent sur toute la nature, la lune, sur son déclin, montoit d'un air lugubre vers le milieu de sa course ; dans ce lieu propre à inspirer la terreur, sous cette caverne obscure où reposoit Emilie, j'ap-
çois ma Théodore seule, à genoux sur le tom-

beau. Saisi de ce respect, de cette terreur sacrée qu'inspiroient l'heure & le lieu, je plie, en tremblant, le genoux ; sur la tombe de cette mere respectée, nous joignons ensemble nos mains ; nous jurons par ce lieu redoutable, par le ténébreux empire de la mort, par la pâle dominatrice des nuits & par le superbe cortège de ces feux roulans qui brûlent à jamais autour d'elle, par cette froide poussière qui fut un être vivant, & sur-tout par la plus noble partie de cet être, cet esprit affranchi de ses liens, témoin invisible de nos sermens, nous jurons que ni le tems, ni le fort ne pourront rien sur notre constance, que la main seule de la mort brisera des nœuds si sacrés & si doux.

J'emmene ma Théodore. Un navire caché par des arbres touffus nous attendoit au pied d'une descente rapide dans une baie inconnue. Nous partons. Mais, ô mon pere, comment pourrai-je achever mon récit ! L'océan se noircit, la tempête gronde, les voiles se déchirent, l'équipage est saisi d'effroi. Et ma chere Théodore ! je la vois, je la vois encore ; je sens son cœur battre contre mon sein ; j'entends les vœux ardens qu'elle pousse au ciel pour moi seul ; j'approche mes levres de ses joues pâles & froides. Je conjure avec larmes, je prodigue l'or, j'engage les plus hardis ma-

telots à sauver dans l'esquif ce précieux trésor. Je me prépare à la suivre. Dans ce moment une vague s'élève & l'engloutit avec moi. Mystérieuse providence ! Est-ce mon fatal amour qui attire sur cette tête chérie les jugemens dus à ma famille ? ou réservez-vous Amyntor à tous les traits de votre vengeance, à de plus affreuses tempêtes, à des années de mort ? La voix lui manque, sa douleur ne peut s'exhaler par des larmes, ses bras étendus, ses yeux fixés au ciel offrent l'image du désespoir.

Le flambeau du jour, quoiqu'avancé dans sa course, répandoit encore sa lumière & sa chaleur. De douces vapeurs s'élèvent du sein des mers, & forment bientôt un voile agréable qui temperent l'ardeur de ces feux qui brûloient la terre. Aurele conduit son hôte sous une grotte d'un marbre brut ; une eau pure en sort par deux sources abondantes ; elle s'enfuit en murmurant ; les zéphyr y trempent leur ailes. C'est-là qu'on peut attendre l'heure de la fraîcheur ; c'est de-là qu'on découvre l'isle entière. Le hameau, sa capitale, dont la paix & la santé sont les dieux tutélaires, son territoire mêlé de champs & de pâturages arrosés de ruisseaux, son temple rustique, couvert de chaume, où l'orgueil n'entre jamais, où la pitié seule offre des dons, se présentent à la vue.

Aurele promene ses regards ; il soupire , & prend la parole. Tous les enfans de la terre naissent enfans de la douleur ; triste héritage qu'ils tiennent de leurs peres , & qu'ils transmettent à leur postérité. Chacun a sa portion de miseres. Jetez les yeux , Amyntor , sur cette vallée qui s'ouvre du côté de l'Orient. Amyntor obéit. Il voit avec étonnement neuf femmes chargées d'instrumens champêtres , occupées à préparer la terre pour la moisson. Les unes l'ouvrent avec la beche tranchante , & brisent les mottes à coups redoublés ; les autres marchent d'un pas mesuré , répandent en cercle devant elles les dons de Cérès. Les dernières traînent avec effort la herse pesante , & couvrent le grain précieux.

Tu vois , reprend Aurele , dans la tâche pénible que fournit un sexe trop foible pour de si rudes travaux , tu vois ce que demande la dure nécessité. Douze fois elles virent le soleil se coucher depuis que leurs époux se furent exposés dans un esquif pour chercher la provision annuelle , en arrêtant dans leurs filets ces caravanes nombreuses qui , errant de rivage en rivage , viennent chaque année peupler nos golfes & nos baies. Un orage furieux jeta tout à coup ces infortunés en pleine mer , & plongea dans les larmes ce petit peuple de freres & d'amis. Aux appro-

ches de la nuit, des débris de planches & de rames fracassées s'avancant avec les flots, vinrent mettre sous les yeux des preuves trop certaines du funeste naufrage qu'on ne faisoit encore que soupçonner; un cri général de douleur se fit entendre; les rivages retentissent de lugubres accens; ces femmes fondant en larmes passent les nuits sur les montagnes glacées; leurs regards avides semblent vouloir parcourir la terre & les mers; enfin, du sommet de ces montagnes élevées que tu apperçois, on vit paroître neuf feux, qui élevant leurs flammes dans les airs, sembloient le disputer par leur éclat à ces brillans météores qu'on voit errer dans une nuit obscure; nous ne pouvions en croire nos yeux; mais ces feux ayant reparu chaque nuit, à plusieurs reprises, la joie, avec ses plus douces larmes & ses plus vives transports, fit place à la tristesse; elle étoit cependant troublée par d'accablantes conjectures. Comment délivrer ces malheureux enfermés sur cet écueil par les gouffres profonds de la mer dans une prison impénétrable? Tout espoir de liberté leur avoit été enlevé avec leurs navires! Quels secours leur donner contre les inévitables assauts de la misère? Mais l'espérance est le soutien de l'homme malheureux. Vous voyez aujourd'hui ces épouses

fidelles, que l'amour remplit d'une adresse & d'une force qui n'est pas naturelle à leur sexe, s'occuper à l'envie dans ces champs des travaux de l'automne, & s'en occuper avec joie.

Amyntor, ému à ce récit, se rappelle la cruauté de son sort, la tristesse s'empare de lui; il quitte la colline sans y faire attention, porte ses pas incertains vers le rivage; la nature étale en vain la plus brillante scène; la beauté des lieux qu'il traverse, des milliers d'oiseaux remarquables par la richesse de leurs couleurs, par la gaieté & la douceur de leurs chants, le ravissant spectacle du soleil prêt à finir sa course, & dont les derniers rayons semblent se disputer la gloire de répandre l'or & la pourpre sur l'horizon qu'ils quittent à regret; tous ces objets frappent inutilement les yeux & les oreilles d'Amyntor. Son ame concentrée en elle-même, est fermée à tout ce qui l'environne; son imagination blessée substitue à ces riants objets une scène de tristesse; il croit être sur des bords affreux habités par l'angoisse & le désespoir. Cependant, arrivé près de la mer, il leve enfin les yeux, & voit, à quelque distance, sortir d'un navire deux bandes d'inconnus, dont l'attitude & les gestes le remplissent d'étonnement. Descendus sur le rivage,

ils se jettent tous ensemble à genoux, tenant les mains levées vers le ciel, ils le louent & le bénissent. Ils s'avancent ensuite, à pas lents, vers l'endroit où étoit Amyntor ; tout-à-coup il découvre au milieu de ces inconnus une jeune fille, soutenue des deux côtés, se traînant avec effort, pâle, triste, rêveuse, telle qu'une personne abattue par la maladie, ou plongée dans la douleur la plus profonde. O pouvoir du ciel ! s'écrie Amyntor, en élançant vers elle son ame & ses regards, c'est un songe... Non, il n'est pas possible... Mon sang se glace... C'est bien là son image... Trompeuse illusion !... Les génies qui errent sur ce vaste océan, & qui habitent ces isles écartées, créent de pareils fantômes, & se plaisent à se jouer des malheureux... Ils ont revêtu cet être imaginaire de tous les charmes de ma Théodore !... Mais que vois-je ? Ses yeux étonnés se fixent sur les miens ; elle semble hors d'elle-même ; toutes ses forces lui manquent ; elle tombe ; il court ; il se précipite ; il reçoit dans ses bras le corps de son amante... C'est elle, c'est ma Théodore ! O puissance divine, bonté immense ! c'est ta main bienfaisante !... Mon amour, ma vie !... Il verse des larmes, son cœur est agité par la joie, le doute & la crainte ; ses yeux se coulent sur son amante. Ame de ma vie, s'écrie-

t-il avec transport , objet de toute ma tendresse & de tous mes desirs ! reviens , reviens à la vie & à ton amant. Chers amis , hâtez-vous de lui donner du secours ! O ma Théodore , réveille-toi , c'est moi , c'est ton Amyntor qui t'appelle ! A ce nom puissant son ame se retrouve , elle revient des portes de la mort , elle leve , en tremblant , ses yeux sur Amyntor , & serrant sa tête contre son sein , elle articule le nom de son amant ; l'excès de son bonheur inattendu , trop supérieur à ses forces , la fait retomber ; elle s'évanouit entre les bras d'Amyntor. Telle la rose nouvelle dont les rayons du matin ont fait éclore les charmes , se seche & tombe fanée aux feux brûlans du midi.

L'état de Théodore tenoit encore Amyntor dans la plus cruelle incertitude ; les inconnus étoient déjà de retour avec les secours qu'il leur avoit demandés : quelle surprise , lorsqu'il reconnut cette troupe fidelle , ces braves matelots à qui il avoit confié sa Théodore ! Cette chere amante rouvre enfin ses yeux à la lumiere ; & comme au matin , les premiers rayons de l'aurore font briller la pourpre où regnoit l'obscurité , une nouvelle vie vient la ranimer , & rendre à ses joues leur brillant éclat. Amyntor apprend des matelots qui l'avoient sauvée , comment la tempête les ayant

jeté près de l'isle Borere, les neuf insulaires, qui y étoient depuis quelque tems prisonniers, s'étoient avancés au travers de mille périls, &, après des travaux incroyables, étoient venu à bout de les conduire de rocher en rocher, & d'écueil en écueil, eux & leur navire, jusqu'à cette côte fortunée. Amyntor ne peut en entendre davantage; ses sens, ses regards, son ame entiere se fixe sur la seule Théodore; il est transporté à l'ouïe des sons angéliques que sa bouche prononce. Amyntor, douce espérance de mon ame qui m'est rendue, toi qui fis tout mon désespoir & toute ma félicité, n'est-ce point une illusion? Suis-je encore sur la terre? Est-ce bien toi que ces bras tiennent embrassée? Mer profonde, riva-
ges inconnus, lieux sauvages, puis-je m'en fier à mes sens? Oui, c'est lui, c'est lui-même, mon cœur le reconnoît: le souverain de mon ame vit encore! Mais je succombe à mes transports! La joie & l'admiration qui charment mon ame lui deviennent fatales. O mon cher Amyntor, ferois-je arrachée de nouveau à la vie? causerois-je à ton cœur de nouvelles alarmes! l'excès de sa joie fait couler des larmes de ses yeux, son ame oppressée en reçoit du soulagement.

Cependant, tel qu'un ange tutélaire qui veille avec sollicitude sur le dépôt qui lui est

366 LE SOLITAIRE,

confié , son jeune amant observe en silence & avec une tendre inquiétude, tous ses mouvemens ; il ne s'occupe que d'elle ; il essaie de calmer ses agitations, & de la préparer par degrés à de nouvelles émotions. Heureuse Théodore ! tu ne connois encore que la moitié de ton bonheur : que ton ame rassemble toutes ses forces , qu'elle soit en garde contre les saisissemens de la joie & les excès du ravissement. Apprends , mais calme tes transports , apprends que réfugié dans cette isle , tranquille & plein de vigueur , ton respectable pere vit encore. Modere-toi , je t'en conjure ; le voilà , il s'avance vers nous. . . Elle dégage avec vivacité sa main de la mienne , & franchit comme un éclair l'espace qui la séparoit d'Aurele. Il la voit , il la reconnoît , il la considere avec étonnement. . . Sa chere Théodore à ses pieds , à genoux devant lui ! il la prend dans ses bras , il la presse contre son sein. O mon pere ! O ma fille ! Ils ne peuvent prononcer que ces mots ; un silence énergique peint l'état de leur ame. Penchés sur le sein de l'un de l'autre , leur cœur semble disputer à qui l'emportera en reconnoissance envers l'être suprême ; la nature entiere prend part à cette scene attendrissante ; l'air , la terre & la mer semblent

CONTE MORAL. 367

leur applaudir ; le ciel jette sur eux un regard de plaisir & d'approbation. L'allégresse se répand dans toute l'isle ; les cœurs pleurent d'amour & de joie.





AMURAT,

OU

LA VOIX

DE LA CONSCIENCE.

AMURAT, sultan d'orient, le juge des nations & le disciple de l'adversité, rapporte lui-même les merveilles de sa vie. Que l'homme orgueilleux s'humilie & soit honoré, que le sensuel se réforme & soit heureux.

L'ange de la mort avoit fermé les yeux du sultan Abradin, mon pere; & j'étois âgé de dix-huit ans, lorsque je parvins à l'empire. La douleur fut le seul sentiment que je connus d'abord; & il ferma mon ame à toutes les sensations de l'orgueil. Je fixois l'éclat qui m'environnoit sans en être ébloui. Je recevois avec dédain les hommages de la servitude, & je forçois la flatterie à rougir de sa propre bassesse. Mon pere m'avoit toujours inspiré autant de respect que d'amour; j'avois toujours devant les yeux cette scene auguste & solennelle, où sa voix mourante invoquoit le ciel en faveur de son fils, & le

CONTE MORAL. 369

le prioit de m'aider à supporter le poids de l'empire, afin qu'il fût moins lourd pour mes sujets.

Un soir, après avoir passé tout le jour dans la solitude & la douleur, je me rendis à son mausolée, & je me prosternai sur sa tombe. Le chagrin dévorait mon cœur; mais un noble orgueil releva mon courage, & l'aspect majestueux de ce tombeau m'inspira l'ardeur d'égaliser le héros dont il renfermoit la cendre. Tout-à coup j'entendis une voix qui m'appeloit par mon nom. Je me tournai, & j'aperçus une figure humaine dont les yeux étoient aussi perçans que la lumière, & la barbe aussi blanche que la neige. Je suis, me dit-il, le génie Syndarac, l'amî d'Abradin ton pere, la terreur de ses ennemis & les délices de son peuple; d'Abradin dont le sourire répandoit la joie comme le flambeau du matin, & dont la colere étoit aussi redoutable que la tempête. Soumets-toi à mon influence, & tu seras semblable à lui. Je m'inclinai profondément, & il me mit au doigt une bague d'un seul rubis, dont la couleur étoit fort brillante. Cette bague, me dit-il, te marquera les bornes du bien & du mal; & sans chercher des conséquences éloignées, ton esprit pourra voir sur le champ la nature & la fin de chacune de tes actions.

Sois donc attentif à cet avertissement secret ; & , lorsque le cercle d'or te pressera le doigt par une contraction subite , & que le rubis palira , renonce à tes desseins , & grave dans ta mémoire que l'action que tu te proposois est contraire à la justice & à l'honneur.

Je pris la bague avec un sentiment de reconnaissance que mon étonnement ne me permit pas d'exprimer. Le génie s'aperçut de ma confusion , se tourna vers moi avec un air de bonté , & disparut aussi-tôt.

Pendant le premier mois je veillai sur moi-même avec tant d'attention , que le plaisir de voir mon anneau si tranquille me fit douter de sa vertu : je m'appliquai aux affaires publiques , & ma mélancolie se dissipa. Je ne voulus pas même suspendre trop long-tems les plaisirs de ma cour , & j'ordonnai une chasse au lion. Je m'y étois déterminé plutôt par complaisance que par desir. Cependant mon ardeur accoutumée se ranima dans la plaine ; mais elle fut inutile ; la chasse fut longue & sans succès , & je retournai dans mon palais , excédé de fatigue & d'ennui.

En entrant dans le ferrail , un petit chien , qui avoit appartenu à mon pere , courut à moi pour m'exprimer sa joie. J'étois peu disposé à recevoir les caresses ; & , dans la vivacité de mon humeur , je le frappai d'un

coup de pied , & je le pouffai sous un fopha. Au même moment je sentis mon anneau me presser le doigt , & regardant le rubis , je m'aperçus que sa couleur s'obscurcissoit.

Je fus surpris d'abord ; mais bientôt l'étonnement fit place au dédain : quoi donc, m'écriai-je ! le sultan Amurat , qui reçoit le tribut des rois de la terre , qui tient dans sa main la vie des nations , Amurat ne pourra frapper un chien qui l'importune sans qu'on lui reproche de blesser la justice ! Mon anneau pressa de nouveau mon doigt , & devint plus pâle encore. Aussi-tôt mon palais fut ébranlé par un coup de tonnerre , & le génie Syndarac se présenta devant moi.

Amurat , me dit-il , tu viens d'offenser un être qui , comme toi , reçut du Tout-puissant la sensation de la peine & du plaisir , du plaisir que ton caprice ne doit pas suspendre , de la peine que la justice seule a le droit d'infliger. S'il suffisoit d'être puissant pour accabler des êtres inférieurs à soi , ne pourrois-je pas t'accabler toi-même , & mon pouvoir ne justifieroit-il pas ma rigueur ? Mais je t'épargne , parce que je suis bon , & je te pardonne , parce que tu peux être docile. N'attends pas cependant que je réponde à toutes tes demandes & que je laisse toujours tenter ma bonté. Souviens-toi seulement qu'une faute légère nous cor-

duit souvent à de plus grandes, & repose-toi sur ton anneau.

La chasse avoit été malheureuse, je ne voulus point en recommencer une autre; mais j'invitai les premières personnes de l'empire à un festin & à un bal. Je voulus que toute cérémonie fût bannie, & que l'on oubliât mon rang pour me traiter en égal; je donnois moi-même l'exemple de la liberté. Mais en affectant de dédaigner l'appareil de la puissance, je n'avois pas assez de grandeur d'ame pour y être insensible. J'étois flatté du respect involontaire que l'on avoit pour moi, & j'étois intérieurement indigné contre Alibeg, mon visir, qui vouloit me plaire, en jouissant d'un plaisir ordonné par moi-même, & qui me croyoit assez généreux pour aimer, du moins quelques momens, la liberté imaginaire de mes sujets. En cherchant à s'assurer ma faveur, il s'attira ma colere, & je m'efforçai de le rendre ridicule. Mon anneau m'avertit: je cessai quelques instans. Mes courtisans ayant découvert mes intentions, s'y prêterent &, contenterent à la fois mon ressentiment & ma vanité. Je me mis à table, & je voulois oublier dans le vin mon anneau & ses conseils; ma satire devint plus piquante, & Alibeg fut plus embarrassé. Mon anneau me pressoit toujours,

mais j'étois trop heureux de la souffrance de mon visir pour ne pas continuer de l'affliger. Alibeg avoit découvert ma foiblesse, & la méprisoit. Amurat, me dit-il, avec un air tranquille, si le sultan savoit qu'après avoir invité ses amis au plaisir & à la liberté qui lui est nécessaire, vous avez pris son autorité & insulté ceux qui ne pensent pas que la franchise & l'amitié vous offensent, vous vous seriez certainement attiré sa disgrâce. La sévérité de ce reproche, que mes insultes avoient arraché d'un homme échauffé par le vin, me rendit furieux : je me levai, & le poussant hors de la table, j'allois le percer de mon poignard quand mon anneau me serra plus fortement. Je vis avec regret que le rubis étoit extrêmement pâle, & je fis un effort sur moi-même.

J'aurois dû me résoudre à prévenir ces reproches, & je ne cherchai qu'à me débarrasser de la présence importune du génie. Les désordres de ma conduite augmentèrent par degrés, & les avertissemens de mon anneau devinrent d'autant moins sensibles, qu'ils étoient plus fréquens ; bientôt ils m'étoient si familiers, que mon cœur & mon doigt ne s'en appercevoient plus.

Content alors de mon endurcissement, je me permis tous les excès de la tyrannie : la

servitude m'environnoit. Je ne voulois plus de sujets ; je ne voulois que des esclaves. Je les méprisois même trop pour daigner les opprimer moi-même ; j'abandonnai le soin de mon empire à des tyrans subalternes, pour me livrer tout entier à la débauche : mais je languissois au milieu de mon ferrail. Mes sens connurent, peut-être quelquefois, la volupté grossière ; mais mon ame ne connut point l'amour, & elle n'étoit pas digne de le connoître. Cependant je n'avois pas encore trempé mes mains dans le sang, & je n'avois pas avili les loix que je négligeois de suivre.

Mon ressentiment contre Alibeg, quoiqu'injuste, fut inflexible, & me conduisit à la haine la plus violente ; je le déposai de sa place, & je le gardai toujours à ma cour afin d'empoisonner sa vie par de continuels outrages, & de l'accabler toujours par les détails de ma vengeance.

Sélima, fille de ce prince, m'avoit été destinée pour épouse par mon pere, & ce mariage n'avoit été différé que par sa mort. Alibeg devoit tirer de cette alliance un nouveau lustre, & ce fut assez pour changer mes projets. Cependant l'esprit & la beauté de Sélima me forçoient de haïr ma vengeance. Je l'aimois ; mais je ne vis plus dans mon amour qu'un moyen affreux de satisfaire

ma haine. Je résolus de la séduire, de la garder quelques jours dans mon ferrail, & de la renvoyer honteusement quand sa beauté céderoit aux charmes de l'inconstance. Ce projet fut heureusement inutile : elle m'accabla de reproches, & fit parler ses larmes. Et quel seroit le pouvoir de la vertu, si le vice lui-même n'étoit forcé de la respecter ? Le malheur que je cherchois à porter sur les autres retomba sur moi. La vertu de Sélima étoit un triomphe de plus pour son pere, & une insulte pour son maître. Cette idée me fit frémir, mes desirs devinrent des besoins ; je ne songeai plus qu'à les satisfaire, & je résolus de soulager mes tourmens en forçant Sélima d'obéir à mes passions.

Elle occupoit par mon ordre un appartement du ferrail. J'entrai chez elle pendant la nuit, par une porte particulière. Mais quel fut ma surprise ? Je n'y trouvai point Sélima. . . . Etre ainsi trompé dans mes projets, au moment où je me croyois le plus sûr du succès ! . . . La rage s'empara de moi ; je ne cherchai plus à dissimuler ma conduite, je fis venir les femmes de Sélima qui parurent devant moi pâles & tremblantes. Je leur demandai leur maîtresse ; elles me fixèrent toutes avec étonnement, & se regardèrent entre elles avec un morne silence. Je ré-

pétai ma demande avec fureur ; je menaçai ; & pour les intimider davantage , je fis approcher les ministres de la mort. Alors elles tomberent toutes à mes pieds , & me déclarerent , d'une commune voix , qu'elles ne savoient pas où elle pouvoit être ; qu'elles l'avoient laissée le soir assise sur un sofa , & que certainement elle n'avoit vu personne depuis ce moment : elles persistoient fermement dans ce récit tout incroyable qu'il étoit. La confusion se répandit dans le palais , & je fus obligé de me retirer sans connoître les moyens dont on s'étoit servi pour me braver , & sans savoir qui je devois punir. Je ne trouvai qu'un nouveau prétexte pour me venger d'Alibeg.

Dès le matin j'ordonnai qu'on le faisît & qu'on l'amenât devant moi. Tandis qu'on se dispoisoit à exécuter mes ordres , il vint se prosterner à mes pieds , & me parla ainsi : Puisse le sultan Amurat , dont l'ange de la mort suit la colere , jouir toujours de la faveur du ciel ! Je t'ai déplu ; je vois venir la mort : je l'attends ; mais souviens-toi de Sélima , rends-moi ma fille , daigne avoir compassion de sa foiblesse , & ne la punis pas de sa vertu. Oses-tu , m'écriai-je , me demander ta fille que tu m'as enlevée ? Oses-tu implorer ma clémence , toi que j'ai épargné autant de fois

que tu m'as outragé ! Rends-la moi dans une heure , ou l'abus de mes bontés te coûtera la vie. Eh bien , reprit-il , nous sommes faibles , tu es puissant , qu'elle expire comme son pere , mais que du moins nous puissions mourir ensemble.

Quoique je fusse alors bien convaincu qu'Alibeg pensoit que j'avois fait enfermer sa fille & que je l'avois condamnée , je le renvoyai en lui renouvelant l'ordre de me la représenter dans une heure , sous peine de mort.

Ma bague , qui pendant toute cette suite d'événement n'avoit point cessé de m'avertir de mes fautes , & à laquelle je ne faisois point attention , me pressa le doigt avec tant de violence qu'elle me fit beaucoup de mal. Je me retirai aussi-tôt , & j'exhalai ma fureur par ces mots. Amurat est donc l'esclave malheureux d'un tyran invisible qui s'oppose à son autorité , & qui lui reproche toutes ses actions comme des crimes ! Soupirerai-je long-tems sous cette oppression insupportable ? Cet anneau est le gage de ma soumission & de mon déshonneur. Celui qui me l'a donné habite peut-être quelque région éloignée , peut-être il roule quelque planète dans son orbite , agite l'océan , ou ébranle quelque monde. Mais quel que soit son séjour , il a cer-

tainement un emploi plus important que celui de veiller sur ma conduite : cette censure continuelle me fatigue ; j'ai des desirs , je veux les satisfaire , je veux être heureux. En prononçant ces mots j'ôtai l'anneau de mon doigt , & le jetai avec indignation. Aussi-tôt l'air s'obscurcit ; le tonnerre éclata sur ma tête , & Syndarac jeta sur moi un œil terrible. Je demeurai sans voix , & mon sang se glaça dans mes veines. Je ne pus ni avouer mes crimes , ni désarmer sa colere , & je l'entendis prononcer ces mots. Tu as déshonoré le trône & l'humanité ; tu vas cesser d'être grand pour apprendre à être homme. Aussi-tôt il me toucha de sa baguette , & je me trouvai sur le champ transporté au milieu de Golconde , sous la forme & l'habit d'un esclave. Je conservois le souvenir de ma vie passée ; mais je ne pouvois en parler , & le génie m'avoit ôté le pouvoir d'exprimer mes sentimens. Réduit à cette condition qui m'avoit paru si méprisable , je conservai quelque tems l'orgueil de mon premier état ; mais bientôt les besoins renaissans me firent passer par tous les degrés de l'humiliation. Syndarac , pour me mieux punir , m'avoit condamné à vivre , & me privoit de la liberté de finir des jours qui m'étoient odieux. Il fallut se soumettre à l'esclavage , & je fus

acheté par un Emir, ami d'Alibeg. J'appris
 bientôt que l'on avoit trouvé dans mon fer-
 rail un corps que l'on avoit jugé être le
 mien. J'entendis le son des instrumens; les
 hérauts approcherent, & Alibeg fut proclamé
 sultan au milieu des acclamations publiques.
 On ne prononçoit mon nom qu'avec mépris.
 On auroit voulu l'oublier. C'est alors que
 mon ame sentit toute l'horreur de sa situa-
 tion; c'est alors que je devins sensible: les
 remords déchirans entrèrent dans mon cœur.
 Pour la première fois, je versai des larmes.
 Celles que le repentir arrache sont précieuses
 pour l'humanité. Hélas! me dis-je alors, si
 tous les grands de la terre pouvoient, com-
 me moi, entendre quelques momens les ju-
 gemens de leurs peuples: s'ils osoient mas-
 quer leur puissance pour chercher eux-mêmes
 la vérité qui les fuit, & mesurer leurs droits
 & leurs actions sur l'amour de leurs sujets;
 sans doute cet amour paroîtroit préférable à
 la terreur, & il s'établirait un commerce ré-
 ciproque de justice & de reconnoissance. Ces
 réflexions me firent un moment pardonner à
 moi-même mes crimes passés, & cependant
 le changement de mon sort m'offroit à cha-
 que instant de nouvelles souffrances. Je vis
 ce même ferrail où j'avois été souverain;
 & je me voyois alors confondu dans la foule

de ces esclaves, qui, quelques jours auparavant, n'auroient pas osé lever les yeux sur leur maître. Quand mon orgueil fut accoutumé à sentir ces privations, elles lui devinrent moins cruelles; un sentiment plus noble s'éleva dans mon ame; je ne regrettai plus l'empire que par le désespoir de ne pouvoir réparer mes injustices. Mon affliction fut plus vive en devenant plus légitime. Je croyois, malgré ma difformité, que tout mon peuple alloit me reconnoître. Je croyois lire dans tous les yeux les reproches que je me faisois à moi-même. Mes tristes réflexions me poursuivoient la nuit & le jour. Le crime & l'infortune peuvent être forcés au sommeil, mais ils ne peuvent goûter le repos. J'errois tristement autour de mon ferrail; tout me rappeloit mon infortune, & tout servoit à l'augmenter. Un soir je m'étois assis au pied d'un sycomore; mes sens étoient fatigués & assoupis, & je m'endormis profondément. A mon réveil, je me trouvai au milieu de la nuit dans une campagne isolée. Je vis briller de loin une foible lumière; je m'approchai, & j'entendis des sons qui me frappèrent. Je prêtai plus attentivement l'oreille, & je reconnus la voix de Sélima. Sélima mon épouse! Sélima, que le ciel & mon pere m'avoient destinée, & dont je me suis rendu

indigne en outrageant sa vertu. Ah ! si jamais. . . . Tout est perdu pour moi ! trop heureux encore de n'avoir pas réussi dans mes projets , j'aurois un crime de plus à me reprocher. Sélima étoit dans la cellule d'un hermite , la porte étoit ouverte. Je regardai sans être vu ; mais je ne connoissois pas ce solitaire. J'écoutai Sélima qui parloit , & j'entendis ces mots.

J'ignore quel pouvoir inconnu m'a conduit près de vous , respectable vieillard ; mais votre présence rend à mon cœur la force & le courage qui me fuyoient. Quoi donc ! reprit l'hermite , est-il possible que l'Ette souverain , en vous donnant tant de charmes , ne vous ait pas donné l'amour de la vertu qui ajoute encore à la beauté ? Jamais , répondit Sélima , je n'ai trahi mon devoir ; mais j'ai osé m'en plaindre , & j'en suis punie. Le sultan Amurat avoit daigné regarder son esclave avec complaisance ; il m'aimoit , & je devois être son épouse. Un soir , après avoir combattu ses desirs , je demurai seule , & je réfléchis sur ma passion. J'accusai secrètement mon pere , dont la conduite , quoiqu'irréprochable , avoit déplu à son maître ; j'accusai la nature qui met son orgueil à combattre ses desirs ; & peut-être , dans ce moment , Amurat auroit triomphé de ma foiblesse ; quand tout-à-coup , j'ai été

transportée dans ce désert, où j'ai erré pendant quelques jours, &, sans doute, un pouvoir bienfaisant a dirigé mes pas vers vous pour raffermir ma vertu chancelante.

Je regardai Sélima, & mon cœur s'enivroit de son amour. Je le connoissois, pour la première fois, cet amour si tendre dont j'avois abusé, & que sa foiblesse devoit me rendre plus respectable encore. J'entendois ces sons flatteurs qui passaient dans mon âme; mais je n'étois plus Amurat, je n'étois qu'un vil esclave. L'hermite m'aperçut, & me fit entrer dans sa cellule. Aussi-tôt les voûtes s'ébranlèrent, & je vis, à la place de ce vieillard, le génie Syndarac. L'affliction, me dit-il, vous a conduit au bonheur; c'est moi qui vous ai puni tous deux pour vous instruire; j'ai veillé sur Sélima pour l'arracher à sa foiblesse & à la tyrannie d'Amurat, & j'ai veillé sur Amurat pour l'arracher au crime. Toi, prince malheureux, reprends tes traits naturels, que la vertu & l'amour fassent ton bonheur & celui de ton peuple; sois l'époux de Sélima & le père de tes sujets. A mon aspect, Sélima resta sans connoissance; elle pâlit, & tomba dans mes bras. Lorsqu'elle eut repris ses sens, le génie nous prit tous deux par la main: Venez, nous dit-il; j'ai révélé votre histoire à Alibeg par un songe; il vous attend; & les chars vien-

nent au-devant de vous : je proclamerai partout : » Amurat changé par le malheur , revient regner sur les fideles ; la sagesse sera assise près de lui sur le trône , & le bonheur va se fixer dans ces climats ». Nous levâmes les yeux & nous vîmes briller les toits dorés de la ville de Golconde. Alibeg nous reçut avec tous les transports de l'amitié , & Syndarac a soutenu mon trône , & a prolongé mes jours dans l'innocence & dans la paix.

J'ai rapporté ces événemens pour l'instruction de l'univers. Toi , qui lis ce récit , homme foible & présomptueux , tu as reçu l'anneau , tu as un ami fidelle qui te reproche tes erreurs & qui te montre le chemin de la vertu , ne néglige pas ses conseils : cette voix est plus puissante que celle du génie Syndarac ; y résister , c'est te perdre toi-même.





ROSAMIRE, ANECDOTE MORALE.

ROSAMIRE étoit sortie du couvent. La marquise de Sonnerfon, sa mere, jeune veuve, jouissant d'une grande fortune, l'avoit menée en triomphe dans sa famille & dans les cercles brillans de la société. Les hommes avoient beaucoup loué la légèreté de sa taille, la blancheur de son teint, l'ensemble charmant de ses traits, la vivacité de ses beaux yeux, & sur-tout sa touchante ingénuité. Les femmes avoient critiqué son maintien & son air embarrassé. » Ma petite, disoit la dédaigneuse » Cydalise, vous a-t-on appris à parler ? »

» Votre fille, disoit la prude Araminthe, » est bien neuve; mais je veux l'instruire: je » me charge de son éducation ».

La coquette Lucinde, la prenant par la main, s'écrioit: » Eh! mais, c'est un enfant » charmant! Ah! ma bonne amie, confiez- » moi votre chere fille; je la menerai au spec- » tacle dans ma petite loge. Vous savez que » je suis *merveilleuse* pour la jeunesse... » Et prenant délicatement le menton du cher enfant,

fant, & lui donnant un léger baiser au front :
 » N'est-il pas vrai, ma toute belle, que vous
 » m'aimez déjà? Elle est, au moins, du *der-*
 » *nier bien* : il ne lui faut qu'un peu d'usage,
 » vous dis je; je prétends en faire un *sujet*...
 » Elle est vraiment beaucoup mieux que tou-

tes nos beautés si fieres ».
 La marquise, liée par son rang à la haute noblesse, craignoit que la bonne compagnie n'alérât les mœurs & le caractère de Rosamire. Un jour elle la retint dans son appartement, écarta ses femmes, inutiles témoins de ses confidences, elle embrassa la jeune Rosamire; & les yeux baignés de pleurs que lui faisoit verser sa tendresse, elle lui dit : » Ma fille, ma
 » chere fille, votre naissance, votre fortune, votre beauté vous destinent à tenir un état distingué dans le monde; vous excitez déjà les
 » vœux & l'ambition des jeunes gens qui aspirent à un établissement brillant. Mais avez-
 » vous jamais songé, ma Rosamire, aux devoirs que vous avez à remplir dans la société? N'en
 » croyez pas un monde frivole qui vous paraîtra d'encens & d'adoration, qui volera au
 » devant de vos desirs, & qui vous éloignera
 » de toutes les affaires, de tous les soins de la vie, pour ne vous présenter que des plaisirs. C'est par ces dehors séducteurs que les
 » hommes préparent à la beauté des chaînes

» honteuses; ils la traitent en reine, & veu-
» lent en faire une esclave. Il semble à ces
» hommes vains, que les femmes sont faites
» pour les charmer, & que tous nos devoirs
» sont remplis lorsque nous avons su leur plai-
» re. Ah! ma Rosamire, concevez une idée
» plus noble de notre destinée. La nature n'a
» mis tant de sensibilité dans votre ame, tant
» de douceur dans notre caractère; elle n'a ré-
» pandu ces graces touchantes dans notre sexe,
» elle ne nous a douées de la foiblesse, oui, de
» cette foiblesse qui désarme la force, que
» pour gouverner les hommes, pour adoucir
» l'âpreté de leurs mœurs, pour les ramener in-
» sensiblement à leurs devoirs, pour les rap-
» peler de leurs écarts, pour gouverner en-
» fin, pour regner par eux, & faire le bon-
» heur du monde. Songez, ô ma Rosamire,
» que vous êtes citoyenne & sujette; vous
» êtes ma chere fille; vous serez épouse &
» mere: que de devoirs attachés à ces nobles
» titres! » Ainsi la mere de Rosamire l'ins-
» truisoit; &, trouvant en elle d'heureuses dis-
» positions, elle imprimoit dans son cœur ten-
» dre les grands principes de l'ordre & de la mo-
» rale.

La fortune & la beauté, ou plutôt l'ambi-
tion & le plaisir exciterent bientôt un tour-
billon d'amans autour de cette jeune grace.

Chaque aspirant avoit ses protections & ses recommandations. Araminthe s'intéressoit pour son neveu, le comte de la Souche. Elle van-
toit ses vertus ; elle l'avoit formé, & en avoit
fait un élève digne d'elle. C'étoit un jeune
homme sec & hautain , parlant par sentences ,
s'estimant beaucoup , s'écoutant avec com-
plaisance , un sage précoce , un pédant de vingt
ans. Rosamire ne fut pas flattée des homma-
ges de cet amant précepteur. Elle le fut en-
core moins de la suffisance , des longs discours
& de l'importante fatuité du chevalier de
Vieux-Châtel , dont Cydalise préconisoit l'es-
prit, l'air de dignité & la noblesse. Mais elle
s'amusoit , dans la petite loge de Lucinde , des
propos légers du jeune colonel , son parent.
Il savoit , dans le plus grand détail , tout ce
qui s'étoit passé , dans les vingt-quatre heures ,
à la ville & à la cour. Il étoit l'homme de tou-
tes les petites affaires. On le voyoit le matin ,
dans un char rapide , aller , en négligé , faire
sa ronde dans tous les quartiers de la capi-
tale. Il voltigeoit aux toilettes des jeunes fem-
mes de qualité & des nymphes du bon ton ,
pour recueillir les aventures de la nuit & du
jour , les bons mots , les persifflages malins ,
les petites méchancetés , les ridicules comi-
ques , les intrigues arrangées & dénoncées ,
ensin la gazette mystérieuse qu'il se chargeoit

de publier. Il voloit de là faire un tour à la chasse, & revenoit se montrer dans les spectacles, & s'arrêter dans la petite loge de Lucinde. Rosamire l'écoutoit, sourioit. Il glissoit un mot flatteur : elle rougissoit. Le zéphyr léger se croyoit aimé de la jeune Flore. Il ne doutoit point que son mariage ne fût déjà une affaire décidée. On lui en faisoit des complimens qu'il ne désavouoit pas. Cependant la mere de Rosamire consultoit le goût de sa fille, & , ne le trouvant pas encore fixé, elle craignoit que, trop prévenue par ses remontrances même, Rosamire ne se rendit trop difficile sur le choix d'un époux, & qu'elle ne laissât passer dans une froide incertitude le printems de son âge. Elle lui demandoit si, parmi la jeune noblesse qui s'empressoit de lui rendre hommage, son cœur ne l'avoit pas encore avertie. Rosamire n'osoit répondre ; mais, en baissant les yeux, son silence disoit assez qu'elle avoit fait un choix. Cette digne mere résista pour ce moment à sa tendre inquiétude, & ne voulut pas encore paroître avoir entendu sa fille. Enfin Rosamire se jetant dans ses bras, lui baissant les mains, & laissant tomber quelques larmes, non de tristesse, lui dit, d'une voix timide : » Mon » adorable mere ! avez-vous remarqué com- » me moi, chez la Comtesse du Nord, ce

» jeune homme si honnête, si modeste, si
 » intéressant dans sa personne & dans sa con-
 » versation ? -- Eh bien, ma fille ? -- Eh bien,
 » c'est lui... -- Quoi ! le connoissez-vous ? --
 » Non. -- Vous a-t-il parlé ? -- Non -- Vous
 » a-t-il écrit ? Savez-vous seulement son nom ?
 » Connoissez-vous son état, sa fortune, ses
 » qualités ? -- Hélas ! tout ce que je fais,
 » c'est qu'on l'a nommé le baron de Wal-
 » vight, & qu'il a fait entendre, qu'obligé
 » de quitter sa patrie, il voyageoit, in-
 » certain s'il devoit se fixer en France ou ail-
 » leurs ; mais c'est lui que je préférerois, s'il
 » me faut recevoir le nom d'épouse. Je crois
 » entendre une voix intérieure qui me répète
 » continuellement que mon bonheur dépend
 » de cet aimable étranger «.

Cette tendre mere essaya en vain de dé-
 truire l'enchantement de la passion dont sa
 fille avoit été frappée. Elle alla, sous divers
 prétextes, chez la comtesse du Nord, pour s'in-
 former sans affectation du jeune étranger. En-
 fin elle apprit avec joie qu'il étoit d'une des
 plus nobles familles Ecoissoises ; qu'il avoit
 beaucoup de fortune ; qu'ayant perdu l'auteur
 de ses jours, & traversé par des inimitiés
 puissantes contre lui & sa famille, il cherchoit
 le repos hors de son pays ; on lui dit beau-
 coup de bien de son caractère, de son esprit

& de ses mœurs ; mais on ignoroit depuis quelque tems s'il étoit parti , & ce qu'il étoit devenu. « Oublie , ma tendre Rosamire , lui » disoit sa mere , repousse un amour sans espérance. Est-ce à toi , est-ce à ton sexe , » avec tant d'avantages , de faire le premier » aveu ? N'as-tu donc pas à faire un choix honorable dans la jeunesse la plus brillante » qui est à tes pieds ? -- Eh ! c'est dans le sein » de ma mere , de ma respectable amie que je » dépose mon secret , lui répondoit Rosamire ; » je sens que j'ai à repousser un amour insensé ; mon devoir même est de le laisser » ignorer. Cependant ma tête est prise , & » mon cœur est échauffé par une passion dominante , impétueuse , déraisonnable , si » vous le voulez , mais tyrannique , que je » combats inutilement par la raison , que le » spectacle des fêtes & du monde ranime , & » que les hommages des jeunes gens irritent ; » je ne me sens pas libre de donner mon » cœur ni ma main. Je confesse ma foiblesse à ma » mere : qu'elle me plaigne & me pardonne ; » elle seule en fera à jamais le témoin & la confidente ; mais elle m'a fait envisager tant de » devoirs à remplir dans l'état du mariage , qu'il » faut que mon joug soit doux & facile. J'espere que le tems & la solitude pourront affoiblir & peut-être détruire ce fol amour » Rosamire , embrassant les genoux de la Mar-

quise, l'attendrissoit, l'intéressoit, mais la désespéroit par la bizarrerie & les suites d'une passion d'autant plus malheureuse, que l'objet en étoit en quelque sorte incertain & fugitif. Elle suivit pourtant le desir de Rosamire; elle quitta la capitale, & alla avec sa fille dans une de ses terres, où quelques affaires, dit-elle en partant, exigeoient sa présence. Rosamire éprouva cette douce mélancolie qui n'est que l'assoupissement d'une passion violente. La présence & le grand spectacle de la belle nature exaltoit son ame & ravissoit ses sens; elle soupiroit encore, mais du moins elle n'étoit pas contrainte par une société exigeante dont il faut toujours faire les agrémens. Enfin, elle commençoit à perdre l'amour avec l'espoir, lorsque ces deux sentimens se ranimerent avec force à la vue d'un jeune chasseur qui traversoit la forêt à côté du château de la marquise. C'étoit le baron de Walvight, dont il est remis de faire connoître les sentimens. Il n'avoit pu voir la belle Rosamire sans être frappé de l'amour le plus violent. Depuis cet instant fatal à son repos, il s'informa de tout ce qui pouvoit favoriser ses desirs; mais il désespéra avec raison qu'un étranger, inconnu, hors de son pays, sans emploi digne de sa naissance, sans appui, sans recommandation, pût faire agréer ses

vœux par l'héritière d'un nom distingué & d'une grande fortune. Cependant il portoit toujours dans son cœur le trait qui l'avoit blessé ; il ne savoit pas qu'il faisoit le malheur de Rosamire, lorsque Rosamire faisoit le sien , & que leur bonheur dépendoit d'un aveu qu'ils devoient craindre l'un & l'autre de faire. Mais , toujours attaché à l'objet de sa passion , il préféra la France à tout autre pays ; il s'y fixa ; il chercha même à la ville & à la campagne une habitation près de celle de Rosamire. Il acquit un fief considérable à côté de celui de la marquise ; il étoit venu pour y rêver à ses amours, lorsque Rosamire l'aperçut. Ce jeune étranger voyant que l'occasion le favorisoit, trouva alors des raisons pour se présenter chez la marquise , & des motifs pour faire connoître sa naissance , ses titres & ses biens. Il y avoit une partie de sa terre pour laquelle il avoit un compte à rendre au régisseur du fief de la marquise. Ce fut un prétexte qu'il saisit. Il lui confia tous les papiers de sa famille : la pria de les faire examiner par son homme-d'affaires , & de permettre qu'il s'en rapportât à tout ce qu'il feroit. Un intérêt plus important que celui de quelques droits dont il étoit redevable , fit accepter avec plaisir sa demande. La marquise reconnut bientôt que le baron étoit d'une nais-

sance très-distinguée, & qu'avec son nom & sa fortune, il obtiendrait facilement du service & de la considération en France. La liberté de la campagne, le voisinage & la liaison des affaires l'autoriserent à voir tous les jours l'objet de sa passion. Le desir de plaire déploya & anima ses talens agréables; ils donnerent plus de lustre aux qualités de son cœur, aux charmes de son esprit & aux agrémens de sa personne. Il parut tel que l'amour desiroit qu'il fût. Rosamire, dont la santé s'étoit altérée, reprit aussi sa gaieté & l'éclat de ses attraits. Le baron, encouragé par les attentions de la mere & par les regards attendris de la fille, osa faire l'aveu de son amour que la marquise autorisa. Ce fut alors seulement qu'il apprit les sentimens de Rosamire & tout son bonheur. Quels amans furent jamais plus dignes d'être époux? Leur mariage fut célébré, non par des fêtes brillantes, mais par des bienfaits qu'ils répandirent sur leurs vassaux. La marquise eut la satisfaction de voir prospérer ses chers enfans, & fut heureuse de leur bonheur.

Fin du deuxième Volume.



4027 KZ

KSIEGOZBIÓR
MARCINA LUBOWITZKIEGO

4015 -KZ



T A B L E.

R	Ose.	Page. r
<i>La Femme Prudente.</i>	Nouvelle traduction de l'Anglois.	111
<i>Akmon & Solina.</i>		128
<i>Salah, ou les dangers de l'habitude.</i>	Conte Oriental.	138
<i>La Philosophe rendue à la raison.</i>	Conte.	149
<i>Emilie.</i>	Nouvelle historique.	169
<i>L'Homme frivole & la Femme conséquente.</i>	Conte.	203
<i>Silvie.</i>	Conte pastoral.	222
<i>Les Prétendus.</i>	Conte Moral.	140
<i>Mirza, ou la nécessité d'être utile.</i>	Conte Oriental.	269
<i>Euphémie; ou la Religieuse comme il y en a beaucoup.</i>	Histoire véritable.	278
<i>Le Portrait utile, ou l'erreur d'un moment.</i>	Conte Moral.	307
<i>Le Solitaire, ou Amyntor & Théodore.</i>	Conte Moral.	326
<i>Amurat, ou la Voix de la conscience.</i>		368
<i>Rosamire,</i>	Ane&dote Morale.	384

Fin de la Table du deuxieme Volume.

